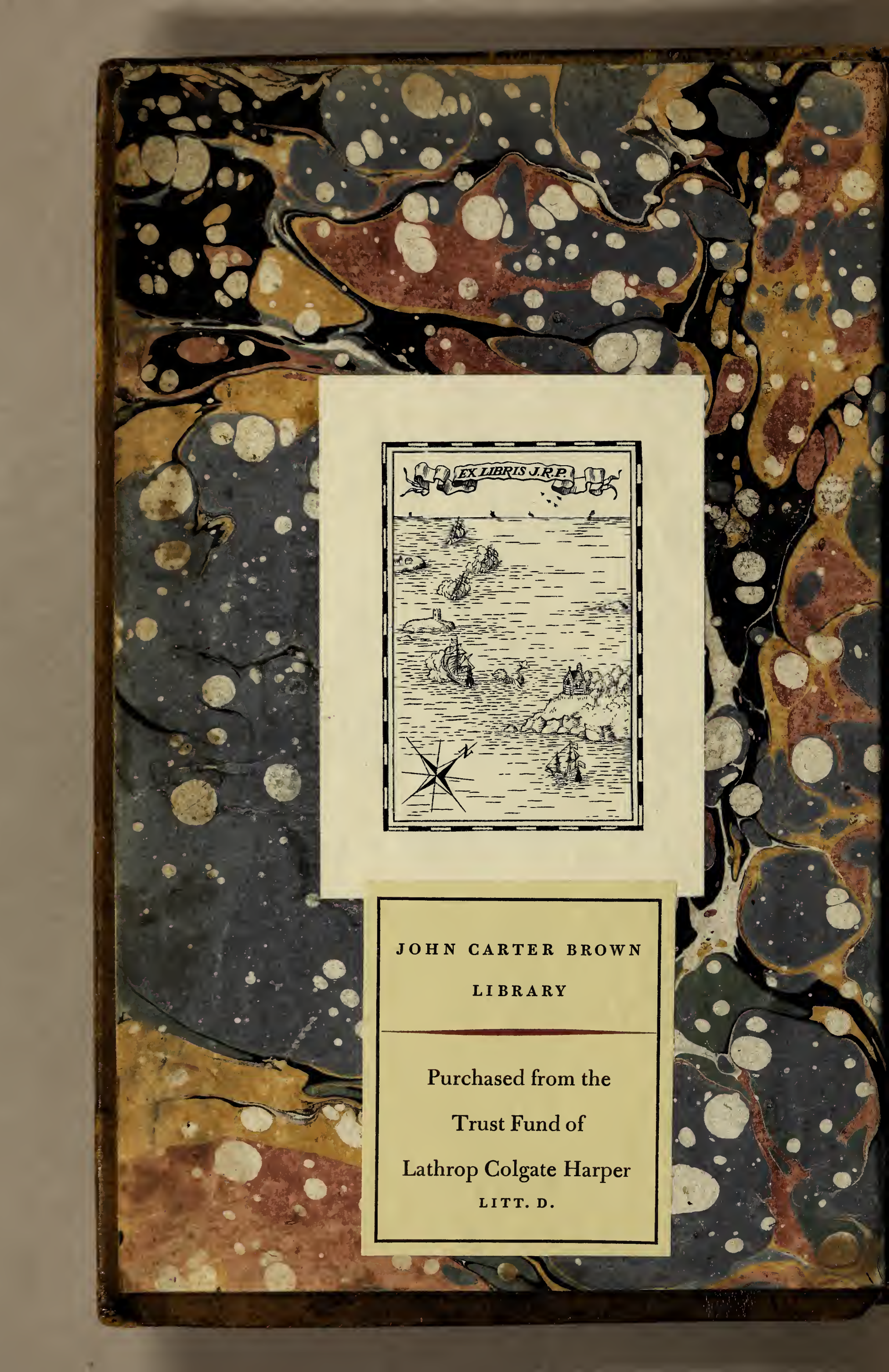
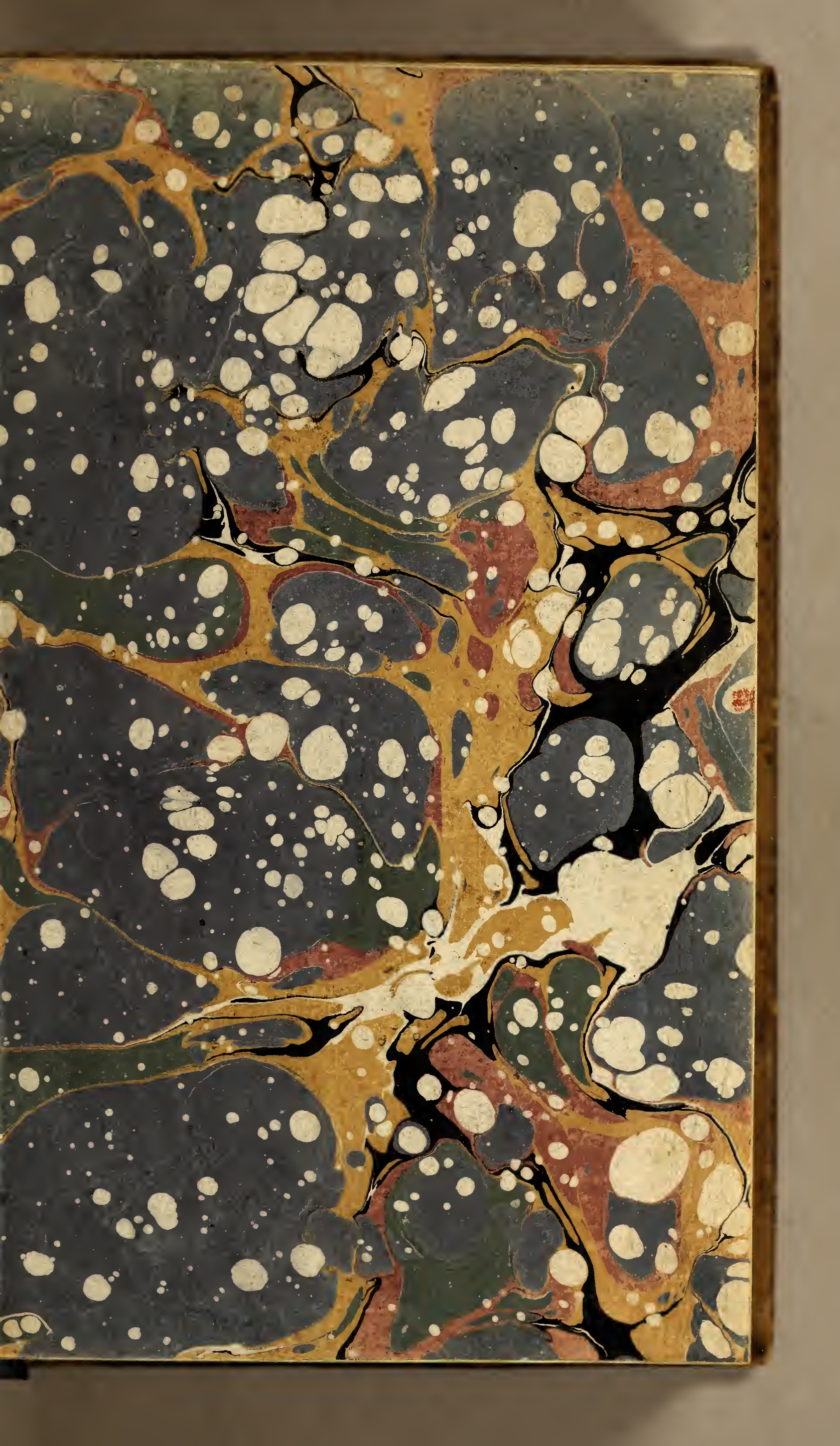
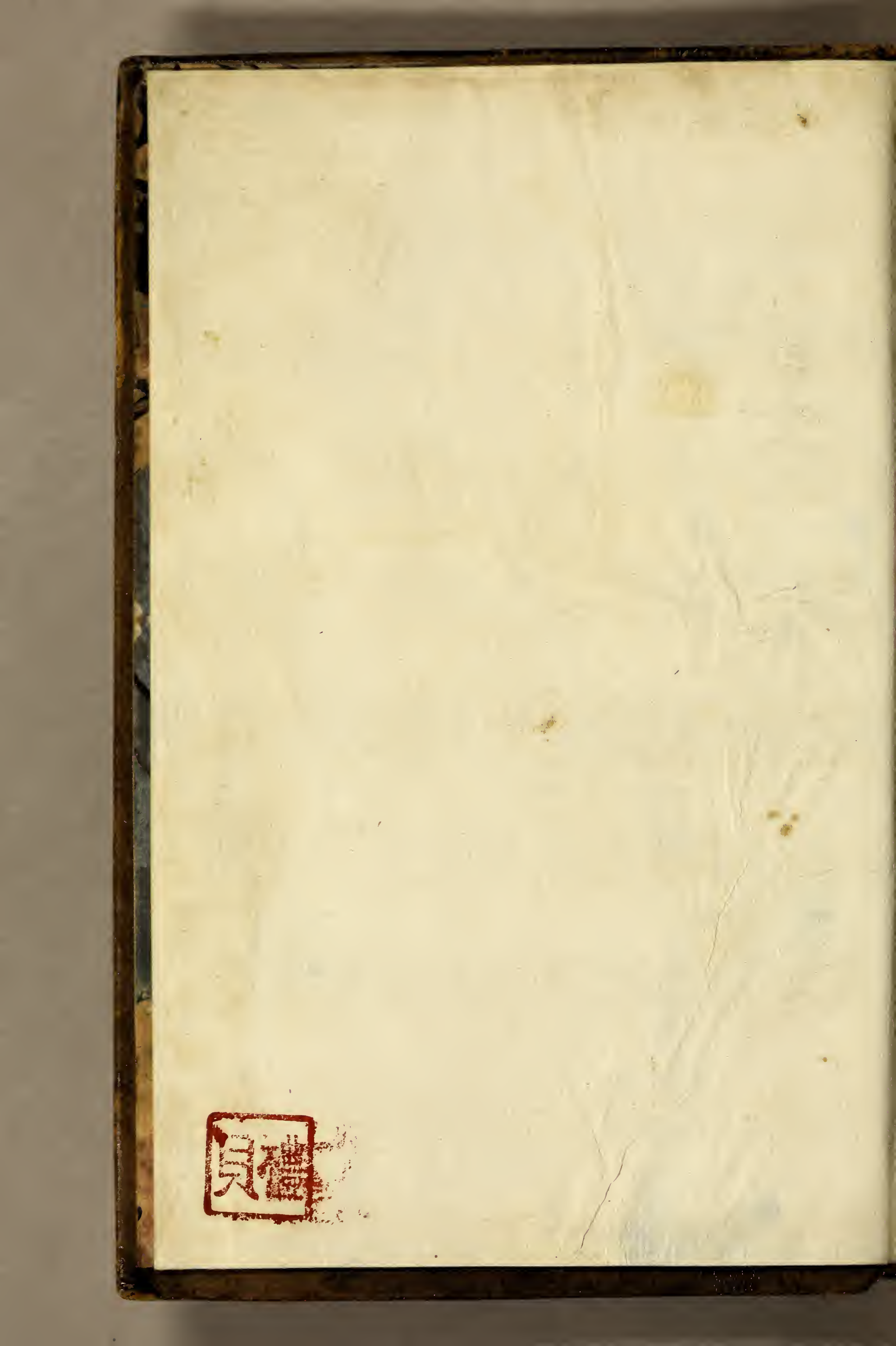



EX LIBRIS J.R.P.





VOYAGE
DE DÉCOUVERTES,
A L'OCÉAN PACIFIQUE
DU NORD,
ET AUTOUR DU MONDE.

TOME II.

Se vend, A PARIS,

Chez LE PETIT jeune et GÉRARD, libraires, rue Saint-André-des-Arcs, n.° 44; et au palais du Tribunat, galerie de bois, n.° 223.

VOYAGE
DE DÉCOUVERTES,
A L'OCÉAN PACIFIQUE
DU NORD,
ET AUTOUR DU MONDE,

Entrepris par ordre de sa MAJESTÉ BRITANNIQUE;

Exécuté, pendant les années 1790, 1791, 1792, 1793, 1794 et 1795, par le capitaine GEORGE VANCOUVER;

Traduit de l'anglais par P. F. HENRY;

Et accompagné d'un ATLAS, composé de diverses planches et de cartes géographiques.

TOME SECOND.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.
AN X.

VOYAGE
A L'OCÉAN PACIFIQUE
DU NORD,
ET AUTOUR DU MONDE.

SUITE DU LIVRE SECOND.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Description du *Port-de-la-Découverte* et du pays adjacent. — Détails sur les habitants. — Manière dont ils disposent des morts. — Conjectures sur l'apparente dépopulation de cette partie de l'*Amérique*.

Je vais donner sur la *nouvelle Albion* des détails, que je crois importants, et que je n'ai point encore insérés dans ma narration.

Les deux pointes extérieures du Port-de-la-Découverte, que j'ai déja indiqué comme un havre très-sûr et très-commode, sont séparées par un intervalle d'un mille trois quarts, et se trouvent au 63° sud-ouest, et 63° nord-

est. L'entrée gît par 48° 7′ de latitude, et 237° 20′ ½ de longitude. De-là le havre prend la direction du 30° sud-est, pendant environ trois milles, et il se termine au sud-ouest-quart-d'ouest, environ une lieue plus loin. S'il a quelque désavantage, c'est la profondeur de l'eau. Cependant nous n'en éprouvâmes aucun inconvénient, le fond étant de bonne tenue et sans rochers. La ligne s'enfonce moins vers la partie supérieure ; mais il n'y a pas de meilleur mouillage dans le port, que celui qu'occupaient nos vaisseaux par le travers de la première pointe basse de sable, près de la côte ouest, environ à quatre milles et demi de l'entrée. Toutes nos opérations s'y exécutèrent avec la plus grande facilité. Le rivage sud de l'île de la Protection, dont la longueur est d'environ deux milles, forme une excellente rade, et pour le Port-de-la-Découverte, un double canal, très-net, large de deux milles de chaque côté.

Le pays des environs est généralement d'une hauteur modérée, quoique borné à l'ouest par des montagnes couvertes de neige, vers lesquelles la terre, depuis le bord de l'eau, s'élève par degrés, et en formant des collines agréablement diversifiées. A mesure que l'été s'approche, la

neige probablement se fond sur celles-ci, car elles avaient leur sommet couvert de pins. Sur le rivage de la mer, le terrain se terminait ordinairement en basses dunes de sable, quoique cependant il soit presque uni jusqu'au bord de l'eau, en quelques places qui occupent un assez considérable espace. La plus grande partie du sol est une argile sablonneuse et légère, d'une grande profondeur en plusieurs endroits, et dans laquelle il se trouve beaucoup de détriments de végétaux. La vigueur et l'abondance des productions démontre quelle en est la fertilité, qui s'augmenterait encore en mêlant à ce terrain la matière calcaire contenue dans la pierre de moelle qui s'offre d'elle-même en divers lieux. Les productions minérales nous parurent peu variées. On trouva généralement de la mine de fer, sous ses différentes formes. D'après le poids et les qualités magnétiques de quelques échantillons, elle nous parut très-riche, surtout une espèce, qui ressemble infiniment à la pierre de sang. Nous vîmes aussi beaucoup de quartz, des agates, des pierres à fusil ordinaires, une infinité d'autres matières vitrifiables (la plupart des pierres que nous avons rencontrées étaient de cette classe) et une grande variété

de terres calcaires argileuses et de manganèse, partout où il y avait des productions minérales.

Les parties du règne végétal, dont on peut tirer quelque utilité, nous parurent croître en abondance. Ce sont la sapinette à feuilles d'if (*hemlock*) du Canada et de Norwège, le pin blanc, le touramahac et le peuplier du Canada, l'arbre de vie, l'if ordinaire, le chêne noir et commun nain, le frêne d'Amérique, le coudrier, le sicomore, l'érable à sucre, l'érable des montagnes, et l'érable de Pensylvanie, l'arbousier (*arbutus*) d'orient, l'aune d'Amérique et le saule ordinaire. Ces arbres, ainsi que le sureau du Canada, un petit pommier sauvage, le cerisier de Pensylvanie composent les forêts, que l'on peut considérer plutôt comme embarrassées que comme embellies par le sous-bois, quoique dans leur état actuel, on y rencontre plusieurs endroits que le voyageur traverserait sans éprouver d'autre obstacle que celui qu'opposeraient les troncs d'arbres tombés, qui ne sont point encore entièrement décomposés. Nous ne trouvâmes que peu de végétaux bons à manger, mais l'ortie blanche ou morte, le fenouil, l'arroche sauvage et la vesce étaient communs. Deux ou trois espèces de pois sauvages

excellents, et la moutarde de haie commune, se présentèrent quelquefois, et servirent à rendre moins âcre le goût de nos viandes salées, dont, avec un médiocre supplément de poisson, chacun de nous subsistait. Les productions végétales les plus petites occupèrent agréablement M. Menzies, et le mirent en état, je crois, de faire quelque addition au catalogue des plantes.

Les lumières que nous acquîmes sur le règne animal sont très-imparfaites. Les peaux d'animaux, que j'ai déja indiquées, sont les mêmes que celles qui se trouvent communément parmi les habitants des côtes de la mer, situées sous le même parallèle, ainsi qu'aux environs de Noutka. Elles étaient presque toutes de l'espèce la plus grossière et la plus commune. Les naturels n'avaient point de vêtements de peaux de loutres de mer, et nous ne leur vîmes qu'un petit nombre de celles-ci. Les seuls quadrupèdes qui frappèrent nos regards, furent un ours noir, deux ou trois chiens sauvages, à peu près autant de lapins, plusieurs petits écureuils bruns, des rats, des souris, et le puant (1), qui exhalait l'odeur

(1) Le *skunk*, ou la fouine puante. Il paraît que c'est l'animal que Buffon décrit sous le nom de

la plus mauvaise et la plus insoutenable que j'aye jamais sentie.

Nous ne pûmes nous procurer que peu d'oiseaux, quoiqu'à notre arrivée, les oiseaux aquatiques fussent si nombreux, que nous crûmes en faire une ample provision; mais ils étaient si farouches, et se tenaient tellement sur leurs gardes, que nous ne pûmes en tirer que rarement, et ils disparaissaient dès qu'on avait fait feu. Nous avons trouvé sur les rivages et les rochers, une espèce d'hirondelle de mer, le goëland commun, le pigeon de mer de Terre-Neuve, des courlis, des alouettes de rivage, des nigauds, des pies noires de mer, semblables à celles de la nouvelle Hollande et de la nouvelle Zélande, mais en moindre nombre que les premières. Les forêts ne sont peuplées que d'un faible nombre d'oiseaux. Nous y vîmes deux ou trois perdrix d'Amérique. Nous n'y aperçûmes que très-peu de petits oiseaux, dont le nombre d'ailleurs n'était pas varié, et parmi lesquels les colibris étaient les plus nombreux. A la lisière des forêts, et au bord de l'eau, nous

conepate. Voyez-en aussi la description dans *Carver*. (Voyage dans les parties intérieures de l'Amé. Sept.) *Note du Traducteur.*

remarquâmes souvent l'aigle brun (1) à tête blanche, des corbeaux, des corbines, des martin-pêcheurs d'Amérique, et un très-beau grimpereau. Sur les pointes en saillie, ainsi que dans les lieux découverts dans les forêts, nous vîmes souvent un oiseau, que nous ne connaissions pas, mais que nous considérâmes comme une espèce de grue ou de héron. Nous en trouvâmes quelques œufs. Ils avaient une teinte plus bleuâtre, étaient bien plus gros que ceux de dindon, et avaient bon goût. L'oiseau a les jambes et le cou d'une longueur remarquable, et la grosseur de son corps nous parut égale à celle du plus gros dindon. Partout il a le plumage d'un brun clair, et lorsqu'il se tient droit, il est au moins de quatre pieds de haut. Les lieux découverts semblent ceux qu'il préfère, et il ne s'efforçait point de se dérober à notre vue; mais il était aussi trop vigilant pour que nos chasseurs pussent l'atteindre par surprise. Outre tous les oiseaux que je viens de nommer, nous vîmes quelques hérons à plumes bleues, et quelques autres à plumes presque blanches. Ils étaient d'une grosseur ordinaire.

(1) *The white headed and Brown eagle.*

La mer ne nous offrit guère plus de ressources que les rivages. Le peu de poissons qu'elle nous procura, se trouvèrent les espèces ordinaires de petits poissons plats, l'éléphant, la brème de mer, la perche de mer, une grosse espèce de *sculpin*, pesant de six à huit livres, d'une couleur verdâtre près de la gorge, du ventre et des ouies. Ce poisson, quoique très-gras, n'incommodait point. Nous prîmes aussi quelques truites, une espèce d'anguille, d'un très-bon goût, et d'un vert jaunâtre. Un petit serpent noir de l'espèce ordinaire, quelques lézards et quelques grenouilles, furent les seuls reptiles que nous observâmes. Il y avait aussi une assez grande variété d'insectes communs, mais qui n'étaient point incommodes.

Je crois que l'agriculture serait susceptible de beaucoup de progrès dans ce pays, quoique le sol en soit sablonneux et léger. Les plantes qu'il produit dans le voisinage des forêts sont à peu près les mêmes, et croissent avec autant de force que celles d'une semblable espèce sous le même parallèle en Europe. De-là je présume que si l'on y introduisait des plantes exotiques, nutritives, elles y réussiraient parfaitement. La douceur du climat, et l'état avancé où se trouvaient

tous les végétaux, étaient de fortes preuves en faveur de cette opinion.

Les interruptions qu'éprouva la sérénité générale du ciel, n'étaient probablement que ce qu'il faut au printemps pour faire éclore les productions de la terre. Elles ne furent point accompagées de grands vents; et la pluie qui tomba, quoique désagréable aux voyageurs, n'était point assez forte pour détruire les premiers efforts de la végétation. Malgré toutes ces favorables circonstances, la rareté de l'eau douce est un grand désavantage pour ce pays. Les courants que nous rencontrâmes nous parurent, toutefois, pouvoir suffire aux besoins domestiques d'un grand nombre d'habitants. Si l'on défrichait le sol, et si l'on y faisait des fouilles, il y a même peu de doute qu'on n'y trouvât beaucoup de situations propres à des établissements, et où l'on pourrait se procurer de bonne eau.

D'autres que nous reconnaîtront peut-être les productions du bas pays qui se prolonge vers la chaîne de montagnes couvertes de neige. Mais d'après ce que nous en avons vu, il est plus que vraisemblable que ces canaux naturels formés par la mer, serpentent en

plusieurs directions, et qu'ils peuvent être d'un grand avantage au commerce, en ouvrant des communications avec différentes parties de l'intérieur du pays, commodément et agréablement situées. La grande profondeur de la mer pourrait passer pour un invincible obstacle ; cependant, après un examen attentif, on trouverait probablement de convenables mouillages pour les navires occupés à des opérations commerciales.

Après avoir détaillé avec impartialité les avantages et les inconvénients de cette contrée, autant du moins que j'ai pu les observer, il me reste à parler en peu de mots du caractère des habitants.

Comme il n'en résidait point dans le Port-de-la-Découverte, et que nos rapports avec eux furent très-faibles, nos connaissances sur leurs mœurs et leurs usages sont très-bornées, et nous ne pouvons guère en juger que comparativement. A partir de New-Dungeness, nous avons parcouru, à peu près cent cinquante milles de côtes, sans voir cent cinquante habitants. Ceux que nous rencontrâmes avaient une telle ressemblance avec les naturels de Noutka, que je n'ai rien de mieux à faire que de renvoyer le lecteur au

portrait qui a été si habilement tracé de ces derniers (1). Ils différaient seulement en ce qu'ils n'étaient pas généralement d'une taille aussi élevée, ni aussi sales; car, quoiqu'ils se barbouillent le corps de peintures du même genre, ils les prodiguent moins cependant, et ils ne graissent point leur chevelure d'une si grande quantité d'huile et de matière colorante, que les naturels de Noutka. J'ai déja dit qu'ils portaient leurs cheveux proprement peignés, et relevés au sommet de la tête.

Leurs armes, leurs instruments, leurs pirogues, leurs vêtements étaient à peu près aussi les mêmes. Les vêtements de laine de la propre fabrique des naturels étaient les plus à la mode, puis les peaux de bêtes fauves, d'ours, etc. Quelques-uns d'entre eux portaient une étoffe d'écorce qui, comme celle de laine, était bien travaillée.

Les piques, les traits, les harpons de pêche et les autres armes, ressemblaient parfaitement à ceux de Noutka; mais nous n'en vîmes point, dont la pointe fut en cuivre, ou en coquille de moule. Les armes des trois premières espèces étaient généralement bar-

(1) Voyez le troisième Voyage du capitaine Cook.

belées; et celles dont la pointe était en caillou ordinaire, en agate, ou en os, nous parurent fabriquées par les naturels eux-mêmes. Nous remarquâmes cependant que la plupart de leurs traits se terminaient plutôt par une lame de fer, mince et plate, que par une pointe d'agate ou de caillou; et il nous parut très-singulier qu'ils préférassent d'échanger plutôt celles-ci que celles-là. Leurs arcs, en général, de deux pieds et demi à trois pieds de long, étaient parfaitement travaillés. La partie la plus large dans le milieu avait environ un pouce et demi de long, et s'amenuisait par degrés jusqu'à l'un et l'autre bout, où se trouvait une coche pour tenir la corde. Toutes les armes de cette sorte étaient de bois d'if, naturellement courbé de manière à le rendre propre à un pareil objet. A l'extrémité de quelques-unes, et du côté du concave, qui, lorsque l'arc était tendu, devenait le côté convexe, était attaché au boyau élastique et fort, et les autres étaient revêtues de peaux de serpents, proprement et fortement fixées sur le bois, au moyen d'un ciment, que n'altèrent la sécheresse, ni l'humidité, et qui fait tellement corps avec le bois, qu'on ne peut le détacher sans détruire les parties dont ils sont

composés tous deux. La corde de l'arc est un nerf de quelque animal marin. On la laisse lâche, afin de pouvoir la tendre à volonté, quelle que soit la température de l'air. Par la réunion de toutes ces qualités, l'arc est à la fois léger, élastique, et porte extrêmement loin.

Nous eûmes peu d'occasion d'acquérir des lumières satisfaisantes sur les règlements publics, et le régime domestique de ces peuplades. La situation et l'aspect des lieux que nous trouvâmes généralement habités, indiquent qu'elles changent fréquemment de résidence ; et les villages abandonnés que nous rencontrâmes, servent à confirmer cette conjecture. Il paraît que la propriété territoriale est de peu d'importance pour elles. L'espace ne leur manquait pas pour leurs habitations fixes ou passagères. Les dernières, celles où nous les vîmes le plus souvent, étaient principalement composées de perches surmontées d'une traverse, supportant quelques nattes pour couverture.

De tous les faits que nous venons de rapporter, on ne doit pas conclure avec précipitation que cette délicieuse contrée a toujours été aussi faiblement peuplée. Il y a lieu de croire, au contraire, qu'elle l'a été infini-

ment plus. Chacun des villages déserts, que nous aperçûmes, pouvait contenir un nombre, à peu près, sinon entièrement égal à celui que formerait tous les habitants réunis. Il est possible aussi que la plupart des clairières ayent dû la perte des arbres et du sous-bois, à un travail manuel. Leur aspect général fait naître cette idée, que fortifie leur situation sur les éminences les plus agréables, et entourées par la forêt, de toutes parts, excepté du côté de la mer.

Dans nos différentes excursions, et surtout dans celles que nous fîmes aux environs du *Port-de-la-Découverte*, nous trouvâmes épars et pêle-mêle, en grand nombre et sur la grève, des crânes, des côtes, des épines de dos et d'autres ossements humains. Nous en rencontrâmes fréquemment aussi pendant les reconnaissances que nous fîmes dans nos canots. Nos officiers m'apprirent en outre, que dans leurs différentes promenades ils avaient vu si souvent de semblables restes, qu'ils s'étaient imaginé que les environs du *Port-de-la-Découverte* formaient un cimetière général pour les lieux circonvoisins. Si ce n'est pas là une preuve incontestable, c'est du moins un indice qu'à une époque peu éloignée, ce pays a été bien plus peuplé qu'il

ne l'est actuellement. Quelques corps humains avaient été déposés d'une manière assez bizarre. On avait suspendu à deux ou trois arbres, et à douze pieds environ, au dessus de la terre, des pirogues, qui contenaient deux ou trois squelettes. D'autres d'une capacité plus grande avaient été retirées jusqu'à la lisière des forêts. Il y avait dans celle-ci, depuis quatre jusqu'à sept squelettes, couverts d'une large planche. Dans quelques-unes on trouva des arcs brisés et des traits, ce qui fit d'abord conjecturer, à quelques-uns d'entre nous, que ce pouvait être des guerriers, qui, conservant leurs forces, quoique mortellement blessés, avaient traîné jusque-là leur pirogue pour y expirer tranquillement. Mais après un examen plus attentif, il ne nous parut pas probable que dans les angoisses de l'agonie, ils eussent pu conserver l'équilibre de leur position, ou garantir leur sépulcre avec la planche dont chaque pirogue était couverte.

Le peu de squelettes que nous vîmes déposés de la sorte étaient probablement ceux des chefs, des prêtres, des principaux des tribus particulières, qui conservaient un profond respect pour leur mémoire. Je connaissais par expérience celui que les nations sau-

vages ont pour les tombeaux, et j'eus soin d'empêcher qu'aucune indignité ne fût commise envers les restes de leurs amis. On trouva suspendus aussi à des arbres élevés, des paniers dans chacun desquels était le squelette d'un jeune enfant. Quelques-uns de ces paniers renfermaient de petits coffres carrés, remplis d'une espèce de pâte blanche, semblable à celle que nous vîmes manger aux naturels, et que nous supposâmes faite de racine de saranne. Plusieurs étaient encore pleins, d'autres presque vides, et ce qui manquait à ceux-ci, avait, selon toute apparence, été la proie des souris, des écureuils, ou des oiseaux. En exposant à l'air notre poudre, sur la première pointe basse du sud de notre campement, nos canonniers trouvèrent plusieurs trous où étaient enterrés des corps humains, que l'on avait légèrement recouverts de terre, et qui étaient à divers degrés de décomposition, quelques-uns même paraissant n'avoir été déposés que récemment. A la distance d'environ un demi-mille au nord de notre camp, dans un endroit ou le terrain était presque de niveau avec la ligne de la haute mer, nous vîmes, à quelques pas en dedans de la lisière du bois, une pirogue, suspendue entre deux arbres, et dans laquelle étaient

étaient trois squelettes de corps humains ; et à quelque distance, à droite, il y avait une espace de pré de cent vingt pieds anglais de circonférence, dont, à ce qu'il paraissait toutes les productions végétales avaient été nouvellement consumées par le feu. On trouva parmi les cendres, et à différents degrés de calcination, les crânes et les divers ossements d'environ vingt personnes. La flamme cependant n'avait point gagné la pirogue suspendue, et il paraissait même que l'on n'avait pas eu l'intention qu'elle l'atteignît. Les squelettes qui avaient ainsi passé par le feu, ceux que l'on avait déposés dans des pirogues ou des paniers, étaient en petit nombre, en proportion des crânes et des ossements humains, dispersés sur les rivages. Tels sont les faits ; mais rien ne put nous indiquer s'il fallait les attribuer à quelque maladie épidémique, ou à des guerres récentes. Le caractère général et l'extérieur du peu de naturels que nous vîmes, ne fortifieraient aucunement la dernière de ces conjectures. Ils se conduisirent tous d'une manière amicale et civile, et ne donnèrent pas le moindre signe de crainte ou de défiance à notre approche. Rien n'annonçait non plus qu'ils fissent souvent la guerre. Les plus robustes d'entre eux étaient absolument nus, et nous

ne leur vîmes sur le corps point d'autres cicatrices, que celles de la petite vérole, maladie qui, je crois, leur est très-funeste. D'autres navigateurs, qui auront plus de loisir et plus de facilités que nous pour faire des recherches sur la cause d'une si grande destruction de l'espèce humaine, la découvriront peut-être; cependant il n'est pas déraisonnable de supposer que l'apparente dépopulation de cette partie intérieure du pays, provient de ce que les naturels ont quitté le lieu de leur premier séjour, et se sont transportés plus près de la côte extérieure, afin de se procurer avec moins de peine et à meilleur marché, les articles de commerce, que les Européens et les citoyens des Etats-Unis d'Amérique apportent depuis quelques années sur cette côte, et dont les habitants font tant de cas, qu'ils en possèdent tous une plus ou moins grande quantité.

CHAPITRE SECOND.

Les deux vaisseaux pénètrent dans l'*entrée de l'Amirauté*. — Nous mouillons près de *Restoration-point*. — Nous allons examiner un village. — Détails de plusieurs excursions des canots. — Nous nous avançons vers une autre partie de l'entrée. — Prise de possession du pays.

LA *Découverte* et le *Chatam* firent route séparément, le 18 mai à midi, chacun vers la destination que je lui avais assignée. Je longeai la côte de l'est, qui, comme celle de l'ouest, offre un grand nombre de ces clairières verdoyantes, dont j'ai parlé si souvent. Une trentaine de naturels du pays se rendirent, des bois voisins, à l'extrémité d'une belle prairie, située à la distance d'une lieue du commencement de l'entrée, et ils nous examinèrent avec attention. Nous ne découvrîmes aucune habitation dans les environs, et nous ne vîmes point de pirogues sur la grève. Du côté sud de la prairie, il y avait plusieurs poteaux qui paraissaient avoir servi à la charpente des

grandes maisons de bois des indigènes. Nous invitâmes, plusieurs fois, mais en vain, ceux qui nous observaient, à venir à bord. Après avoir fait à peu près quatre lieues dans l'entrée, le joli frais du nord-ouest, qui nous avait accompagnés jusqu'alors, ayant cessé, et le reflux ayant beaucoup de force, je fus forcé de mouiller pour la nuit, par 18 brasses, à près d'un mille du rivage est, *Marrow-stone-point* nous restant au 56° nord-ouest du compas.

Quelque jour, une plume habile se plaira sans doute à décrire les beautés de cette région. L'heureuse température de l'air, des points de vue délicieux et sans nombre, la fertilité naturelle du sol, n'y attendent que l'industrie de l'homme pour être couverts de villages, d'habitations, de hameaux et de toutes sortes de fabriques, et devenir le pays le plus agréable que l'on puisse imaginer.

Le 19, vers midi, nous dépassâmes une ouverture située sur la côte de l'est, et qui semblait se prolonger fort loin au nord. Mon intention n'étant pour lors que d'examiner le rivage du continent, nous continuâmes à remonter l'entrée. On la voyait, de dessus le pont, s'étendre aussi loin que la vue pouvait atteindre, quoique du haut du grand mât, on aperçût

une terre au-delà de laquelle était une haute montagne ronde et de neige, qui paraissait située à la distance de plusieurs lieues au sud du *Mont Rainier*. Après avoir fait environ huit lieues depuis notre dernier mouillage, nous arrivâmes en travers d'une pointe de sable en saillie, qui s'élevait brusquement en falaise, à dix ou douze pieds au dessus de l'eau. Une charmante prairie, couverte de beaux herbages, en formait la surface. A l'extrémité occidentale, et près de la lisière de la forêt, on trouvait un village, composé d'habitations temporaires. Les naturels s'étaient rassemblés au devant pour nous voir passer; mais aucun d'entre eux ne mit en mer, quoique plusieurs de leurs pirogues fussent sur la grève. L'entrée se divisait ici en deux branches étendues, l'une suivant la direction du sud est, et l'autre celle du sud-ouest. C'était-là le rendez-vous que j'avais donné au Chatam; mais la profondeur de l'eau me força d'aller un peu plus loin, et je mouillai vers la pointe du village, par trente-huit brasses, fond de sable noir et de vase. Bientôt une pirogue dans laquelle étaient deux hommes, fit le tour du vaisseau. Jamais nous ne pûmes parvenir à les y faire entrer; et lorsqu'ils eurent satisfait leur curiosité, ils retournèrent en hâte

vers le rivage. Le soir même je donnai les ordres nécessaires pour qu'un détachement, commandé par le lieutenant Puget et M. Whidbey, s'embarquât le lendemain dans la chaloupe et le canot, avec des provisions pour une semaine, afin d'examiner la branche sud-ouest de l'entrée; et le départ eu lieu à quatre heures du matin.

La rencontre de différentes marées incommodant notre mouillage, nous avançâmes un peu dans l'intérieur, et nous jetâmes l'ancre par le même nombre de brasses que précédemment, sur un semblable fond, et dans une position très-favorable pour débarquer. Notre vue était bornée, dans l'est, par une chaîne de montagnes, couvertes de neige, qui s'étendait du mont Baker au mont Rainier. La nouvelle montagne était cachée par les parties les plus élevées de la basse terre; et les montagnes intermédiaires, tapissées aussi de neige, remplies d'aspérités, et présentant des formes grotesques, élevaient leurs têtes au dessus des grands pins, qui semblaient former une continuelle forêt entre nous et la chaîne. Le paysage du côté de l'ouest, offrait un aspect qui n'était ni moins agréable, ni moins varié. La chaîne sur laquelle est le mont Olympe élançait, au dessus de la forêt, des cîmes bi-

zarres, non moins escarpées que celles du côté de l'est, et bornait au loin notre horizon. Cependant aucune élévation ne se faisait distinguer en particulier, et nous ne pouvions reconnaître celle qui, de la côte extérieure de la mer, nous avait paru située au centre, et se partager en deux fourchons. A l'extrémité sud de l'une et l'autre de ces chaînes, il semblait y avoir une grande étendue de terrain, d'une hauteur modérée, agréablement diversifié par d'heureuses inégalités de la surface, et dont l'aspect annonçait une grande fertilité.

Nous vîmes aller et venir autour du village, et dans la prairie, plusieurs des naturels, dont nous ne paraissions que faiblement exciter la curiosité. Une seule pirogue s'était approchée du vaisseau, et après avoir jeté à bord la peau d'un très-petit animal, elle se hâta de retourner au village.

Nos charpentiers ayant trouvé les bois les plus convenables, refirent les vergues de huniers. On tira de la bière d'une excellente espèce de *spruce*, qui croît ici, et le reste de l'équipage était occupé de plusieurs autres travaux non moins importants. Durant le jour nous avions généralement un vent agréable

de nord-ouest, et pendant la nuit des calmes ou de petites brises du sud.

Vers midi, je débarquai sur la pointe voisine de notre mouillage, pour observer la latitude. J'allai ensuite au village, si l'on peut lui en donner le nom ; car c'était le plus misérable et le plus pauvre hameau que j'eusse rencontré. Les huttes les meilleures étaient construites à peu près comme les tentes des soldats, au moyen de deux bâtons croisés, d'environ cinq pieds de hauteur. Les unes étaient couvertes de nattes grossières, et les autres de quelques branches d'arbres, d'arbustes ou d'herbes. Il n'y en avait aucune qui parût destinée à défendre de la chaleur ou du froid. Dans l'intérieur de ces huttes, je vis suspendus des moules, des coquillages et des poissons de diverses espèces, que l'on faisait sécher à la fumée d'un feu constamment allumé, et qui probablement devaient servir de provisions pour l'hiver. Tous les coquillages n'avaient cependant pas la même destination ; car nous remarquâmes fréquemment que les naturels les portaient enfilés, autour de leur cou, et qu'ils en détachaient deux, trois, ou même six, pour les manger à la fois.

La position de ce village ne nous parut pas

avoir été choisie comme favorable à la pêche; car nous ne vîmes que peu d'habitants livrés à cette occupation. On pouvait en évaluer la population à quatre-vingts ou cent personnes, hommes, femmes et enfants. Tous étaient répandus sur cette belle et verdoyante prairie, occupés à chercher une sorte d'oignon sauvage, et deux espèces de racines, qui, pour la forme et le goût, approchent beaucoup de la saranne. La plus grosse a surtout cette ressemblance, et la plus petite n'excède pas la grosseur d'un pois bien plein. M. Menzies les a jugées un genre nouveau. C'était probablement pour les recueillir que les naturels se trouvaient dans cette partie du pays. Ils semblaient les amasser avec avidité, et les conserver avec soin, sans doute pour en pétrir cette pâte dont j'ai déja parlé.

Les membres de cette peuplade ne différaient point essentiellement des indigènes que nous avions vus depuis notre entrée dans le détroit. Tous étaient très-mal faits et barbouillés d'huile et de différentes couleurs, mais surtout d'une ocre rouge et d'une espèce de mica luisant, très-lourd et assez semblable à du plomb noir. Ils se chargent aussi de beaucoup d'ornements, surtout de cuivre, métal dont ils font grand cas. Ils nous donnèrent

plusieurs témoignages d'amitié et d'hospitalité. Lorsque nous les eûmes abordés, ils nous présentèrent tout ce dont ils pouvaient disposer, et aussitôt ils préparèrent quelques racines, et des coquillages, qui étaient de très-bon goût. Deux hommes, qui prirent le plus de part à ces soins, et que leurs compatriotes nous parurent considérer comme les personnages les plus importants, s'attachèrent particulièrement à nous plaire. Je leur fis à chacun un présent qui fut reçu avec beaucoup de reconnaissance; et, avant que je me rembarquasse, ils me firent entendre par signes, la seule manière de converser qne nous eussions, qu'ils ne tarderaient pas à nous rendre visite. Ils vinrent effectivement dans l'après-dinée, et en grande cérémonie. Outre les pirogues qui les amenèrent, ils en avaient cinq autres à leur suite. Ils ne montèrent point immédiatement à bord, mais, selon la coutume de Noutka, ils s'arrêtèrent à la distance d'environ deux cents verges du vaisseau. Là ils tinrent un conseil, qui fut suivi d'une chanson qu'entonna l'un d'entre eux, et qu'à des intervalles marqués, plusieurs autres répétèrent en chœur, pendant que quelques-uns de ceux qui étaient dans les pirogues battaient la mesure, en frappant, de leurs pagayes,

le plat-bord, sorte d'accompagnement qui, quoique formé d'une seule note, n'était pas sans agrément. En exécutant cette espèce de symphonie, ils faisaient lentement le tour du vaisseau. Lorsqu'elle fut achevée, ils vinrent le long du bord, et, ne témoignant ni crainte ni soupçon, ils se mirent immédiatement à trafiquer avec les gens de l'équipage. Les deux chefs toutefois se firent prier, avant de consentir à monter sur le vaisseau. Je leur présentai de nouveau quelques objets d'utilité, parmi lesquels il y avait, pour chacun d'eux, un vêtement d'étoffe bleue, du cuivre, du fer, sous différentes formes, et quelques bagatelles que je pensai devoir leur faire plaisir. A cet égard, je me trompai, ou leur passion pour le trafic est irrésistible ; car ils n'eurent pas plutôt quitté la chambre, qu'ils échangèrent sur le pont, à l'exception du cuivre, presque tous les objets que je leur avais donnés, contre d'autres, bien moins précieux, ou de moindre valeur, consistant surtout en ornements. Cependant ils accordèrent toujours la préférence au cuivre.

Dans la matinée du 21, il tomba quelques ondées de pluie, qui néanmoins ne furent pas assez fortes pour arrêter nos travaux à terre, ni pour empêcher les naturels, nos amis, de

venir nous voir. Convaincus de nos dispositions amicales, presque tous les habitants satisfirent leur curiosité dans le cours de la journée, en pagayant autour du vaisseau ; mais, ni les femmes, ni les enfants, n'osèrent y monter. Il en fut de même de la plus grande partie des hommes, qui se contentèrent de demeurer dans leurs pirogues, qu'ils faisaient avancer le long du bord, pour vendre leurs arcs et leurs traits, qui, avec leurs vêtements de laine ou de peau, et quelques peaux médiocres de loutres de mer, étaient tous les objets dont ils eussent à se défaire. Ils les échangèrent contre du cuivre, des clochettes et des boutons, articles qui attirèrent singulièrement leur attention. Nous eussions infiniment préféré qu'ils eussent pu nous fournir des comestibles, tels que du gibier, des volailles sauvages, ou du poisson, nos chasseurs et nos pêcheurs n'ayant eu que peu de succès. Tous ceux des naturels que nous vîmes, préférèrent nous vendre leurs vêtements, leurs armes et leurs outils, plutôt qu'aucune espèce de provisions, soit parce que leur pays ne produit rien de trop pour eux, soit parce qu'ils découvrirent bientôt que nous étions plus curieux qu'affamés.

Dans la soirée, quelques pirogues passèrent de la pointe du village au rivage opposé, dans

l'intention, à ce que nous supposâmes, d'inviter leurs voisins à profiter des avantages de notre commerce. Notre conjecture fut vérifiée le lendemain matin, 22, par le retour de nos amis, qui vinrent accompagnés de plusieurs grandes pirogues, contenant au moins quatre-vingts personnes, qui, après avoir pagayé en cérémonie autour des vaisseaux, s'approchèrent du bord, sans la moindre hésitation, et se conduisirent décemment. Le plus grand nombre des indigènes nouvellement arrivés habitaient incontestablement l'autre côté de l'entrée. Ils étaient infiniment plus propres que ceux de notre voisinage, et leurs pirogues avaient une forme différente. Celles de nos amis du village ressemblaient extrêmement aux pirogues des environs de Noutka, au lieu que les autres étaient carrées à chaque bout, et absolument de même forme que celles que nous vîmes au sud du *Cap-Orford*, quoique cependant elles fussent de beaucoup et plus longues et plus larges. Les objets d'échange que nous apportèrent les nouveaux venus, étaient de même nature que ceux de leurs voisins; et, sous tout autre rapport, ils ressemblaient généralement au peu d'habitants que nous vîmes.

Nous eûmes, le 23 (mai), des éclairs, du tonnerre et de la pluie. L'orage venait

du sud-est, et dura quelques heures, au bout desquelles le temps fut très-agréable et serein. Le 24, j'allai dans la yolle, avec M. Baker, examiner de nouveau une anse que j'avais visitée le soir du jour même de notre arrivée. Je trouvai l'entrée de l'ouverture située au coude ouest de cette anse. Elle est formée par deux pointes, fermant bien à la distance d'un quart de mille l'une de l'autre, et laissant un canal de près d'un demi-mille de long, sans rochers ni écueils, et dans lequel il n'y avait pas moins de cinq brasses d'eau. A l'extrémité ouest de cet étroit canal, l'entrée se divise en deux branches, l'une courant au sud-ouest, l'espace de cinq ou six milles, et l'autre s'enfonçant au nord, à peu près à la même distance, et offrant un excellent port, qui paraît sans danger, et dans lequel les sondes sont régulières depuis quatre brasses près des rivages, jusqu'a neuf et dix brasses dans le milieu, fond de bonne tenue. Nous en fîmes le tour, et nous rencontrâmes quelques naturels errants, dont la condition nous parut très-misérable. Le pays qui environne ce havre est d'une hauteur variée. Il offre de petits courants d'eau douce, et les rivages en sont bien garnis d'arbres, principalement de pins, et de différents arbrisseaux.

Je l'ai nommé *Port-Orchard*, du nom de celui d'entre nous qui l'a découvert.

A mon retour à bord, j'appris que nos bons voisins étaient venus au vaisseau. Leur nombre était évidemment reduit ; et ceux qui n'étaient pas encore partis, ayant satisfait leur curiosité, ou suivant leur manière de vivre habituelle, se disposaient à s'éloigner aussi, emportant avec eux leurs vivres et leurs effets, dont le transport ne doit pas leur causer beaucoup de peine. Ils consistent principalement dans leurs nattes, leurs vêtements de laine et de peau, leurs armes, leurs outils, et les provisions qu'ils ont amassées pendant le temps de leur résidence. Une simple pirogue contient tous ces objets, ainsi que toutes les personnes de la famille, et les chiens. Elles se transportent ainsi partout où leur caprice, la commodité ou le besoin les conduit.

Les chiens qui appartenaient à cette tribu d'Indiens, étaient en grand nombre, et ressemblaient extrêmement à ceux de Poméranie, quoiqu'en général, ils fussent un peu plus gros. Ils étaient tondus d'aussi près que les moutons en Angleterre ; et leur toison était si compacte, que l'on pouvoit en soulever une grosse masse par un coin, sans y

causer aucune séparation. Elle est formée d'une laine grossière, mélangée de beaux poils très-longs, et propres à être filés. De là je jugeai que les vêtements de laine des naturels étaient peut-être composés de cette même laine, mêlée à une autre, plus fine; car ils étaient trop beaux pour qu'on ne les eût tirés que de la première. La quantité de vêtements de cette sorte que nous vîmes au peu d'indigènes que nous rencontrâmes, annonce que l'animal qui leur en fournit la matière est très-commun dans le voisinage; mais, comme ils n'en ont de domestique que le chien, ils ne doivent obtenir une laine supérieure que par la chasse des bêtes fauves. Dans la matinée du 25, quelques-uns des naturels nous apportèrent un daim tout entier, et c'était le premier animal qu'ils nous eussent présenté de la sorte. Ils l'avaient tué sur l'île, et nous pûmes juger, par le nombre de ceux qui vinrent de ce côté, que la plus grande partie des habitants du village et des chiens, avaient été employés à cette chasse. Cet animal, et un autre de son espèce, qu'ils avaient laissé dans une de leurs pirogues, les avaient occupés toute la journée; et, dès la veille au soir, ils avaient descendu sur l'île. Cependant, ils se crurent bien payés de

de leurs peines, lorsque je leur eus remis un petit morceau de cuivre, de moins d'un pied carré.

Conformément à notre attente, on vit *le Chatam* du haut du grand mât, sur les quatre heures du soir, et au coucher du soleil, il mouilla près de nous. M. Broughton me rapporta que cette partie de la côte, qu'il venait de reconnaître, consistait en un archipel d'îles, situé en travers d'un bras de mer, très-étendu, et qui se divisait en une infinité de branches, entre le nord-nord-ouest et le nord-est. Ce bras s'enfonçait principalement dans la première direction, et rien n'en bornait l'horizon.

D'après l'absence de MM. Pujet et Whidbey, il paraissait que le bras de l'examen duquel je les avais chargés, les avait conduits très-loin. Nous n'avions point de temps à perdre, et je donnai ordre à M. Johnstone de monter le canot du *Chatam*, pour accompagner la yolle de la *Découverte*, dans laquelle je me placerais le lendemain matin, 26, afin de reconnaître le grand bras qui se prolonge vers le *Mont Rainier*. Je chargeai aussi M. Broughton de prendre l'un des canots, à leur retour, d'emmener M. Whidbey, et de procéder immédiatement à la reconnaissance du

bras de cette entrée, que nous avions dépassée en rangeant le rivage de l'est, et qui se dirigeait au nord-nord-ouest.

Aidés d'un beau temps, et d'un joli frais de nord, nous fîmes beaucoup de chemin. Laissant à droite l'ouverture qui avait été l'objet de l'expédition de MM. Pujet et Whidbey, nous prolongeâmes la côte ouest de la principale entrée, dont la largeur est d'environ une lieue; et, en avançant, nous vîmes, sur celle de l'est, la fumée de plusieurs feux. Après avoir fait quatre lieues au sud des vaisseaux, nous trouvâmes que le cours de l'entrée forme un coude vers le sud-ouest. Nous le suivîmes l'espace d'environ six milles, et il augmentait un peu de largeur. Vers midi, nous débarquâmes sur une pointe du rivage de l'est, dont la latitude était de 47° 21′. Nous espérions qu'après l'avoir doublée, nous trouverions que l'entrée se dirige au loin vers l'est. Cette conjecture était fortifiée par l'aspect d'une séparation dans la chaîne de montagnes chargées de neige immédiatement au sud du *Mont Rainier*, qui était très-visible à bord des vaisseaux; et le bras principal de l'entrée semblait s'étendre dans cette direction, à partir de la pointe sur laquelle nous étions. Nous dînâmes sur cette pointe; et, quoique no-

tre repas fût bientôt achevé, la perte du temps qu'il nous prit, nous parut fâcheuse; car nous étions fort empressés de connaître la vérité sur notre conjecture; mais notre incertitude dura peu. Après avoir tourné la pointe, nous vîmes que l'entrée se terminait là en une immense baie circulaire, dont les eaux baignaient la base du Mont Rainier, quoique le sommet fût à une grande distance du rivage. Entre l'un et l'autre, on voyait plusieurs rangs de collines, qui s'élevaient graduellement et avec beaucoup de régularité, vers le mont. Les arbres de haute futaie et les différentes masses de verdure, qui couvraient les collines, diminuaient insensiblement de beauté jusqu'à ce qu'ils devinssent invisibles. Alors commençait la ligne d'une neige éternelle. Elle semblait se diriger horizontalement du nord au sud, le long de cette chaîne de montagnes escarpées, au dessus desquelles s'élève le Mont Rainier, qui les domine toutes de la hauteur dont elles dominent la mer; et l'ensemble de cette vue produisait le plus majestueux, le plus pittoresque effet (*Voyez Pl. III.*). En s'abaissant à droite et à gauche, les montagnes se dépouillaient insensiblement de leur robe de neige, et, s'approchant de ce terrain

bien boisé, qui borde le rivage, elles offraient des sites de la plus agréable variété. Nous nous avançâmes ensuite au nord-ouest, direction que prenait ce bras de l'entrée, qui semblait communiquer avec celui de la reconnaissance duquel était chargé l'autre détachement. Quelques naturels, qui nous accompagnaient d'une manière fort civile, depuis quelque temps, nous confirmèrent dans cette opinion. Ils nous firent entendre que l'entrée était très-large et très-étendue au nord-ouest, ce qu'ils exprimaient en ouvrant le bras, et en faisant plusieurs autres signes, qui signifiaient que nous irions très-loin en suivant cette route. Ils avaient courbé le bras, ou bien ouvert la main, et montré l'espace contenu dans la courbe, ou entre l'index et le pouce, pour nous annoncer que nos progrès seraient bientôt arrêtés, si nous suivions la direction qui menait vers le Mont Rainier. Le peu de respect que la plupart des sauvages ont pour la vérité, et l'empressement avec lequel ils affirment ce qu'ils croient le plus agréable à ceux qui leur adressent quelques questions, ou ce qui leur convient le mieux à eux-mêmes, m'empêchèrent de compter beaucoup sur les renseignements qui venaient de

m'être donnés, quoique cependant ceux de qui je les tenais ne pussent avoir aucun motif pour nous tromper.

Une douzaine de ces bonnes gens assistèrent à notre dîner, dont un pâté de gros gibier faisait partie. Deux d'entre eux ayant témoigné le desir de passer la ligne qui les séparait de nous, je leur permis de le faire. S'étant assis, ils mangèrent, sans hésiter, du poisson et du pain, que nous leur donnâmes; mais nous ne pûmes parvenir à leur faire goûter du gibier, que nous leur offrîmes, quoiqu'ils nous en vissent manger avec un grand plaisir. Ils le reçurent avec un dégoût marqué, et le montrèrent à chacun de leurs compatriotes, qui l'examina soigneusement. Nous ne doutâmes pas qu'ils ne s'imaginassent que c'était de la chair humaine. Il était de la plus haute importance de détruire promptement une telle impression. Pour faire connaître aux naturels que c'était de la chair de daim que nous leur avions présentée, nous mîmes le doigt sur les peaux du même animal, dont ils étaient revêtus. Ils nous répondirent par des signes très-expressifs, que c'était de la chair humaine, et ils la jetèrent dans la boue, avec des gestes de déplaisir et d'horreur. A la fin, nous parvînmes à les convaincre de

leur méprise, en leur montrant une hanche du même animal, que nous avions dans le canot ; et quelques-uns d'entre eux mangèrent ensuite, avec beaucoup d'appétit, le reste du pâté.

D'après cette conduite, de laquelle on peut inférer, il est vrai, qu'ils connaissent ou soupçonnent un pareil genre de barbarie, nous jugeâmes que le caractère qu'on a donné aux naturels du nord-ouest de l'Amérique, n'est pas propre à chaque tribu. On les a accusés, non-seulement de dévorer la chair de leurs ennemis vaincus, mais aussi d'entretenir des serviteurs, ou plutôt des esclaves, tirés de leur propre nation, dont la chair est la principale partie du banquet qui satisfait l'horrible gloutonnerie des chefs de cette contrée, lorsqu'ils se font visite. Si, comme on l'a dit, on renouvelait tous les mois une telle barbarie, il serait permis de supposer que ceux des naturels que nous vîmes, n'auraient pas montré la moindre répugnance à manger la chair que nous leur offrîmes. Il n'est pas possible, au contraire d'exprimer plus fortement l'horreur que ne le firent ces bonnes gens, jusqu'à ce qu'ils fusssent désabusés. Cette tribu particulière est au moins lavée d'une si odieuse imputation ; et l'affinité de mœurs et de cou-

tumes qu'elle nous a présentée avec celle de Noutka, et les habitants de la côte de la mer, située plus au sud, est telle, que l'on doit charitablement présumer qu'un examen plus approfondi ferait voir que ceux-ci sont également loin de mériter un pareil reproche. Toutefois, les premiers ne sont pas exempts des vices de la vie sauvage. L'un d'eux ayant pris un couteau et une fourchette, pour imiter notre manière de manger, les cacha sous son vêtement; mais, ayant été découvert, il rendit le vol avec beaucoup de bonne humeur et d'indifférence.

Leur premier renseignement se trouva très-exact ; et bientôt nous eûmes lieu de croire que le second l'était aussi. L'entrée se divisait en deux branches, l'une desquelles courait au nord vers les vaisseaux, et donnait la forme d'une île, de huit ou neuf lieues de circuit, à la terre, que le matin nous avions considérée comme formant le rivage occidental de la grande entrée. L'autre s'étendait au sud-ouest, et il s'y jetait une forte marée, à l'aide de laquelle je traversai rapidement un beau canal de près d'une demi-lieue de largeur, où la sonde rapporte de vingt à trente brasses, et qui n'offre ni bas-fonds, ni rochers, ni aucun autre obstacle. Le rivage de l'est

est sans coupures et presque en ligne droite ; mais celui de l'ouest présentait trois grandes ouvertures, dont nous ne pûmes apercevoir la fin. Cependant, à considérer la force dont la marée entrait dans les deux, qui étaient le plus au nord, nous les jugeâmes très-étendues.

Après avoir fait au 32° sud-ouest environ trois lieues depuis la pointe sud ou la pointe intérieure de l'entrée, dans une ouverture, qui gît par 47° 19′ $\frac{1}{2}$ de latitude et 237° 42′ de longitude, nous débarquâmes, à huit heures du soir, sur une petite île, éloignée d'environ un mille du rivage de l'est. A l'instant même nous vîmes sortir de l'ouverture la plus au sud deux embarcations, que d'abord nous prîmes pour deux pirogues; mais après nous être servi de nos lunettes, il nous parut que c'étaient nos canots. Le ciel étant chargé de nuages, et la nuit s'approchant, nous ne pûmes nous en assurer. Dans le doute, nous tirâmes deux coups de fusil, auxquels on ne répondit pas.

Nous nous rembarquâmes le lendemain (27) à quatre heures du matin, et nous fîmes route presque au sud-ouest-quart-sud, direction dans laquelle l'entrée semblait se prolonger à une grande distance. L'apparence

de la terre, qui se montrait au sud, nous fit croire qu'elle aboutissait à un grand courant d'eau. A sept heures, nous reconnûmes que ce que nous avions considéré comme une rivière était un rivage, bas, marécageux et sans coupures, qui formait l'extrémité sud de l'entrée dans cette direction, à près de deux lieues de l'endroit où nous avions passé la dernière nuit. L'entrée se terminait ici en une vaste baie, mais sans profondeur, et que traverse une batture de sable, qui allait d'un rivage à l'autre, à plus d'un mille de largeur, et sur laquelle il y avait une immense quantité de bois flotté, principalement de gros arbres. A quelque distance derrière la baie, le terrain était bas, mais ensuite il devenait insensiblement d'une hauteur modérée. Ainsi que le rivage de l'ouverture, il était tapissé de forêts, et diversifié par d'agréables inégalités que formaient des collines et des vallons, mais il n'était pas orné de ces beaux parcs et de ces charmants jardins que nous avions précédemment rencontrés.

D'ici l'entrée courait presque au nord-ouest-quart-nord. Elle était toujours d'une considérable largeur, et le rivage de l'ouest semblait être formé par un groupe d'îles. Lorsque nous fûmes par le travers d'une pointe à

bâbord, nous vîmes l'entrée se diviser en deux autres grandes branches, l'une se prolongeant vers le sud-ouest, et l'autre vers le nord. Comme j'avais formé le plan d'examiner le côté de bâbord, je m'occupai d'abord de la première de ces deux branches. Celle-ci se partageait aussi en deux canaux étroits, qui allaient au sud, et il paraissait qu'il y avait deux petites anses vers le nord. Nous passâmes la nuit dans un endroit situé à six milles au dedans du canal le plus à l'ouest.

Le lendemain matin, 28, nous trouvâmes qu'à la distance d'une lieue du point d'où nous venions de partir, le canal est terminé par un terrain marécageux et bas, avec une batture qui s'étend à quelque distance. Nous rencontrâmes là de pauvres naturels dans leurs habitations temporaires : mais ou ils n'avaient rien, dont ils pussent disposer, ou ils ne se souciaient pas de communiquer avec nous. Cette dernière conjecture était la plus probable, car ils ne nous accueillirent pas avec cette cordialité que nous avions généralement obtenue. Nous leur fîmes quelques présents qu'ils acceptèrent d'un air très-froid. Après avoir reconnu l'étendue de l'entrée dans cette direction, nous revînmes sur nos pas; et à neuf heures, nous débarquâmes

pour déjeûner, environ à deux milles en dedans de la grande ouverture de la branche sud-ouest.

Ne doutant nullement que ce qui nous restait à reconnaître n'eût été examiné par MM. Puget et Whidbey, je me déterminai à retourner au vaisseau. La branche de l'entrée principale qui s'étendait devant nous au nord, paraissant communiquer avec quelques-unes de celles que nous avions dépassées, le samedi au soir, nous prîmes cette route. L'endroit que nous avions quitté le matin, était, selon mes calculs, situé par 47° 3′ de latitude, et 237° 18′ de longitude, à la distance d'environ dix-sept lieues de la côte de la nouvelle Albion, avec laquelle, d'après la médiocre élévation du pays, il n'est pas douteux qu'on ne puisse facilement établir une communication par terre. Vers midi, nous descendîmes sur une pointe du rivage de l'est, située par 47° 15′ ½ de latitude, et 237° 17′ ½ de longitude. En partant de ce lieu, nous cherchâmes à savoir s'il existait une communication, comme nous l'avions conjecturé. La chose devenait plus douteuse, à mesure que nous avancions. Enfin, à la distance d'environ trois lieues au nord de la pointe dont je viens de parler,

comme tous les autres canaux, celui-ci finissait par une batture au-delà de laquelle était une fondrière basse et marécageuse. Nous dînâmes en cet endroit, et sur les quatre heures nous rentrâmes dans nos canots pour retourner par la route que nous avions prise en venant. Nous avions dessein de passer la nuit sur la côte de l'anse, un peu au sud de la pointe où nous étions à midi, et nous y arrivâmes à neuf heures du soir. M. Johnstone, qui avait prolongé la côte de l'ouest, dans l'intention d'examiner une petite ouverture, que nous avions dépassée, ayant eu l'avantage du vent, était arrivé peu de temps avant nous. Il m'apprit que cette ouverture était fort étroite, et ne pouvait se prolonger bien loin avant de joindre celle que nous avions quittée le matin. Tandis qu'il était sur le rivage pour mesurer des angles, un daim passa sur la grève, et M. *le Mesurier* eut le bonheur de le tuer. Il était excellent et fournit à nos gens un bon repas.

Le 29, à la pointe du jour, comme de coutume, nous nous remîmes en route pour regagner nos vaisseaux dont nous étions éloignés de quarante-cinq milles. A midi, nous prîmes terre sur la pointe nord de l'entrée dans la seconde ouverture que nous avions

dépassée le 26 au soir, et qui gît par 47° 15′ ½ de latitude. La force de jusant facilita notre marche, et nous trouvâmes que les conjectures que nous avions faites étaient bien fondées. Pendant quelque temps nous remontâmes avec une grande rapidité la branche qui se dirige au nord; et en suivant ce canal, nous arrivâmes à bord sans avoir vu aucune autre ouverture qui conduisît à l'ouest. La terre qui formait le rivage de l'est, et celle de la côte de l'ouest que nous avions prolongée le 26 au matin, se trouva l'île la plus étendue que nous eussions vue sur cette côte. Je la nommai ILE WASHON, du nom de mon ami, le capitaine de vaisseau, *Washon.*

Notre autre détachement était revenu le 27 au matin. C'était lui que nous avions aperçu le 26 au soir. On vit bien le feu de nos fusils, mais comme on n'entendit aucun bruit, et que l'on n'avait aucune idée que nous fussions dans les environs, on crut que ce feu provenait de l'intérieur du pays. MM. Puget et Whidbey avaient reconnu toutes les parties de l'entrée que nous venions de parcourir. Ils me dirent que les trois ouvertures que nous avions dépassées sans examen, dans la matinée du 26, et qui se dirigent à l'ouest, sont des canaux qui forment trois

îles; que celles que nous avions négligées dans la matinée du 28, forment deux petites branches qui courent au sud-ouest, et dont la plus occidentale se prolonge jusqu'au 47° 6′, à peu près à deux lieues à l'ouest du dernier point de nos recherches dans cette direction ; et qu'enfin celle où l'on tua le daim, communique par un canal étroit, à la branche sud-ouest de l'entrée. Ils avaient aussi dépassé l'ouverture qui mène vers le *Mont Rainier*, mais conformément à mes instructions, ils ne l'avaient point examinée. Ils avaient entièrement remonté toutes les ouvertures. Ainsi par nos efforts réunis, nous étions parvenus à reconnaître tous les détours de cette longue entrée, dont je nommai l'extrémité sud, PUGET SOUND, pour conserver le souvenir des travaux de M. Puget.

Le Chatam avait appareillé le 26, et M. Whidbey était parti dans la chaloupe de la Découverte, pour exécuter les ordres que j'avais laissés à M. Broughton.

Les observations de M. Puget dans son expédition avaient été à peu près les nôtres ; mais il me rendit compte de la mauvaise conduite d'une tribu d'Indiens, qu'il avait rencontrée à quelque distance au dedans du premier bras qui se dirige à l'ouest. Elle

était bien différente de celle de tous les naturels en général, et particulièrement d'une troupe de vingt indigènes, que le détachement avait précédemment trouvée sur la même route. Les rivages de ce bras étaient bien boisés et bas. M. Puget débarqua, vers les huit du soir, sur l'un des deux rivages, pour y passer la nuit. Quelques naturels qui l'avaient suivi dans deux pirogues, ne voulurent jamais, malgré toutes les invitations possibles, s'approcher de plus de cent verges du détachement, dont ils examinèrent attentivement les opérations. Lorsque les tentes furent dressées, l'explosion de quelque fusils qu'il fallut décharger, ne leur causa point de surprise, et ils s'écrièrent *Pouh!* après chaque coup. Bientôt après ils ramèrent vers l'ouest. Le lendemain matin, M. Puget remonta le bras, qui prend la direction du nord-est, et dont la largeur, alors d'environ un mille, se réduit insensiblement au quart. Les sondes rapportaient régulièrement de huit à treize brasses. Dans cette position, M. Puget vit une pirogue qui s'avançait; et les gens de notre détachement se reposèrent sur leurs rames, pour en attendre l'approche. Tout-à-coup elle s'arrêta; et ni les offres réitérées de présents, ni les

signes par lesquels on leur exprimait les dispositions les plus amicales, ne purent engager les naturels à venir auprès du canot. Pour dissiper leurs craintes, on attacha quelques médailles, du cuivre, et d'autres bagatelles, à un morceau de bois qu'on laissa flotter sur l'eau, et dont ils se saisirent, lorsque notre embarcation fut à quelque distance. On répéta deux ou trois fois cette manœuvre, puis ils s'avancèrent, mais non sans inquiétude, le long du bord. Ils paraissaient plus robustes que tous les autres naturels que l'on avait vus. La plupart avaient perdu l'œil droit, et étaient extrêmement marqués de la petite vérole. Ils accompagnèrent quelque temps les canots, et ayant reçu d'autres présents, ils retournèrent au rivage. Toute leur conduite annonçait beaucoup de défiance et de déloyauté. Aux différentes questions qu'on leur adressait, ils répondaient par *Pouh! Pouh!* et en montrant une petite île sur laquelle avait déjeûné le détachement, et où l'on avait tué quelques oiseaux. Ils semblaient connaître parfaitement la valeur du fer et du cuivre, mais ils ne voulurent jamais se défaire de leurs armes, ni d'aucun objet d'échange, même pour l'un ou l'autre de ces métaux. Vers midi l'on descendit à terre

pour

pour dîner; et tandis que l'on se préparait à jeter la seine au-devant d'un courant d'eau douce, on aperçut six pirogues, qui pagayaient en hâte autour de la pointe de l'anse, et se dirigeaient vers les canots. La conduite ombrageuse des naturels qui étaient partis le matin, commandait de se tenir en garde contre toute intention hostile de ceux qui s'avançaient. A leur approche, une ligne de séparation fut tracée sur la grève. Ils comprirent parfaitement ce qu'elle signifiait, et ne la passèrent point. Ils se partagèrent alors en deux bandes; l'une demeura en armes sur le rivage, et l'autre se retira dans les pirogues, où elle s'assit tranquillement.

L'ordre paraissant établi, les officiers montèrent sur une éminence, éloignée de quelques verges, du bord de l'eau, tandis que les équipages dînaient dans les canots, prêts à agir, à la moindre alarme. Une septième pirogue s'étant jointe aux autres, ceux des naturels qui étaient sur la grève se rembarquèrent aussitôt; et tous, au nombre d'environ vingt-quatre, tinrent évidemment un conseil, pendant lequel ils montraient fréquemment et les équipages, et les officiers qui étaient sur la colline. Cette conduite prouvait que leurs intentions n'étaient rien moins qu'ami-

cales, quoiqu'ils parussent craindre de les mettre alors à exécution. Mais comme les épuipages ne pouvaient être surpris et qu'ils étaient en état de se défendre, M. Puget et les autres officiers ne jugeant point leur position alarmante, aimèrent mieux achever tranquillement leur répas que de donner quelque signe de crainte, par une retraite précipitée. Vers la fin du conseil que tenaient les naturels, deux ou trois pirogues cherchèrent à s'approcher des canots, sans être aperçues : mais ayant été découvertes par les officiers, elles retrogradèrent à l'instant. Une huitième pirogue arriva sur ces entrefaites. Toutes les autres pagayèrent aussitôt vers la grève. Ceux qui les montaient, sautèrent sur le rivage et bandèrent leurs arcs. C'étaient des préparatifs d'attaque, car jusqu'alors on ne les leur avait jamais vu tendus. L'homme qui avait paru le personnage principal de la pirogue, que l'on avait rencontrée le matin, et à laquelle on avait fait tant d'avances, semblait le chef de toute la troupe. Une flèche sur son arc, et suivi de tous ses gens, il dirigea ses pas vers la colline sur laquelle étaient les officiers. Ceux-ci cependant prirent de telles mesures que, sans en venir aux dernières extrémités, ils forcèrent les assaillants à repasser la ligne

de séparation, au-delà de laquelle ils tinrent un nouveau conseil, qui dura très-longtemps. Rien ne retenant nos officiers sur le rivage, ils se rembarquèrent, laissant les naturels à la même place, où alors ils aiguisaient leurs flèches et leurs lances sur la pierre, probablement dans l'intention de commencer les hostilités, quoique cependant ils parussent encore irrésolus. M. Puget, voulant profiter de cette disposition pour les effrayer, fit tirer un coup de pierrier sur l'eau, qui toutefois ne leur fit donner aucun signe de crainte ni de surprise, quoiqu'il produisît presque sur le champ, un très-bon effet. Leurs arcs furent bientôt détendus; et leurs armes, au lieu de leur servir à combattre, devinrent, ainsi que plusieurs bagatelles, des objets d'échange, pour lesquels ils reçurent du cuivre, des boutons, des couteaux, des grains de verre et d'autres ornements. Ce commerce amical leur fit suivre les canots jusqu'au soir, puis ils se retirèrent tranquillement et retournèrent à leurs habitations.

Il serait difficile d'expliquer les motifs qui leur firent tenir une conduite si diamétralement opposée à celle de toutes les autres tribus. Dans le cours de son excursion, M. Puget en avait rencontrées plusieurs, qui en

agirent avec lui d'une manière amicale et polie.

Le pays que nous venions de reconnaître, ne paraît pas différer essentiellement, soit pour les productions, soit pour la fertilité du sol, de celui que j'ai décrit. Cependant il n'offre pas une aussi belle variété de paysages. C'est une forêt continuelle d'arbres de haute futaie, que rend presque impénétrable le sous-bois qui couvre la surface du sol.

La chaîne ouest des montagnes chargées de neige, qui court au sud, se terminant fort loin au nord-ouest, et la terre la plus élevée interceptant la vue des montagnes qui peuvent s'étendre de la chaîne de l'est, au sud du *Mont Rainier*, notre horizon ne présentait au sud qu'une terre d'une hauteur médiocre, se prolongeant dans toute la portée de l'œil, diversifiée par des éminences et des vallons, offrant probablement une communication facile par terre avec la côte de la mer, où l'on pourrait trouver quelque abri très-avantageux pour de petits navires, au cas où l'on y formerait, un jour, un établissement.

J'ai déja parlé de la rareté de l'eau douce comme de l'unique inconvénient que paraissait offrir l'intérieur de cette contrée; mais

M. Puget en découvrit, durant son expédition, plus que je n'en ai trouvée dans les entrées et les baies dont j'ai fait la reconnaissance. Ce fut aussi mal à propos que j'avais considéré le pays comme à peu près dénué d'habitants, car un de mes détachements rencontra plus de cent cinquante naturels, et vit plusieurs villages abandonnés.

Je n'avais appelé que du nom de Pointe du village, celle sous laquelle nous avions pris notre mouillage, mais je lui donnai celui de Restoration point (*Pointe de la Restauration* (1)), parce que nous y célébrâmes l'anniversaire d'un si mémorable événement. D'après mes calculs, elle gît par 47° 30′ de latitude, et 237° 46′ de longitude.

Rien ne nous retenant plus, nous appareillâmes, le 30, au matin, et je fis gouverner vers une ouverture, que M. Broughton était chargé d'examiner, et dont l'entrée gît au 20° nord-est, à cinq lieues de *Restoration point*. Nous fîmes trois milles en dedans de cette entrée, qui avait à peu près une demi-lieue de large; et le soir, ne voyant point

(1) On sait que l'on nomme ainsi le rétablissement de la royauté en Angleterre, événement qui arriva le 1.er mai 1660 (*Note du Traducteur*).

le Chatam, j'ordonnai de tirer un coup de canon, auquel on répondit aussitôt, derrière une pointe de terre à tribord, et bientôt nous vîmes ce bâtiment, qui, pour nous guider, portait un fanal au sommet du grand mât. Nous n'en étions éloignés que de deux milles; mais il fut près de minuit, lorsque nous mouillâmes par trente-deux brasses, à la distance de près d'une encablure de notre conserve. Cent dix brasses de ligne n'avaient point rapporté de fond, avant que nous eussions trouvé ce mouillage.

Le lendemain nous découvrîmes que nous étions à la distance d'une encablure du rivage, dans une grande rade, dont l'entrée nous restait du 2° sud-ouest au 30° sud-ouest du compas, à peu près à six milles de notre position, d'où elle suivait la direction du nord-nord-est. Nous avions du 18° nord-ouest, au 33° nord-ouest, une île élevée et ronde sur chacun des côtés de laquelle nous vîmes une ouverture qui se prolongeait au nord. Une bande de terre, étroite et fort haute, faisait la séparation, et semblait aussi former une île. Le côté de l'est de la rade offrait une profonde baie, qui paraissait terminée par une terre sans coupures, et d'une élévation modérée.

M. Broughton me dit qu'il avait prolongé la rive est de l'île arrondie, et reconnu le côté oriental de la rade, qui formait un rivage compacte. M. Whidbey sur la chaloupe de la Découverte, et le lieutenant Hanson dans celle du Chatam, avaient été chargés, le 29, d'examiner les deux ouvertures au nord, en commençant par celle qui est le plus à l'est, et dans le cas où ils la trouveraient terminée, de revenir avant de visiter l'autre, afin que si la Découverte arrivait avant leur retour, les deux vaisseaux pussent les suivre dans ces recherches. Ils avaient ordre aussi de ranger la rive orientale jusqu'à ce qu'elle se divisât en deux branches. Comme il y avait trois jours qu'ils étaient partis, nous en conclûmes que l'ouverture, le plus à l'est, était d'une considérable étendue. En conséquence je pris la résolution de les suivre; mais le calme nous empêcha d'appareiller. La latitude sur une basse pointe de terre près des vaisseaux, était de 47° 57′ ½, et la longitude de 237° 58′. Peu d'instants après midi, il s'éleva une petite brise favorable, mais bientôt nous retombâmes en calme. Cependant le Chatam appareilla; et entraîné par le jusant, il se vit à neuf heures du soir à l'entrée de la rade. Une bonne brise du sud me permit alors de mettre

à la voile, et je fis route au nord pour prolonger la côte ouest de l'île arrondie.

Nous avions été stationnaires depuis vingt heures, pendant lesquelles la marée ou le courant avait porté constamment au dehors. M. Broughton fit, de son côté, la même remarque. Le vent de sud mollit tellement, qu'à onze heures du soir, nous n'avions fait que cinq milles, et je fus contraint de laisser tomber l'ancre par vingt brasses, fond de sable dur, presque à moitié chemin entre l'île et la pointe qui sépare les deux ouvertures, éloignées l'une de l'autre d'environ une lieue.

Sur les six heures du matin, le 1.er juin, je remontai, à l'aide du flot et d'un petit vent de sud-est, le bras de l'est, dont l'entrée a près d'un mille de largeur. La sonde y rapporte de soixante et quinze à quatre-vingts brasses, fond de sable brun. Nous ne fîmes que peu de progrès pendant une partie de la matinée. Cependant le Chatam gagnait le devant; mais à midi je profitai d'une brise favorable du sud. L'entrée nous parut fermée en toutes directions, excepté celle par où nous avions pénétré. Mais comme cinquante brasses de ligne ne rapportèrent point de fond, nous continuâmes à remonter jusqu'à deux heures; et pendant cet espace de temps, nous fîmes

six milles. Parfaitement convaincu que ce bras se terminait comme tous ceux que nous avions examinés, je fis signal au Chatam de revenir, et je diminuai de voiles pour l'attendre. Quelques minutes après nous découvrîmes qu'il était sur un bas fond, et demandait de l'assistance. Aussitôt je marchai de son côté, et je mouillai par vingt brasses, fond de sable, environ à un millle de son arrière, et à la distance d'un demi-mille de la côte est, qui était la terre la plus proche. Nous envoyâmes immédiatement nos cânots au secours du Chatam; mais comme la marée revenait très-vîte, ils ne firent que placer des ancres pour le remettre à flot.

Quoique la partie supérieure de l'entrée nous eût paru parfaitement fermée, cependant il pouvait se trouver sur le rivage ouest, un chenal, que des pointes intermédiaires nous eussent empêché de découvrir du vaisseau, et par lequel notre détachement aurait trouvé un passage. Pour m'assurer du fait, je descendis dans la yolle, et je vis que la profondeur de l'eau diminuait tout-à-coup de dix brasses à sept, et même à deux. Je continuai mes recherches, par une et deux brasses, sur la rive opposée, où je débarquai, à peu près par le travers du vaisseau, et je trouvai que

les rivages de l'entrée étaient en ligne directe, sans coupures, et séparés par un intervalle d'environ un mille. Nous essayâmes de prendre terre en plusieurs endroits près de l'extrémité supérieure ; mais nous fûmes toujours repoussés par une batture plate de sable qui la traversait. Le terrain en est marécageux, faiblement boisé, et il paraît qu'il y coule un petit ruisseau d'eau douce, qui se jette dans la mer. Plus loin, le sol était plus élevé. Le pays des environs étant couvert de ces arbres de haute futaie, dont j'ai parlé si souvent, j'en conclus que la terre en est très-fertile.

Après cette reconnaissance, j'étais fort embarrassé d'expliquer une erreur que certainement on avait faite. Convaincu que nos canots avaient trouvé navigable cette entrée, je n'eusse pas hésité à la traverser avec le vaisseau, au milieu de la nuit, car on ne m'avait rien dit qui dût m'en empêcher. Il fallait que l'on eût mal compris mes ordres, ou qu'il fût arrivé quelque accident. Sur ce dernier point je ne pouvais guère craindre qu'une attaque des naturels, qui, toutefois, n'était pas probable; car nous n'avions vu aucun indice de leurs habitations permanentes ou temporaires. A mon retour, je montai sur le Cha-

tam, et j'appris avec plaisir qu'ayant échoué sur un banc de vase, il y avait toute apparence qu'il ne serait point endommagé, et que l'on espérait qu'au retour de la marée il serait remis à flot. On découvrit qu'il avait fait environ un demi-mille sur le même banc par deux brasses d'eau. Ce fut l'effet de l'impardonnable négligence du matelot qui jetait le plomb et annonçait de fausses sondes. Il fut puni comme il le méritait. Le Chatam se trouva à flot vers minuit, et mouilla près de nous sans avoir éprouvé le moindre dommage.

Ce navire étant prêt le lendemain à dix heures du matin, nous partîmes de conserve, mais il était trois heures après-midi quand nous atteignîmes la rade, où nous mouillâmes par cinquante brasses, à la distance d'un quart de mille du rivage de l'est, et à peu près un mille et demi à l'est du bras que nous avions quitté, et qui forme un excellent havre, à l'abri de tous les vents, mais sur le rivage duquel nous ne vîmes, pendant le séjour de peu durée que nous y avions fait, aucune apparence d'eau douce. Ici nous étions à l'ancre devant une petite baie, dans laquelle coule deux très-bons ruisseaux. Notre latitude observée était de 48° 2′ ½, et notre longitude de

$237° 57' \frac{1}{2}$, à six milles au sud-sud-est de notre dernier mouillage.

Il me restait peu de doutes alors que le détachement n'eût procédé à la reconnaissance de l'autre entrée; et comme le temps était épais et pluvieux, je fis tirer par intervalles, quelques coups de canon pour le diriger, au cas où il serait sur son retour. Il y répondit à huit heures, et à neuf il arriva.

M. Whidbey me dit qu'il avait profité d'un bon vent de sud et du flot, pour reconnaître l'autre branche, dont il avait trouvé l'entrée un peu plus large que le havre où nous avions mouillé le matin; que la sonde y avait rapporté soixante brasses, fond de vase molle; et qu'elle se dirige généralement au nord-nord-ouest. Il ajouta qu'ayant fait environ quatre milles, il avait trouvé sur une basse pointe de terre, en saillie, de la rive ouest, un village qui contenait un nombre considérable d'habitants. Mes ordres et les dispositions des officiers étant de prévenir le plus qu'il serait possible toute mésintelligence, on avait soin de ne pas débarquer en présence d'un grand rassemblement. Comme c'était l'heure du dîner de notre détachement, M. Whidbey fit prudemment choisir le rivage opposé, dans

l'espérance d'y faire un repas tranquille, sans la compagnie des naturels. Ayant atteint l'endroit, où il voulait débarquer, il en rencontra plus de deux cents; les uns dans leurs pirogues avec leurs familles, les autres marchant le long du rivage, suivis d'une quarantaine de chiens réunis comme en un troupeau, et tondus aussi près de la peau que des moutons. Malgré cette multitude, il était important de descendre à terre, pour mesurer des angles; mais le détachement fut reçu avec de grands témoignages d'amitié. Cependant M. Whydbey jugea qu'il était prudent de ne demeurer que le moins qu'il serait possible dans la société des naturels. Dès qu'il eut terminé son opération, il se rembarqua, et continua à remonter l'entrée jusqu'au soir. Alors il prit terre de nouveau pour passer la nuit sur un terrain, à neuf milles en dedans de l'ouverture. Le lendemain matin, il poursuivit sa reconnaissance; et pendant que le détachement déjeûnait, il reçut la visite d'une grande pirogue, remplie d'Indiens, qui furent immédiatement suivis par une centaine de leurs compatriotes, apportant avec eux des nattes pour couvrir leurs habitations temporaires, et, selon toute apparence, les objets de quelque valeur qui leur appartenaient.

Ils débarquèrent sans hésiter un seul instant, et ils se conduisirent de la manière la plus honnête et la plus amicale. Un homme de moyen âge, qui semblait être le chef ou le principal personnage de la troupe, se distingua surtout par son hospitalité. Voyant que nos gens déjeûnaient il leur présenta de l'eau, des racines rôties, du poisson sec, et plusieurs autres comestibles. En retour, il reçut quelques présents, et l'on eut soin d'en distribuer aussi parmi les dames, et à plusieurs hommes de la troupe. Le chef avait deux coutelas, l'un de fabrique espagnole, l'autre de fabrique anglaise, et paraissait y attacher un grand prix. Le lieu sur lequel on avait débarqué, était délicieusement situé. Le rivage, de chaque côté de l'entrée, était formé par un terrain bas, agréablement diversifié par des collines, des vallons, de verdoyantes prairies et des clairières au milieu de la forêt. Ce charmant paysage, et la réception cordiale qui avait été faite au détachement, engagèrent M. Whidbey à continuer sa reconnaissance par terre. Il fut accompagné par le chef et quelques naturels, qui tous se conduisirent parfaitement, quoiqu'ils examinassent avec beaucoup de curiosité ses vêtements, et qu'ils témoignassent le plus grand desir de connaître

la couleur de sa peau. Ils exprimaient par des signes qu'il avait le visage et les mains peints en blanc, au lieu de les avoir, comme eux, peints en noir, ou en rouge; mais lorsqu'ayant découvert sa poitrine, il les convainquit de leur méprise, leur étonnement fut extrême. Ces circonstances et toute leur conduite firent juger à M. Whidbey qu'ils n'avaient point encore vu d'Européens, quoiqu'ils possédassent plusieurs objets de fabrique européenne, qui provenaient sans doute de leurs communications avec des tribus commerçantes.

Les canots ayant eu l'ordre de s'approcher de la grève, afin de recevoir M. Whidbey et les officiers qui l'avaient accompagné dans sa promenade, la chaloupe échoua. Le chef ne s'en fut pas plutôt aperçu qu'il se hâta de donner ses secours pour la remettre à flot. Nos messieurs s'étant rembarqués, la plupart des naturels prirent congé de leurs nouveaux amis, mais non sans témoigner beaucoup de regrets de s'en séparer. Le chef et quelques-uns des siens, reconduisirent le détachement jusqu'à ce qu'ils se trouvassent à la distance d'environ quatorze milles de l'ouverture, et alors ils lui firent aussi très-poliment leurs adieux. Le bras s'écartant ici de sa première

direction, environ nord-nord-ouest, se divisait en deux branches, l'une allant vers l'ouest, et l'autre vers le nord-est. La dernière devant être l'objet de son examen, M. Whidbey se trouva bientôt en travers d'un autre village, très-populeux, très-étendu, d'où partirent plusieurs pirogues, qui ne contenaient pas moins de soixante et dix individus; et en même temps il en arrivait plusieurs autres, de différentes parties du rivage. Ceux qui s'approchèrent des canots se conduisirent très-honnêtement. Ils montraient leurs maisons, et faisaient des signes par lesquels ils annonçaient qu'ils avaient une grande quantité de provisions. Les dames, qui se signalèrent surtout par la vivacité de ces démonstrations de leur hospitalité, parurent fort affligées de ce que l'on ne répondit pas à leur invitation. Les canots ayant dépassé le village, ceux des naturels qui étaient dans les pirogues, retournèrent au rivage.

La direction que la terre prenait au nord-est conduisit le détachement dans une branche considérable, dont les deux pointes extérieures étaient séparées par un intervalle d'une lieue. Les canots le remontèrent jusqu'à 48° 24′ de latitude, et 237° de longitude, où des rochers, des sauts de trois à vingt

brasses

brasses de profondeur, et une marée très-irrégulière, sont cause qu'ils cessent d'être navigables pour des navires de quelque port que ce soit. Arrêté par ces obstacles, M. Whidbey revint sur ses pas, dans l'intention de reconnaître l'ouverture qui conduit à l'ouest. En repassant devant le village, il reçut de nouveau la visite du digne chef, suivi de deux ou trois pirogues seulement, et qui lui présenta une grande quantité de très-beaux poissons, qui ressemblaient beaucoup à l'éperlan, et qui probablement en étaient une espèce. Il accepta avec un plaisir très-marqué, l'invitation d'entrer dans la chaloupe, où il demeura jusqu'au soir, but et mangea de tout sans la moindre défiance; et lorsqu'il eut appris que nos messieurs allaient reposer, il se retira, en leur donnant une infinité de témoignages de respect et d'amitié.

M. Whidbey continua, le matin, la reconnaissance de la branche de l'ouest. Elle se termine par un havre très-sûr et très-commode, où les sondes rapportent régulièrement de dix à vingt brasses, fond de bonne tenue. L'extrémité ouest de cette branche, est située par 48° 17′ de latitude, et 237° 38′ de longitude, à peu près à une lieue du ri-

vage de la grande entrée, en dedans du détroit. Sur chaque pointe du havre, que je nommai PENN'S COVE, en l'honneur d'un de mes intimes amis, il y avait un village abandonné. On trouva dans l'un plusieurs sépulcres, qui avaient absolument la forme d'une guérite. Quelques-uns étaient ouverts, et contenaient des squelettes d'enfants, renfermés dans des paniers. On vit aussi les petits os des adultes; mais on ne put découvrir aucun des grands os, ce qui fit croire que les habitants du voisinage les avaient employés à des objets utiles, comme à former les pointes de leurs traits, de leurs lances, ou de leurs autres armes. Pendant l'espace de plusieurs milles, le pays offrait les points de vue les plus agréables. C'étaient principalement de spacieuses prairies, élégamment ornées de massifs d'arbres, parmi lesquels on remarquait des chênes d'une grande hauteur, et de quatre à six pieds de circonférence. On voyait sur ces beaux pâturages, qui bordaient une vaste nappe d'eau, se jouer un grand nombre de daims. Le sol était principalement composé d'un riche terreau végétal et noir, placé sur une couche de sable et d'argile. L herbe était d'une excellente qualité, et croissait à la hauteur de trois pieds; et la

fougère, qui couvrait les clairières sur les terrains sablonneux, s'élevait à celle de six. Selon M. Whidbey, le pays qui environne cette branche de la mer, était le plus beau que nous eussions encore rencontré. La végétation s'y montre au plus haut degré de force, et il est arrosé par plusieurs courants d'eau douce. Le nombre des habitants peut être porté à six cents, ce qui excède celui de tous les naturels que, jusqu'alors, nous avions vus dans cette région. Les autres parties ne m'ont pas, à beaucoup près, paru si peuplées. Les différentes tribus que nous rencontrâmes ici, ne différaient pas essentiellement les unes des autres, ou de celles dont j'ai parlé, tant pour le caractère que pour les qualités extérieures du corps.

Nous venions d'employer quinze jours à la reconnaissance de cette entrée, à laquelle j'ai donné le nom D'ADMIRALTY INLET (*Entrée de l'Amirauté*). Avant de parvenir à un nouveau champ de découvertes, il nous restait encore à faire quarante milles de cette ennuyeuse navigation intérieure. La région hachée que nous avions devant nous, et les difficultés que nous avions éprouvées, en suivant tous les rivages, prouvaient incontestablement que l'objet de notre voyage ne se-

rait accompli que lentement. Je résolus donc de ne point perdre de temps. Les deux jours suivants (le 3 et le 4 juin 1792) ne furent point favorables; et d'après les fatigues qu'avaient essuyées les équipages, il convenait d'en faire des jours de fêtes. Le dimanche, 3, une partie de nos gens furent occupés à la pêche, qui fut assez bonne, et les autres allèrent prendre quelque divertissement à terre. Le lundi, jour de l'anniversaire de la naissance du roi, on leur servit le meilleur dîner qu'on put leur préparer, ainsi qu'une double ration de grog, pour boire à la santé de sa majesté.

J'avais attendu ce jour pour prendre possession en forme de toutes les contrées que nous venions de reconnaître. En conséquence, accompagné de M. Broughton et de quelques-uns des officiers, je descendis à terre, à une heure, et après avoir rempli toutes les formalités que généralement on observe en de pareilles occasions, je pris, pendant une salve royale de l'artillerie des vaisseaux, possession de la côte, depuis la partie de la *nouvelle Albion*, située par 39° 20′ de latitude nord, et 236° 26′ de longitude est, jusqu'à cette entrée que l'on suppose le détroit de *Jean de Fuca*, comme

aussi des îles qui se trouvent dans ce détroit, tant sur la rive nord que sur la rive sud, et de celles que nous avions découvertes, et qui s'étendent, en différentes directions, entre les points du nord-ouest, du nord, de l'est et du sud. J'ai honoré du nom de GOLFE DE GEORGIE, cette mer intérieure, et j'ai donné au continent qui borne ce golfe et se prolonge au sud, jusqu'au 45° de latitude nord, celui de NOUVELLE GEORGIE, en l'honneur de sa majesté, *le roi George III*, actuellement régnant. J'ai appelé POSESSION SOUND (*Rade de Possession*) la branche de l'Entrée de l'Amirauté. Le bras de l'ouest reçut le nom de PORT GARDNER, de celui du vice-amiral, sir ALAN GARDNER. Le plus petit, ou le bras de l'est, fut nommé PORT SUSAN.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Nous quittons l'*entrée de l'Amirauté*, et nous faisons route au nord.—Nous mouillons dans *Birch-Bay*.—Nous continuons la reconnaissance dans les canots.—Rencontre de deux vaisseaux espagnols.

Le 5 juin, à sept heures du matin, nous appareillâmes de *Possession Sound*. Tandis que nous descendions doucement la rade, le chef, qui avait donné tant de preuves d'amitié à M. Whidbey, vint nous présenter des poissons secs et des fruits. Il eut de la répugnance à monter à bord; mais il ne fut pas plutôt sur le pont, qu'il parut très-satisfait. Il n'épargna pas les questions sur les objets dont il était environné, et qui, nouveaux pour lui, excitèrent sa surprise et son admiration. Je n'oubliai pas sa conduite hospitalière envers notre détachement. Lorsqu'il eut examiné toutes les parties du vaisseau, je lui fis présent, ainsi qu'à ses amis, d'un assortiment d'objets de grande valeur pour eux, et ils nous

quittèrent charmés de l'accueil que nous leur avions fait.

Nous mouillâmes à minuit, le même jour, par vingt-deux brasses, à la distance d'environ un demi-mille du rivage ouest de l'*Entrée de l'Amirauté*, à mi-chemin entre l'*Anse des chênes* et la pointe *Marrow Stone*. Le *Chatam* avait jeté l'ancre avant nous, à quelque distance de l'arrière. Le lendemain 6, à peu près à sept heures, nous sortîmes de l'Entrée.

Plusieurs pirogues arrivèrent alors de la partie de l'ouest. Du milieu de celles qui s'approchèrent le plus du vaisseau, on nous fit des signes de paix, en nous donnant à entendre que celles qui étaient en arrière souhaitaient aussi s'avancer près du bord; et en conséquence nous fûmes priés de diminuer de voiles. Les naturels eurent recours à des vociférations et à des arguments pleins de véhémence, pour nous empêcher de faire route au nord; mais leur langage était inintelligible, et je négligeai leur avis. Alors ils se retirèrent, et rejoignirent leurs compatriotes. Nous continuâmes à prolonger l'*Entrée de l'Amirauté*, dont la pointe nord, que j'appelai POINTE PARTRIDGE, est située par 48° 16′ de latitude, et 237° 31′ de longitude. Après avoir fait quelques milles le long de la côte et du golfe,

nous ne ressentîmes ni jusant ni flot; et le vent étant léger et variable, de la partie du nord, nous fûmes obligés, à trois heures après midi, de laisser tomber l'ancre, par vingt brasses, fond de sable.

Dans cette position *New-Dungeness* nous restait au 54° sud-ouest du compas, la pointe de l'île de Protection, au 15° sud-ouest. Nous avions au 35° sud-est la pointe ouest de l'*Entrée de l'Amirauté*, que du nom de mon estimable ami, le capitaine de vaisseau, *George Wilson*, j'appelai POINTE WILSON, et qui gît par 48° 10′ de latitude, et 237° 31′ de longitude. Le rivage le plus voisin, était à deux lieues de distance. Une île de sable basse, formant à l'extrémité ouest une falaise abaissée, et sur laquelle croissaient quelques arbres nains, se montrait du 26° nord-ouest au 46° aussi nord-ouest. Enfin le mouillage destiné aux vaisseaux, par les canots qui avaient fait la reconnaissance du rivage continental, et auquel M. Broughton, après l'avoir examiné, a donné le nom de STRAWBERRY-BAY (*Baie des Fraises*), nous restait au 11° nord-ouest, à la distance d'environ six lieues, dans une région qui paraissait extrêmement hachée, et très-divisée par les eaux de la mer. Nous y demeurâmes jusqu'à sept heures du soir.

Alors nous appareillâmes, mais avec si peu de vent que bientôt il fallut mouiller de nouveau, jusqu'au lendemain à six heures du matin, que nous entreprîmes de nous remettre en route. Ce fut tout aussi inutilement, et nous jetâmes l'ancre pour la troisième fois, près de notre dernière position.

La fin de l'été s'approchant, et nos vaisseaux ne marchant qu'avec beaucoup de lenteur, je dépêchai, avec des vivres pour une semaine, M. Puget dans la chaloupe, et M. Whidbey dans le canot, pour reconnaître les rivages, et revenir aux vaisseaux dès que les circonstances le permettraient.

A l'aide d'une brise légère du sud-ouest, nous appareillâmes, et nous marchâmes au nord ; mais lorsque nous eûmes fait neuf milles, le vent mollit, et, sur les neuf heures du soir, nous força de mouiller par trente-sept brasses, fond dur, et de roche en quelques endroits. Des calmes nous retinrent jusqu'au lendemain après-midi. La latitude observée était de 48° 29', et la longitude de 237° 29'.

La région dans laquelle nous étions alors, présentait un aspect bien différent de celui que nous avions vu plus au sud. Les rivages qui se montraient devant nous, étaient com-

posés de rochers à pic, dont la surface ne variait que relativement à leur hauteur, et n'offrait guère que des roches pelées, qui, en quelques endroits, produisaient une herbe foible, d'une couleur terne, et un petit nombre d'arbres nains.

Nous levâmes l'ancre avec une assez bonne brise du nord, et à l'aide du flot, nous atteignîmes *Strawberry-Bay*, où nous mouillâmes par seize brasses, fond de beau sable. Cette baie est située à l'ouest d'une île, qu'à raion de la grande quantité de cyprès qu'elle produit, je nommai CYPRESS ISLAND. Elle est située par 48° 36′ ½ de latitude, et 237° 34′ de longitude.

Le 10, après-midi, la chaloupe et le canot furent de retour de leur excursion. Les officiers me rapportèrent que la première entrée communique au port Gardner par un canal très-étroit et très-embarrassé, qui, sur un assez long espace, n'a pas quarante verges de largeur, et se trouve rempli de rochers au dessus et au dessous de la surface de l'eau. Ces obstacles, joints à la violence et à l'irrégularité de la marée, ne rendent ce passage navigable que pour des canots ou de petits navires. Il en résultait que tout le rivage oriental du golfe, depuis la pointe sud-ouest

de ce passage, par 48° 27′ de latitude, et 237° 37′ de longitude, jusqu'à la pointe nord de l'entrée dans *Possession Sound*, par 47° 53′ de latitude, et 237° 47′ de longitude, forme une île, dont la plus grande largeur est d'environ dix milles, que je nommai WHIDBEY'S ISLAND; et la passe au nord, qui conduit au Port Gardner, reçut celui DÉCEPTION PASSAGE.

De-là, les deux officiers que je viens de nommer, continuèrent la reconnaissance de la côte continentale au nord, et ils pénétrèrent dans une baie spacieuse, ou une ouverture, qui s'étendait au loin, en trois directions, à l'est de notre présente position. Ils examinèrent deux de ces branches, l'une conduisant au sud, l'autre à l'est, et ils trouvèrent qu'elles aboutissaient également à deux profondes baies, qui présentaient un bon mouillage, mais une communication difficile avec la terre. Après avoir reconnu dans le nord les limites du continent jusqu'à la hauteur de l'île, ils revinrent, conformément à leurs instructions, laissant, sans les avoir visités, une grande ouverture qui se prolongeait au nord, et l'espace qui leur parut le bras principal du golfe au nord-ouest, où l'horizon était sans bornes. Le pays qui se montra au nord-

est de *Déception Passage*, était extrêmement divisé par les eaux, et paraissait aussi stérile que celui des environs de notre mouillage, excepté toutefois au fond des deux grandes baies, situées sur la côte continentale, mais qu'ils n'examinèrent point. Là, le terrain est d'une hauteur modérée, on n'y voit point de rochers, et il est garni de beaux arbres de haute futaie. Dans le cours de cette expédition, l'on trouva plusieurs villages déserts, et l'on vit quelques naturels, qui ne différaient pas essentiellement par la figure, par les manières amicales et civiles, de ceux que précédemment nous avions eu le bonheur de pouvoir appeler nos amis.

Notre mouillage étant fort exposé, et ne nous fournissant d'autres rafraîchissements que quelques petits oignons, ou poireaux sauvages, je me décidai à remonter le golfe avec les vaisseaux, pour y chercher une position plus commode, et d'où je pusse détacher M. Whidbey, avec l'ordre d'achever la reconnaissance du bras dont il vient d'être question, et un autre détachement pour continuer les recherches au nord-ouest, ou en suivant toute direction que le golfe pourrait prendre.

Nous appareillâmes, le 11, à quatre heures

du matin. A l'aide d'une petite brise du sud-est, nous passâmes entre la petite île et la pointe nord de la baie, au nord-ouest, à travers un groupe nombreux d'îles, de rochers et d'îlots de roche. Nous marchâmes d'abord au nord-est, en dépassant la branche du golfe, qui avait été en partie reconnue, puis nous fîmes route au nord-ouest, le long d'une terre qui semblait une prolongation de la côte du continent, et qui était formée par de basses falaises de sable, s'élevant d'une grève de sable et de pierres. Le pays est d'une médiocre hauteur, et s'étend au loin, depuis le nord-ouest, en tournant au sud-est, avant de s'exhausser pour se joindre à la chaîne des montagnes escarpées et couvertes de neige. Depuis le *Mont Baker*, cette barrière, très-serrée, paraissait courir à l'ouest du nord. Le côté opposé du golfe, était à la distance d'environ deux lieues, et offrait un grand nombre d'îles.

Le soir, nous entrâmes dans une petite baie, où nous mouillâmes par six brasses, fond de sable, à un demi-mille du rivage. Nous avions dans l'ouest, à la distance d'environ trois lieues, la pointe la plus occidentale de ce que nous jugions être le continent. Le golfe semblait se diriger principalement au sud de cette pointe,

quoiqu'il parût en sortir une branche considérable qui courait au nord-est. J'allai reconnaître les rivages de la baie, et je découvris sans beaucoup de peine, un lieu très-commode pour les différents travaux que nous devions exécuter à terre. En conséquence, j'ordonnai de conduire les vaisseaux un demi-mille plus loin au nord-est. Je laissai l'ordre à M. Whidbey de prendre, dès que les travaux de l'observatoire serait assez avancés, le canot de la Découverte et la chaloupe du Chatam, pour procéder à la reconnaissance de cette partie de la côte, qui n'avait pas encore été examinée, et qui s'étend au sud-est.

Je partis moi-même, dans la yolle, le lendemain, 12, à cinq heures du matin, accompagné de M. Pujet, sur ma chaloupe, avec des vivres pour une semaine. La branche la plus au nord, qui attira d'abord notre attention, ne nous retint pas longtemps; car elle se termine bientôt en deux baies ouvertes. La pointe qui en forme l'extrémité ouest, est celle que nous avions aperçue du vaisseau, et que nous avions jugée la partie la plus occidentale de la terre principale, dont elle fait une petite portion, fort élevée, à l'extrémité sud d'une très-basse et très-étroite péninsule. La partie qui a le plus d'élévation est au sud-est. Elle

est formée par de hautes falaises de sable blanc, qui tombent à pic dans la mer. De cette pointe, située par 48° 57′ de latitude, et 237° 20′ de longitude, que j'ai appelée POINTE ROBERTS, du nom de mon estimable ami, le précédent capitaine de la Découverte, la côte prenait la direction du 28° nord-ouest, et offrait un trop grand nombre de reconnaissances pour mon détachement. Ayant eu bientôt examiné le rivage continental que, du vaisseau, l'on apercevait le plus au loin, je résolus de pousser mes recherches jusqu'où la frugalité dans l'usage de nos provisions pourrait nous conduire; mais il nous fut impossible de prolonger ce même rivage, à raison d'une batture, qui, de la *Pointe Roberts*, s'étend au 80° nord-ouest, à sept ou huit milles, pour se diriger au 35° nord-ouest, environ cinq ou six milles plus loin. Cette batture nous rejetant toujours au milieu du golfe, nous fûmes obligés de porter sur la côte de l'ouest, pour y débarquer et y passer la nuit, afin de faire cuire nos provisions pour le lendemain. Ce soin occupant ceux qui étaient de garde, il n'en résultait aucune perte de temps pendant le jour. Mais les rochers qui forment cette même côte, sont si escarpés, que l'on eut beaucoup de peine à y débarquer pour l'objet dont je

viens de parler, et qu'il nous fallut coucher dans nos embarcations.

Le lendemain, sur les cinq heures du matin, nous fîmes route sur le rivage de l'est, et vers midi nous prîmes terre sur une pointe basse et escarpée, qui fait celle d'une rade étendue, dont la principale direction est au nord, et de laquelle sort un petit bras, qui court à l'est. La latitude en est de 49° 19′, et la longitude de 237° 6′. Elle se trouve à sept lieues de la *Pointe Roberts*, et je l'ai appelée POINTE GREY, du nom de mon ami, le capitaine *George Grey*.

De cette pointe nous remontâmes la branche est de la rade. A une lieue en dedans, nous passâmes au nord d'une île qui en termine à peu près l'étendue, et offre un passage de six à sept brasses, qui n'a pas plus d'une encablure de largeur. Cette île, située absolument en travers du canal, paraît, avec une autre île plus petite, former, sur la rive sud, un semblable passage. Depuis ces îles, le canal a environ un demi-mille de largeur, et continue sa direction vers l'est. Nous rencontrâmes ici, dans leurs pirogues, une cinquantaine d'Indiens, qui se conduisirent avec politesse et décence, et nous présentèrent quelques poissons cuits, mais non apprêtés

de

de cette espèce que j'ai déja dit ressembler à l'éperlan. Ces bonnes gens, voyant que nous étions disposés à les récompenser de leur hospitalité, eurent l'intelligence de préférer le fer au cuivre.

Pour jouir plus longtemps de la compagnie de nos nouveaux amis, nous marchions à petites voiles. La majeure partie de leurs pirogues se portèrent deux fois en avant; et là, rassemblés devant nous, les naturels tinrent conseil. Notre visite était probablement l'objet de leur délibération, et nos mouvements parurent attirer toute leur attention. Au surplus, ils revinrent bientôt, et nous témoignèrent encore plus de respect et d'amitié. Dans le peu de communications que nous eûmes avec les habitants de cette contrée, qu'ils fussent en grand ou en petit nombre, nous les avons toujours vu tenir de semblables conseils. Quoique la prudence voulût que l'on fût sur ses gardes, on ne doit pas croire cependant qu'ils eussent constamment pour but de concerter des mesures hostiles. Nous avons vu une infinité de conférences de cette sorte, sans qu'il en soit résulté aucun changement dans les dispositions amicales des naturels; et il en fut de même au cas présent. Tous ceux qui nous accompagnaient, se reti-

rèrent insensiblement, à mesure que nous nous éloignâmes de l'endroit où nous les avions rencontrés. Trois ou quatre pirogues seulement remontèrent avec nous le canal, qui, en quelques endroits, n'a pas cinquante verges de largeur.

A l'approche de la nuit, nous débarquâmes à peu près à une demi-lieue du fond du canal, et à trois lieues de l'entrée. Les naturels demeurèrent avec nous jusqu'à ce que nous leur eussions fait comprendre par signes que nous allions nous reposer. Ils se retirèrent après avoir reçu quelques présents; et la seine ayant été jetée sans succès en leur présence, ils nous promirent aussi, par signes, que le lendemain ils nous apporteraient du poisson en abondance. Ils témoignèrent un grand desir d'imiter nos actions, et surtout de tirer un coup de fusil, ce qu'exécuta l'un d'entre eux, mais non sans frayeur. Ils suivirent en détail tout ce que nous faisions, et ils examinèrent la couleur de notre peau avec une extrême curiosité. La différence était faible entre eux et tous ceux que nous avions rencontrés jusqu'alors. Pour toute marchandise d'Europe, ils ne possédaient qu'un petit nombre d'ornements grossiers, tirés vraisemblablement d'une feuille de cuivre. Cette circonstance et toute leur conduite nous don-

nèrent lieu de croire que nous étions les premiers individus faisant partie d'une nation civilisée, qu'ils eussent vus. Il ne paraissait pas même qu'il y eût de grandes relations entre eux et les Indiens, qui commercent avec les Européens, ou des avanturiers américains.

Le rivage étant composé de falaises de roches et à pic, ne nous offrit aucun lieu convenable pour y dresser nos tentes, et nous passâmes la nuit dans nos embarcations. Cependant quelques-uns des *Midshipmen* aimèrent mieux coucher sur la grève. N'ayant pas examiné la ligne de la marée haute, ils furent atteints par le flot, ce dont ils ne s'aperçurent que lorsqu'ils se trouvèrent inondés; et même un d'entre eux était si profondément endormi, que l'eau l'eût entraîné fort loin, si ses camarades ne l'eussent réveillé.

Notre reconnaissance de cette partie de la rade étant achevée, nous partîmes le lendemain (14 juin) à quatre heures du matin, par le chemin que nous avions suivi en venant. Ayant en vue un objet plus important, nous dépassâmes, sans l'examiner, une petite ouverture qui courait au nord, et au devant de laquelle étaient deux îlots. Je m'y déterminai d'autant plus que le bras, ou le canal, n'est point navigable pour des navires. La ma-

rée n'y produit aucun courant. Au-delà de l'île que nous avions dépassée la veille, la couleur de l'eau était verte, et parfaitement claire, au lieu que, dans la grande branche de la rade, elle était presque décolorée jusqu'à la moitié du golfe, et une rapide marée s'y faisait sentir. En conséquence, nous supposâmes que la branche septentrionale de la rade pouvait se terminer en une rivière d'une considérable étendue.

Parvenus à l'endroit d'où les naturels étaient venus la veille, nous nous attendions à les revoir, mais ils ne parurent point, probablement parce que nous voyagions trop matin. Ils avaient retiré la plupart de leurs pirogues dans des criques d'eau douce, qui entrecoupent le rivage, et nous ne vîmes que deux ou trois personnes sur la grève. N'ayant pu découvrir aucune de leurs habitations, nous en conclûmes que leur village était situé dans l'intérieur de la forêt.

Le rivage sud de ce canal, que, du nom de sir *Henry Burrard*, capitaine de vaisseau, j'appelai Canal de Burrard, est d'une hauteur modérée, et, quoique de roche, couvert de beaux arbres, principalement de l'espèce du pin. La barrière escarpée, et chargée de neige, de la base de laquelle nous étions fort

près, s'élevait très-brusquement sur la côte septentrionale, et n'était garantie des flots de la mer, que par une étroite bande de terre fort basse. A sept heures, nous avions atteint la pointe nord-ouest du canal, qui forme aussi la pointe sud de la branche principale de la rade. Elle est à une lieue au nord de la *Pointe Grey*, et je l'appelai POINTE ATKINSON, aussi du nom d'un de mes intimes amis. La pointe opposée de l'entrée dans la rade, nous restait à l'ouest du compas, à la distance d'environ trois milles. Entre ces deux pointes, et à peu près au centre, est une île basse de roche, qui produit quelques arbres, et à laquelle j'ai donné le nom de PASSAGE ISLAND (*Ile du Passage*).

Un vent frais du sud rendit notre marche assez rapide ; mais nous avions un temps sombre, qui ajoutait infiniment à l'affreux aspect du pays qui nous environnait. Ce n'étaient plus ces côtes fertiles et basses que nous étions dans l'habitude de voir, quoique avec plusieurs interruptions, depuis quelque temps. Elles étaient remplacées par la base de cette effrayante barrière de montagnes, chargées de neiges, faiblement boisées, et s'élevant brusquement du sein de la mer, jusqu'aux nues. De leurs sommets glacés, des torrents écumeux tombaient sur les flancs et dans les précipices, formés par

l'inégalité de la surface, et offraient à la fois un triste et sublime spectacle. Nous ne vîmes pas un oiseau, pas une seule créature vivante; et s'il y eut eu quelque être animé dans ce lieu, le rugissement des cataractes qui se précipitaient en toutes directions, nous eût empêché de l'entendre.

Lorsque nous fûmes à quelques milles en dedans de la barrière, le soleil se montra un moment. J'en profitai pour fixer la latitude de la pointe est d'une île que, de la forme de la montagne dont elle est composée, je nommai ANVIL ISLAND (*Ile de l'Enclume*), par 49° 30'. La longitude en est de 237° 3'. Cette branche de la rade, dans laquelle nous étions, court au nord-nord-est jusque par 49° 39' de latitude, et 237° 9' de longitude, où il nous fallut renoncer à l'espoir de trouver une route du côté de l'est, lorsque nous la vîmes se terminer en un bassin arrondi, de toutes parts environné de ce pays affreux que j'ai déja décrit. L'eau de la rade était presque douce, et blanche à peu près comme du lait, ce que j'attribuai à la neige, et à ce qu'elle passait sur un lit de craie.

Ce fut un trait de bonheur, dans l'horrible contrée ou nous étions, de trouver l'abri d'une petite anse, et un espace de terre as-

sez uni pour y dresser nos tentes. Nous eûmes à peine achevé notre reconnaissance, que le vent devint extrêmement orageux de la partie du sud. Il était accompagné de rafales et de torrents de pluie, qui nous retinrent jusqu'au lendemain, à midi. Sans cette circonstance, nous aurions jugé trop promptement que cette partie du golfe n'était pas habitée. Dans la matinée, nous reçûmes la visite d'environ quarante naturels, qui ne différaient de ceux que nous avions jusqu'alors rencontrés que par une ardeur plus grande pour les échanges. Ils en firent, non-seulement avec nous, mais encore entre eux, lorsqu'ils y trouvèrent du profit, ce qu'exprimait souvent la joie qui brillait sur leur visage, après la conclusion du marché. Ils nous vendirent du poisson, leurs vêtements, leurs lances, leurs arcs et leurs traits, auxquels ils ajoutèrent sagement leurs ornements de cuivre. Ils préféraient judicieusement le fer, sous toutes les formes, aux autres articles que l'on pouvait leur offrir.

Nous nous rembarquâmes lorsque le temps le permit; et à neuf heures du soir, nous prîmes terre près de la pointe ouest de l'entrée de la rade, que je désignai sous le nom de HOWE SOUND (*Rade de Howe*), en l'hon-

neur de l'amiral *Howe.* J'ai appelé POINTE GOWER, la pointe ouest, qui gît par 49° 23' de latitude, et 236° 51' de longitude. Les rivages de ces deux pointes, ainsi que la côte adjacente, sont principalement composés de rochers qui s'élèvent à pic du sein d'une mer que l'on ne peut sonder. Ils sont passablement revêtus d'arbres, surtout de l'espèce du pin, mais nous n'en vîmes que très-peu de remarquables par leur grosseur.

Le 16, le 17, le 18 et le 19, nous continuâmes nos reconnaissances, dont la carte offre les détails. Le 20, à midi, nous atteignîmes la pointe nord de l'entrée. Je l'ai nommée SCOTCH FIR POINT, parce qu'elle produit beaucoup de sapins d'Ecosse. Elle gît par 49° 42' de latitude, et 236° 17' de longitude. Je donnai, au bras de mer dans lequel elle s'avance, le nom de CANAL JERVIS, en l'honneur de l'amiral *Jervis.*

Je considérai la limite du rivage comme bien déterminée, à cette pointe. Jugeant que notre temps avait été convenablement employé, nous retournâmes vers le mouillage des vaisseaux, dont nous étions encore éloignés de quatre-vingt-quatre milles. Nous côtoyâmes une terre qui semblait former une île, ou une longue péninsule. Dans la mati-

née du 21, nous en dépassâmes la pointe sud, située par 49° 28′ ½ de latitude, et de 236° 24′ de longitude. Je l'ai appelée POINTE UPWOOD, en souvenir d'un ami de ma première jeunesse.

Tandis que nous ramions, le 22 au matin, vers la *Pointe Grey*, pour y prendre terre, nous découvrîmes deux vaisseaux à l'ancre, à l'entrée du canal. Notre absence s'étant prolongée, je crus d'abord que *la Découverte* et *le Chatam* étaient venus à notre rencontre, quoique je n'en eusse point donné l'ordre. Mais, en approchant de plus près, nous reconnûmes que c'étaient un brig et une goëlette, portant les couleurs des vaisseaux de guerre espagnols, et que je jugeai occupés du même objet que nous, conjecture qui fut bientôt confirmée. Ils formaient un détachement de l'escadrille de Don *Malaspina*, employé aux *îles Philippines*, et qui, l'année précédente, avait visité cette côte. Les deux vaisseaux, l'un, le brig *le Sutil*, commandé par don D. Galiano, et la goëlette *la Mexicana*, commandée par don C. Valdès, tous les deux capitaines de frégates de la marine espagnole, avaient fait voile d'*Acapulco*, le 8 mars, à l'effet de continuer leurs découvertes sur cette côte.

Don Galiano, qui parlait un peu la langue anglaise, me dit qu'ils étaient arrivés à Noutka, le 11 avril, et qu'ils en étaient partis le 5 juin, pour achever la reconnaissance de cette entrée, qui avait été commencée, l'année précédente, par des officiers espagnols, dont il me produisit la carte.

J'avoue que j'éprouvai beaucoup de déplaisir, en voyant que les rivages extérieurs du golfe avaient été déja visités, même à quelques milles au-delà du point auquel avaient atteint mes recherches, durant cette excursion. Les Espagnols avaient reconnu pour île la terre sur laquelle il me restait des doutes, et ils l'avaient nommée *Favida*. Ils avaient donné, au canal entre cette île et le continent, le nom de *Canal del Neustra Signora del Rosario*, dont la pointe ouest avait été le terme de leur reconnaissance, qui d'ailleurs paraissait absolument bornée aux rives extérieures; car, ni les bras étendus, ni les entrées, qui nous avaient si longtemps occupés, n'avaient aucunement attiré leur attention.

Les vaisseaux espagnols, employés l'année précédente (1791) à cette expédition, s'étaient aussi réparés dans le *port de la Découverte*. Les deux commandants de ceux que je

venais de rencontrer, me dirent, en outre, que don Quadra, commandant en chef de la marine à Saint-Blas, et dans la Californie, attendait, avec trois frégates et un brig, mon arrivée à Noutka, pour y négocier la restitution des territoires enlevés à la Grande-Bretagne. Leur conduite fut remplie de la politesse et des dispositions amicales qui caractérisent la nation espagnole. Ils me donnèrent avec plaisir tous les renseignements qui pouvaient m'être utiles, et ils nous témoignèrent obligeamment le desir de voir nos opérations et les leurs faites de concert. Pour m'épargner la fatigue que l'on essuye dans une embarcation ouverte, ils me proposèrent de demeurer sur leurs bords, avec mon détachement, d'envoyer aux vaisseaux un canot chargé de mes ordres, ou s'il s'élevait un vent favorable, d'appareiller à l'instant, et de se rendre à notre mouillage. Mais, pour ne point perdre de temps, je les remerciai de leurs offres obligeantes ; et, après avoir partagé avec eux un déjeûné offert de bonne grace, je leur fis mes adieux, aussi charmé de leurs soins hospitaliers, qu'étonné de l'espèce de navires avec lesquels ils exécutaient une pareille entreprise. C'étaient des bâtiments chacun du port d'environ quarante-

cinq tonneaux, armés de deux canons de bronze, et montés par vingt-quatre hommes, commandés par un lieutenant, sans un seul sous-officier. Le logement des officiers suffisait à peine pour leurs lits, placés de chaque côté, et pour une table à laquelle quatre personnes ne pouvaient s'asseoir que difficilement. A tous égards, ces navires étaient on ne peut plus mal calculés ; mais quant aux vivres, l'équipage était aussi bien traité qu'on dût raisonnablement l'attendre. Je montrai aux deux officiers l'esquisse que j'avais faite, pendant mon excursion, et je leur fis remarquer, presque au fond du *Canal de Burrard,* le seul endroit que nous n'eussions pas examiné. Ils parurent fort surpris que nous n'eussions pas trouvé une rivière qu'ils dirent exister dans la région que nous avions reconnue, et qu'un officier espagnol a nommée *Rio Blancho*, en l'honneur du premier ministre d'Espagne, à cette époque. Ces Messieurs, il est vrai, l'avaient aussi cherchée vainement. Ils prirent toutes les notes qu'ils voulurent sur ma carte, et ils me promirent de me donner, à notre première rencontre, tous les renseignements qu'ils pourraient me procurer.

Après les avoir quittés, nous fîmes route le long du banc dont j'ai déja parlé, et que

j'appelai STURGEON BANK, (*Banc des Esturgeons*), parce que nous y avions acheté, des naturels, d'excellents poissons de cette espèce, et qui pesaient de quatorze à deux cents livres. Le 23, au matin, nous arrivâmes aux vaisseaux, après avoir fait plus de trois cent trente milles dans nos canots.

La partie brisée de la côte continentale, que M. Whidbey avait été chargé de découvrir, s'étend seulement à quelques milles au nord de l'endroit où il avait terminé ses premières recherches, et forme une vaste baie, que j'ai nommée BELLINGHAM'S BAY (*Baie de Bellingham*). Elle gît derrière un groupe d'îles; et sa plus grande étendue est de 48° 36′ de latitude à 48° 48′. L'extrémité orientale en est par 237° 50′ de longitude. Cette baie offre partout un bon et sûr mouillage. A l'opposite de la pointe nord de l'entrée, les rivages sont de roche, et fort élevés. Quelques rochers sont épars en travers de cette pointe. Là nous trouvâmes un ruisseau d'une excellente eau. Au nord et au sud de ces falaises de roche, les rivages sont moins élevés, surtout du côté du nord, où quelques belles et verdoyantes prairies commencèrent à se montrer. M. Whidbey ayant vu les deux navires espagnols près de l'en-

trée septentrionale de cette baie, fut en informer M. Broughton. En conséquence *le Chatam* appareilla et les héla en travers de la *Pointe-Roberts*. Ils avaient passé près de nos vaisseaux, pendant la nuit, sans qu'on les eût découverts.

Ayant alors reconnu le rivage continental aussi bien que nous le pouvions, à partir de notre mouillage, je fis rembarquer immédiatement tout ce qui était à terre, et nous fûmes prêts à mettre à la voile le lendemain matin.

Durant mon absence, les canots de *la Découverte* et *du Chatam* avaient cherché à reconnaître les îles nombreuses que nous avions dépassées, à notre arrivée dans cette baie; mais ils les trouvèrent tellement dispersées, qu'il eût fallu plus de loisir qu'ils n'en avaient, pour les examiner en détail.

A mesure que nous avançâmes au nord, nous observâmes que les forêts n'offraient plus qu'une faible variété d'arbres, et que ceux-ci étaient d'une très-médiocre grosseur. Des pins de différentes espèces, l'arbre de vie, l'arbouzier oriental, et je crois, quelques espèces de cyprès, furent les arbres que nous vîmes le plus communément. Nous aperçûmes sur les îles, quelques petits chênes et le

genevrier de Virginie. Dans les environs de notre mouillage, nous trouvâmes le pin de Weymouth, l'aune du Canada, et le bouleau noir. Les arbres de cette dernière espèce étaient en si grand nombre, que je donnai à la baie le nom de BIRCH BAY (*Baie des Bouleaux*). La partie sud-est de cette baie est formée par des falaises presque perpendiculaires. Le pays boisé le plus élevé, se retire ensuite à une considérable distance au nord-est. Au devant se trouve un terrain bas, qui cependant en est séparé par un ruisseau d'eau douce, qui se jette dans la mer, au fond, ou à l'extrémité nord de la baie. Ce terrain produit beaucoup d'herbes, et une grande quantité de rosiers sauvages, de groseillers, et d'autres arbrisseaux.

Birch bay est située par 48° 53′ ½ de latitude, et 237° 33′ de longitude.

CHAPITRE HUITIÈME

Les vaisseaux continuent à marcher au nord. — Nous mouillons dans *Désolation Sound*. — Les canots vont faire des reconnaissances. — Découverte d'une communication avec l'Océan. — Nous quittons *Désolation Sound*. — Nous traversons le *détroit de Johnstone*.

Nous appareillâmes de *Birch Bay*, le 24 au matin, et nous fîmes route en remontant le golfe au nord-ouest. Les vaisseaux espagnols nous rejoignirent sur les deux heures de l'après-midi et nous saluèrent par des acclamations que nous leur rendîmes. Les deux commandants montèrent à bord de la Découverte, et nous remontâmes le golfe ensemble.

Don Galiano m'apprit que don Valdez et lui avaient reconnu la petite branche dans le Canal de Burrard, que j'avais dépassée. Il me dit qu'elle est très-étroite, et se dirige au nord, l'espace de trois lieues, où elle se termine en un petit ruisseau. Les deux Espagnols me donnèrent une copie de leur esquisse, et demeurèrent avec moi jusqu'au coucher du soleil, qu'ils retournèrent à leur bord.

Dans

Dans la matinée du 25, un grand nombre de baleines se jouèrent autour des vaisseaux en toutes directions. Quoique ces cétacées nous eussent visités fort souvent, dans le cours de notre navigation intérieure, ceux qui se trouvaient rassemblés autour de nous paraissaient excéder la totalité de ce que nous en avions vu précédemment.

Cette circonstance confirmait, en quelque sorte, l'assertion de M. Meares, qui, dans le récit de son voyage, prétend que l'on pourroit trouver un passage dans l'Océan, en continuant la route que nous suivions. Cependant la chose était douteuse, d'après le rapport des deux commandants espagnols, qui m'assurèrent que, quoique leurs compatriotes eussent vécu dans la plus grande intimité avec M. Grey, et les autres Américains qui viennent trafiquer à Noutka, ils ne savaient de l'existence d'un tel passage que ce qui en avait été publié en Angleterre. Ils étaient si loin de connaître mieux que nous-mêmes les découvertes de *Fuca*, ou de *Fonte*, qu'ils attendaient de nous des renseignements sur la vérité de semblables rapports. Don Valdez, qui avait été sur la côte, l'année précédente, et qui parlait couramment la langue des naturels, avait appris d'eux que cette entrée com-

muniquait avec l'Océan, au nord de l'endroit où les Espagnols avaient vu nos vaisseaux. Mais il connaissait trop bien leur caractère pour donner beaucoup de confiance à de pareils rapports.

Un petit vent frais de l'est s'étant élevé, un peu après midi, nous mîmes en panne pour attendre les vaisseaux espagnols, qui étaient à quelque distance en arrière. Les deux commandants m'honorèrent de leur compagnie à dîner, et nous fîmes voile à travers le canal *del Neustra Signora del Rosario*, qui s'étend à peu près dans la direction du 53° nord-ouest, l'espace d'environ dix lieues de la POINTE UPWOOD, qui en est l'extrémité sud-est, jusqu'à la POINTE MARSHALL, qui forme la pointe nord-ouest de *l'île de Feveda*, pointe située par 49° 48′ de latitude, et 237° 47′ ½ de longitude.

Le rivage prend la direction du nord-ouest, à la sortie du canal. Au 35° nord-ouest de la *Pointe Marshall*, à peu près à une lieue de distance, gît une île d'une hauteur médiocre, et de quatre lieues de circuit. A un mille au sud-ouest de celle-ci, il s'en trouve une autre plus petite, que j'ai nommée ILE D'HARWOOD.

Un petit ruisseau, probablement d'eau

douce, coule sur la côte du continent, à l'opposite de cette île. A mesure que nous avancions, les rivages devenaient plus affreux. Ils étaient principalement composés de roches escarpées, et faiblement garnies d'arbres nains, de l'espèce du pin. Cependant les îles qui se montraient devant nous, étaient d'une hauteur modérée, et présentaient un aspect agréable et fertile. A cinq heures du soir, nous passâmes entre la grande terre et une île qui s'étend dans la direction de l'est et de l'ouest. Je la nommai ILE SAVARY. Elle a, à peu près, deux lieues de long, et une demi-lieue de large. La pointe nord-ouest de cette île, est située par 49° 57′ ½ de latitude, et 235° 54′ ½ de longitude. Elle forme un passage avec la côte du continent, que nous rangeâmes dans une direction nord-ouest, à la distance d'un demi-mille à une demi-lieue. Au devant de l'île, du côté du sud, on trouve une quantité innombrable de rochers submergés, qui s'étendent à près d'une demi-lieue de la côte, et, je crois, ne se montrent qu'à la mer basse.

Il semblait alors que nous avions quitté la principale direction du golfe, car nous étions de toutes parts environnés d'îles et d'îlots de roche, quelques-uns desquels s'éten-

daient le long du rivage du continent; d'autres étaient confusément épars, et les formes et les dimensions en étaient variées à l'infini. Au sud-ouest de ces îles, le grand bras du golfe se prolongeait au nord-ouest, sur une largeur apparente de trois ou quatre lieues, et il semblait borné par une terre élevée et très-éloignée. Pendant cette désagréable navigation, nous rangeâmes de près la côte continentale, qui était sans coupures. Au jour tombant, nous entrâmes dans une rade spacieuse, qui s'étendait à l'est. Nous desirions extrêmement d'y demeurer jusqu'au lever du soleil; mais, quoique très-près de la côte, on ne trouva point de fond.

La nuit fut sombre et pluvieuse. Les vents étaient si variables et si légers, que les marées nous entraînèrent presque en aveugles, dans ce labyrinthe, jusqu'à minuit, que nous fûmes heureusement conduits au côté nord d'une île située dans cette rade présumée, où nous mouillâmes, avec le Chatam et les navires espagnols, par trente-deux brasses, fond de roche. Nous reconnûmes, à la pointe du jour, que nous étions à la distance d'un demi-mille de la côte d'une île de roche, fort élevée, et entourée par un pays coupé, dont l'aspect ne promettait aucune ressource. D'énormes

montagnes de roche, qui sortaient presque à pic du sein de la mer, en composaient principalement les parties nord-ouest et nord-est. Elles produisent une grande quantité de pins, d'une faible grosseur, il est vrai, et d'espèces peu variées. Ce grand, cet intéressant caractère de paysage que forme le contraste de la barrière des montagnes chargées de neige, et des charmants points de vue qu'offrent les rives du golfe, n'existait plus. Il ne nous avait pas même été possible de suivre cette chaîne, bien loin au nord-ouest de *Scotch-fir-point*, où elle forme, avec la ligne de la côte, un angle très-considérable. Toutefois il est probable qu'à quelque distance du lieu où nous étions mouillés, lorsque les précipices perpendiculaires n'intercepteraient plus la vue de l'intérieur du pays, les cimes élevées de ces montagnes se laisseraient encore apercevoir.

Les innombrables hachures de la région dans laquelle nous étions arrivés, devaient donner beaucoup d'occupation à nos canots.

Je chargeai le lieutenant Puget et M. Whidbey de reconnaître, dans la chaloupe et le canot de la Découverte, le rivage continental, depuis le point où nous l'avions perdu de vue, la veille au soir. Je donnai ordre

à M. Johnstone d'aller, avec M. Swaine, dans la chaloupe et le canot du Chatam, examiner une branche de la rade, qui se prolonge au nord-ouest. Don Valdez avait commencé la reconnaissance de la côte intermédiaire; et par cet arrangement, la totalité, ou du moins une grande partie des environs, allait être bientôt reconnue. Tandis que l'on s'occupait de l'équipement des canots, M. Broughton alla, vers le haut de la rade, au nord-ouest, chercher un mouillage plus commode pour les vaisseaux.

L'agréable sérénité du temps me procura l'occasion d'aller avec don Galiano et quelques-uns des officiers, visiter la côte de l'île près de laquelle nous étions à l'ancre, et de fixer la situation de sa pointe ouest par 50° 6′ de latitude, et 235° 26′ de longitude.

M. Broughton revint de bonne heure dans l'après-dînée. Il avait trouvé un meilleur mouillage, quoique dans une position non moins affreuse que celle où nous étions. Je donnai connaissance aux détachements des différents canots, de l'endroit où ils retrouveraient les vaisseaux, et ils partirent conformément à leurs instructions respectives.

Le vent qui, depuis midi, avait soufflé grand frais du sud-est, accompagné de grains

pesants et de beaucoup de pluie, nous fit déraper par son extrême violence, et nous entraîna presque à l'instant, à soixante et dix et quatre-vingts brasses. Aussitôt nous fîmes route vers le rendez-vous qu'avait indiqué M. Broughton, et notre petite escadre y arriva sur les six heures du soir. Nous mouillâmes près de la côte nord d'un bras de la rade, qui conduit au nord-ouest, sur une largeur d'un peu plus d'un demi-mille. Sans un peu de végétation, le pays que nous avions en vue aurait offert toutes les horreurs que peut présenter la nature. Cependant la verdure, quoique d'un vert terne, détournait notre vue des rochers affreux et des précipices, qui, principalement au nord, forment ce triste rivage. La rive opposée, quoique extrêmement montueuse et remplie d'aspérités, offre sur le bord de l'eau un petit espace de terrain uni, sur lequel différentes sortes de pins, l'arbre de vie, l'érable et l'arbousier semblaient croître avec quelque vigueur.

La vue était tellement circonscrite, que je ne pouvais me former aucune idée du pays. Notre séjour ici avait quelque chose d'horrible. Un affreux silence régnait sur les sombres forêts, et les animaux semblaient avoir abandonné une contrée, dont le sol ne pro-

duisait qu'une faible quantité de petits oignons, de la perce-pierre, et çà et là des arbrisseaux qui portaient quelques baies médiocres. La mer ne nous offrait pas plus de ressources. Les rochers du rivage étaient trop escarpés pour qu'il fût possible de jeter la seine, et pas un seul poisson ne mordait à l'hameçon.

Je ne m'étais pas embarqué avec l'un ou l'autre des détachements, parce que je voulais m'occuper d'observations de longitude, et arranger les cartes de nos différentes reconnaissances. M. Baker, mon troisième lieutenant, s'était chargé de les copier et de les embellir, genre de travail dans lequel il excellait. D'ailleurs, je desirais aussi de connaître le canal principal du golfe, que nous avions quitté, le 25, dans l'après-midi, et vers lequel je n'avais détaché aucune de nos embarcations.

Le 30, dès le grand matin, je partis dans la yolle, avec une bonne brise du nord-ouest, mais qui sauta bientôt au rumb opposé, et souffla grand frais, accompagné d'une très-forte pluie. Ne me trouvant pas, à dix heures du matin, plus loin que l'île au dessous de laquelle nous avions jeté l'ancre, le 25, à minuit, et tout annonçant la conti-

nuation du mauvais temps, j'abandonnai mon dessein, et regagnai le vaisseau. MM. Puget et Whidbey étaient arrivés peu de temps après mon départ. Ils avaient achevé la reconnaissance de la côte continentale, jusqu'à la distance d'environ trois lieues de notre mouillage, et ils m'assurèrent que la terre, au côté nord de laquelle nous étions, formait une île, ou un groupe d'îles d'une considérable étendue. Ils étaient aussi d'avis que, d'après son isolement apparent, la terre qui se montrait devant nous, à l'ouest et au nord-ouest, formait un immense archipel. Mais sachant que M. Johnstone était chargé de reconnaître cette partie, et se trouvant à la vue des vaisseaux, ils étaient revenus demander de nouvelles instructions.

En commençant leur reconnaissance, ils virent que le rivage continental continue à se prolonger à peu près au nord-ouest jusqu'à la pointe est de l'entrée dans la rade où nous étions, que j'appelai POINTE-SARAH, et qui est située par 50° $4' \frac{1}{2}$ de latitude, et 235° $25' \frac{1}{2}$ de longitude. Celle qui est à l'opposite, et que je nommai POINTE-MARIE, gît au 72° nord-ouest, presque à la distance d'une demi-lieue.

A l'extrémité d'un bras de la rade, bras dont

l'entrée offre deux îlots, nos messieurs découvrirent un village désert et d'une telle étendue, qu'il avait pu contenir trois cents personnes. Il était construit sur un rocher, que des falaises perpendiculaires rendaient presque inaccessible de toutes parts, et ne tenait à la terre que par une langue étroite, au milieu de laquelle croissait un arbre, des branches duquel des planches conduisaient au rocher, ce qui formait une sorte de communication que l'on pouvait couper facilement en cas d'attaque d'ennemis intérieurs. Sur le devant, qui faisait face à la mer, il était défendu contre les ennemis extérieurs, par une plate-forme, construite avec beaucoup de travail et d'art. Cet ouvrage paraissait si habilement imaginé et si solidement exécuté, qu'on n'eût pu le considérer comme celui d'une de ces misérables tribus, que nous avions si souvent rencontrées, si des armes et des outils brisés, des parties de vêtements de leur propre fabrique, n'avaient démontré que ceux qui l'avaient habité, étaient de même race que les autres naturels que nous avions vus (Voy. pl. IV).

Le temps fut très-désagréable et pluvieux jusqu'au 1.er juillet. S'étant éclairci dans la matinée de ce jour, MM. Puget et Whidbey

partirent de nouveau pour exécuter la reconnaissance que j'avais commencée la veille, ainsi que pour acquérir des lumières sur le côté sud du golfe, et le pays haché, qui se présentait entre ce même côté et notre mouillage.

M. Johnstone revint, le 2, dans l'après-midi. Ayant abandonné l'examen de ce qui lui avait paru le rivage du continent du côté de l'est, il avait continué ses recherches vers l'ouest, le nord-ouest et le nord dans un canal d'une largeur inégale, où, après avoir examiné une petite ouverture au nord, il en découvrit bientôt une autre, d'environ deux milles de large, et située par 50° 21′ de latitude, et 235° 9′ de longitude. Il la prolongea en rangeant la côte de l'ouest, qui est sans coupure; mais la côte de l'est, sur laquelle, pendant l'espace de quelques milles, on remarqua des feux, semblait un peu coupée par les eaux. Cette entrée qui est, en général, d'un à deux milles de largeur, conduisit le détachement vers le nord, dans une direction irrégulière, jusque par 50° 52′ de latitude, et 235° 19′ de longitude, où elle aboutit à un terrain bas, au devant duquel est un bas-fond, où l'on passe de 2 brasses à 50, 70 et 100 brasses, et qui devient ensuite incommensurable. Au-delà de ce terrain, les mon-

tagnes s'élèvent assez brusquement, et sont divisées par deux vallées profondes, d'où sortaient des courants d'eau douce, qui, toutefois, n'étaient pas assez considérables pour recevoir nos embarcations. Dans ces vallons et sur ces plaines, les pins étaient passablement gros; mais ceux que l'on apercevait çà et là sur les montagnes, paraissaient faibles. De hautes roches, à pic, stériles, et coiffées de neige, formaient les rivages de ce canal, dont l'eau, à l'extrémité, était presque douce et sans couleur. Ce ne fut que le 30, à midi, que le détachement atteignit cette partie de la côte ouest, qui avait paru hachée, sur laquelle on avait vu des feux, et que je nommai CANAL DE BUTE. On y découvrit un village indien, situé vis-à-vis d'un rocher escarpé, et contenant à peu près cent cinquante habitants. Quelques-uns d'entre eux avaient visité le détachement pendant qu'il remontait le canal, et plusieurs apportèrent en ce moment une grande quantité de harengs frais et d'autres poissons, qu'ils présentèrent d'une manière amicale et polie, et qu'ils échangèrent contre des clous, objets de plus grande valeur pour eux que tout ce que l'on put leur offrir. La pointe sur laquelle est construit ce village, gît par 50° 24′

de latitude, et 235° 8′ de longitude. On voyait, de là, se prolonger dans l'ouest, une très-étroite ouverture, que traversait un courant si rapide, que les embarcations ne pouvant le refouler, il fallut, au moyen d'une corde, les tirer le long des rives de roche, qui forment ce passage. Dans ce travail pénible, les naturels prêtèrent volontairement et sans ménagement leur assistance, dont ils furent payés de manière à satisfaire leurs vœux. Quand on est sorti de cette espèce de détroit, le canal s'élargit, et la force de la marée diminue. M. Johnstone seul l'avait franchi dans le canot, et il lui fut démontré que ce passage resserré communique avec quelque considérable entrée dans la mer; mais, comme le temps était orageux, qu'il tombait une forte pluie, qu'il y avait une brume épaisse, et que la chaloupe n'avait pas encore paru, il retourna vers elle. Le détachement faisait les plus grands efforts pour pénétrer à travers le détroit. Les naturels leur prodiguaient encore leurs secours; et lorsqu'on n'en eut plus besoin, ils regagnèrent leurs habitations, charmés, à ce qu'il parut, des services qu'ils avaient rendus, et des témoignages de reconnaissance qu'on leur avait donnés. Nos embarcations trouvèrent un abri contre le mau-

vais temps dans une anse au sud du bras dont elles venaient de sortir. La même cause les y retint jusqu'au 2 juillet. Leurs provisions alors étant épuisées, M. Johnstone prit le parti de revenir aux vaisseaux.

Au moyen de ces deux expéditions, la limite de la côte du continent jusqu'au passage étroit, dont je viens de parler, était complétement déterminée; et l'on pouvait présumer avec raison, que dans l'ouest, toute la côte au sud de ce détroit était composée d'un grand nombre d'îles.

Le lendemain, 3, le temps étant assez beau, je détachai de nouveau MM. Johnstone et Swaine, avec des provisions pour une semaine. Je les chargeai de reconnaître la côte du continent, en suivant la route par laquelle ils étaient revenus. Au moyen de cette reconnaissance et de celle qu'exécutaient MM. Puget et Whidbey, qui avaient dû commencer leurs recherches par un point opposé, toute l'étendue du golfe devait être déterminée, ou, si le rapport des naturels était exact, sa communication navigable au nord avec l'océan, devait être découverte.

Le 5, dans l'après-dînée, les officiers qui commandaient la chaloupe et le canot furent de retour. Ils avaient trouvé la partie de la

côte ouest du *golfe de Georgie*, à l'opposite de la *pointe Marshall*, sans coupures, s'élevant doucement du bord de la mer, jusqu'aux montagnes de l'intérieur (dont quelques-unes étaient couvertes de neige), et d'un aspect agréable et fertile. Ils prolongèrent cette côte et parvinrent à une entrée, dont le rivage ouest est formé par une peninsule étroite et longue, l'extrémité sud de laquelle est située par 50° de latitude, et 235° 9′ de longitude. Je l'ai appelée POINTE MUDGE, du nom de mon premier lieutenant, qui la découvrit du sommet d'une montagne. Elle forme, avec la grande terre du côté ouest du golfe, un canal d'environ un mille de large, qui se dirige presque au nord-nord-ouest. MM. Puget et Whidbey le suivirent, l'espace de deux ou trois lieues, sans qu'il parut se terminer ; au contraire, plus ils s'avançaient, plus il semblait s'étendre. La marée y était régulière et rapide, et le flot prouvait évidemment qu'elle venait du nord-ouest. Toutes ces circonstances annonçant que le canal était d'une considérable étendue, ces messieurs revinrent m'en donner avis.

Il y avait sur la *Pointe Mudge*, un grand village, dont les habitants visitèrent le détachement à son passage et à son retour, et qui

se conduisirent avec beaucoup de politesse et de respect.

Ce rapport me donna plus d'impatience encore pour le retour de l'autre détachement. J'espérais que si je n'apprenais rien qui pût faciliter le progrès des vaisseaux, je trouverais probablement un mouillage qui nous procurerait plus de ressources que celui que nous occupions, lequel n'offrait pas un seul point de vue dont l'œil fût flatté. Le rivage ne pouvait nous procurer aucune sorte de récréation. On n'y trouvait aucun animal, et il ne produisait point d'autres végétaux que ceux que j'ai déja décrits, et dont tous les environs furent épuisés, peu de temps après notre arrivée. Nos détachements ne furent pas mieux approvisionnés, ce qui me fit donner à cet endroit le nom de DESOLATION SOUND (*Rade de la Désolation*), où nous eûmes passé des heures plus ennuyeuses encore, sans l'agréable société de nos amis les Espagnols.

La semaine, pour laquelle le détachement commandé par M. Johnstone s'était pourvu de vivres, étant expirée, je craignais qu'il ne lui fût arrivé quelque accident, lorsque le 12, à deux heures du matin, on m'annonça qu'il était de retour, et qu'il avait trouvé, au nord-ouest, un passage dans l'océan Pacifique.

M. Johnstone

M. Johnstone avait fait cette heureuse découverte, en pénétrant dans le bras, qui conduit à l'ouest, par un autre goulet, situé environ à une lieue au sud de celui dans lequel il était précédemment entré; et les naturels lui avaient une seconde fois prêté leurs secours. La terre intermédiaire, qui gît en travers de l'entrée du Canal de Bute, forme une île, presque ronde, d'environ trois ou quatre lieues de circuit, et qui reçut le nom d'Ile Stuart. M. Johnstone prolongea ensuite la côte nord, et il examina deux petits bras, qui mènent au nord-ouest, l'espace d'une lieue chacun. Il y rencontra une pirogue, dans laquelle étaient trois naturels, qui s'enfuirent avec précipitation dans les bois, et laissèrent leur embarcation sur le rivage. Pour dissiper leurs craintes, il y déposa quelques bagatelles. En s'avançant plus loin, il dépassa une spacieuse ouverture, qui se dirigeait au sud-ouest, et qu'il supposa communiquer avec le golfe, à quelque distance à l'ouest de notre mouillage. Le bras principal du canal de l'ouest conservait toujours sa direction ouest, et la largeur en était d'environ un mille. En y pénétrant, M. Johnstone trouva une autre branche, presque aussi large, située par 50° 26′ de latitude, et 234°

35′ de longitude. Conformément à notre méthode de reconnaître la côte du continent, il remonta cette ouverture; et pendant la nuit, il fut extrêmement incommodé par le flot, quoique d'après les observations qu'il avait faites, il eût cru que le moment de la mer basse s'approchait, la lune passant alors au méridien. Mais comme la marée était arrivée quatre heures plus tôt que dans le golfe de Georgie, et que la nuit avait été agréable et tranquille, aucune cause accidentelle ne pouvait avoir produit une altération d'une si grande importance. Toutefois le temps du flot, correspondant à peu près à celui où il se montre à Noutka, et sur la côte de la mer au nord de ce lieu, M. Johnstone doutait peu que cette particularité ne fût l'effet de la communication du canal dans lequel il était, avec la mer, au nord-ouest. Le lendemain matin, il continua la reconnaissance du bras, jusque par 50° 46′ de latitude, et 234° 41′ de longitude, où il crut qu'il finissait. Ce n'était qu'une contraction du canal que causait le rapprochement de deux pointes; car les Espagnols trouvèrent ensuite qu'il se terminait au nord-est-quart-d'est, environ trois lieues plus loin. Le soir, le détachement en regagna l'entrée, et il y passa

la nuit. Ce canal, que je nommai Canal de Longboborough, a près d'un mille de large, et court entre des montagnes escarpées et presque à pic, sur les flancs desquels coulaient de belles cascades, dont la neige qui se fondait sur leurs cimes élevées, fournissait l'eau.

Dans la matinée du 6, M. Johnstone continua ses recherches, le long du canal de l'ouest, où la marée fortifia ses premières conjectures, car le flot venait évidemment de l'ouest. A la distance d'environ deux lieues à l'ouest du bras, qu'il avait quitté, le canal se divisait encore en deux branches, l'une conduisant un peu au nord, et l'autre un peu au sud de l'ouest. La première attira d'abord son attention. C'était un canal embarrassé, contenant plusieurs rochers submergés, et des îlots de roche, qui produisaient une grande irrégularité dans les marées, dont la violence était extrême en cet endroit. A la distance d'environ deux lieues, le canal s'élargit, et les vagues étaient moins agitées. En prolongeant la côte du continent, M. Johnstone rencontra le canal de l'ouest qu'il avait abandonné pour examiner celui qui est le plus au nord. Ainsi le côté sud du canal qu'il avait traversé, était une île

d'environ quatre lieues d'étendue. De-là, M. Johnstone rangea le rivage nord du grand canal ouest, dont la majeure partie offrait une largeur de plus d'une demi-lieue. Persuadé que ce canal le conduirait dans l'océan, il jugea très-important de vérifier le fait, le plus promptement possible. A cet effet, ayant ajourné l'examen des îles et des rochers sur la rive nord, il fit porter sur la rive sud, qui courait presque en ligne directe, était sans coupures, et qui, s'élevant brusquement du sein de la mer, formait de très-hautes montagnes. Il vit, de ce côté, quelques petites habitations des naturels; mais rien sur la côte nord ne lui annonça qu'elle fût habitée à l'ouest du goulet.

Un coup de fusil, tiré à peu de distance, le 8 au matin, causa quelque surprise au détachement. Il y répondit immédiatement par un coup de pierrier, mais il n'y eut point de réplique. Bientôt il vit paraître une petite pirogue, qui l'accompagna jusqu'à ce qu'il fût arrivé en travers d'un village situé au front d'une colline près du bord de la mer, et qui était le plus étendu qu'il eût vu jusqu'alors. La pirogue était conduite par deux naturels qui, s'apercevant qu'on les voyait du rivage, osèrent s'avancer le long du bord

des embarcations. Elle contenait un fusil et un aigle récemment tué, ce qui expliquait le coup que l'on avait entendu. Lorsque le détachement s'approcha du village, il fut visité par plusieurs pirogues. Toutes étaient armées d'un mousquet et pourvues de munitions. Il y en avait une où l'on vit trois armes de cette sorte. Elles appartenaient, selon toute apparence, à un chef, qui dit à M. Johnstone que le village était sous l'autorité de *Maquinna* (1), chef de Noutka, que l'on eut lieu de croire alors sur le rivage. Il paraissait que le village était construit sur un plan très-régulier, et que les habitants en étaient nombreux et bien armés. Conformément à notre coutume de ne jamais débarquer sans nécessité, M. Johnstone le dépassa sans l'examiner davantage.

Une profonde vallée se prolongeait au sud du village, dans une direction sud-ouest, et, selon toute apparence, au loin. Un très-beau courant d'eau douce la traverse pour se jeter dans la mer ; et comme on y vit beaucoup de réservoirs, il était sans doute rempli de poisson ; mais le détachement ne put s'en

(1) C'est ainsi que l'appellent les Espagnols ; mais il est connu des Anglais sous le nom de *Maquilla.*

procurer, quoique pour en demander il employât la langue de Noutka, que les naturels paraissent fort bien comprendre.

Lorsque le chef eut reçu quelques présents, parmi lesquels les articles en cuivre eurent le plus de prix à ses yeux, il se retira suivi de ses compagnons. En débarquant, ceux-ci tirèrent plusieurs coups de fusil; probablement pour montrer avec quelle adresse ils se servent des armes à feu, qu'ils semblaient manier, il est vrai, comme s'ils y eussent été habitués dès leur plus tendre enfance.

La hauteur des rives, de chaque côté du canal, avait considérablement diminué. La côte qui était au nord, paraissait très-brisée, et, en grande partie, composée d'îles, tandis que celle du sud était sans coupures. Les îles, en général, formées par un terrain bas près du rivage, et qui s'élevait ensuite à une hauteur modérée, étaient bien boisées; et sur quelques-unes on aperçut de la fumée. Cette circonstance, le nombre des habitants qui se montraient sur la rive sud, et la grande quantité de pirogues qui passaient et repassaient, prouvent évidemment que ce pays est infiniment plus peuplé que les rivages du *Golfe de Georgie.*

Le détachement, après avoir traversé un canal étroit qui menait au sud, se trouva, le soir, à l'extrémité du rivage sud dans sa direction à l'ouest. De là, le bras principal se dirigeait extrêmement loin au nord; mais la vue était presque entièrement interceptée à l'ouest par de petites îles. Dans l'espoir d'atteindre celle qui était la plus éloignée, et à l'effet de déterminer le grand objet de ses recherches, M. Johnstone continua, jusqu'à minuit, à s'avancer avec un grand frais de l'est, accompagné d'une forte pluie. Supposant alors qu'il avait gagné les limites de l'horizon, qu'il avait eu avant la chute du jour, il fit jeter le grapin sous le vent d'une petite île, qui, jusqu'à un certain point, garantit les embarcations de l'inclémence de la nuit. Le temps fut très-mauvais sans interruption, toute la journée du lendemain, et jusqu'au 10, au matin. L'absence du détachement durait depuis six jours, et le peu de provisions qui lui restaient, dévenait, à chaque instant, toujours plus insuffisant pour la longue route qu'il avait à faire jusqu'aux vaisseaux; mais enfin à l'aide d'un vent d'est, et au retour du beau temps, M. Johnstone fit ramer vers une île très-apparente, d'où il eut la satisfaction de distinguer, dans le

lointain, mais très-distinctement, le grand océan. Les terres formant les deux rives du passage, semblaient d'une hauteur modérée, fort découpées, et offraient plusieurs autres canaux jusqu'à la mer. Celui-ci, toutefois, paraissait le plus vaste. La terre la plus à l'ouest sur la rive nord restait au 62° nord-ouest du compas, à la distance d'environ cinq lieues, et la plus à l'ouest sur la rive sud, au 80° nord-ouest, à peu près à la distance de quatre lieues. L'île obtint le nom d'ALLEVATION ISLAND (*Ile du Soulagement*). En la quittant pour se rendre aux vaisseaux, le détachement avait à faire plus de cent vingt milles.

Ce fut une grande satisfaction pour moi, de voir mes espérances remplies par la découverte d'une communication avec l'océan. Autrement, il nous eût fallu passer le reste de l'été à reconnaître les nombreuses ouvertures qui se présentaient sur les rivages sud du golfe; mais il était alors prouvé que ceux-ci forment la côte nord-ouest d'une île très-étendue, ou d'un archipel, à la côte sud-ouest duquel est situé Noutka; et je me flattai donc de pousser mes recherches fort loin vers le nord, pendant le reste de la belle saison.

Je fis part aux deux commandants espagnols et de nos découvertes, et de l'intention dans laquelle j'étais de mettre à la voile, au premier vent favorable. Craignant de retarder nos progrès, ils me prièrent de les dispenser de faire route avec nous. Don Galiano me donna une copie de ses reconnaissances. En outre, il me communiqua différents détails relatifs à cette entrée de la mer, et à cette partie de la côte voisine, qui s'étend au nord-ouest du détroit de Fuca, au-delà de Noutka, jusque par 50° 3′ de latitude, et 232° 48′ de longitude. Il me remit encore deux lettres pour don Quadra, à Noutka, l'une que je devais lui faire parvenir par *Maquinna*, ou tout autre indien soumis aux lois de ce chef, l'autre que je devais présenter moi-même. Nous ne nous séparâmes, ces deux messieurs et nous, qu'après avoir formé des vœux pour notre bonheur mutuel. Ils m'assurèrent que nous serions cordialement accueillis à Noutka, où nous trouverions plus d'aisance que nous n'en attendions, les maisons ayant été réparées depuis peu, et les jardins étant tenus en bon état, pour les remettre de la sorte en notre pouvoir.

Nous appareillâmes, le 13, au matin, à

l'aide d'une brise légère du nord, laissant à l'ancre nos amis les Espagnols, qui se proposaient d'étendre leurs recherches à l'ouest par le canal que M. Johnstone avait découvert, et qu'en mémoire de ses efforts, je nommai DÉTROIT DE JOHNSTONE. L'île qu'il reconnut le 6, fut, du nom du comte de Hardwicke, auquel M. Swaine, qui commandait l'autre embarcation, tenait par les liens du sang, appelée ILE HARDWICKE.

Ce fut une satisfaction générale, parmi nous, de quitter une région aussi affreuse, aussi peu hospitalière que celle qui environne *Désolation Sound*, dont je déterminai la latitude par 50° 11′, et la longitude par 235° 21′. Les marées y étaient extrêmement irrégulières, et paraissaient soumises à l'influence des causes accidentelles et locales, et peut-être même à l'action des unes et des autres.

Nous traversâmes la multitude d'îles et de rochers, qui gissent, à quelque distance, en travers de l'entrée de *Désolation Sound*. Quelques-unes de ces îles offrent un aspect infiniment plus agréable que celui de l'intérieur du pays. La plupart s'élèvent à une hauteur modérée, au dessus de la mer. Elles sont bien boisées. Les rivages ne présentent point de toutes parts des roches escarpées,

et l'on y trouve de petites baies que termine une grève de sable. Le vent du nord se soutenant, et le temps étant agréable et serein, un tel changement nous fit grand plaisir. D'innombrables baleines et quelques veaux de mer se jouaient, en toutes directions, autour des vaisseaux. Les derniers s'étaient montrés en plus grand nombre pendant que nous étions mouillés dans *Désolation Sound*; et, durant les différentes expéditions de nos canots, ils furent si farouches et si vigilants, qu'il ne fut pas possible d'en prendre un seul. Ces animaux semblaient posséder exclusivement la sombre région que nous venions de quitter; mais la scène, qui s'ouvrait devant nous, était plus flatteuse, non-seulement par la différence de l'aspect des rivages, mais aussi par les attentions des naturels, qui, lorsque nous traversions le golfe, vinrent sur plusieurs pirogues, et nous apportèrent de jeunes oiseaux, la plupart de mer, du poisson et quelques baies, qu'ils échangèrent contre différents articles de commerce. Un peu après midi, nous mouillâmes à la distance d'environ un demi-mille au sud de la Pointe Mudge, par trente-sept brasses, fond de sable noir et de vase. Le flot venait du nord; et quoique convaincu que nos conjec-

tures étaient justes, je détachai, à l'instant, les lieutenants Puget et Whidbey dans la chaloupe et le canot pour examiner si le canal communique en effet avec le détroit de Johnstone. Je voulais, de plus, dans le cas où il n'y aurait aucun doute sur cette communication, savoir, pour les éviter, si le passage n'était pas embarrassé par des rochers ou des bas-fonds, que la rapidité de la marée dans ces parages eussent rendus plus dangereux encore.

Quelques habitants du village situé sur la Pointe Mudge, nous apportèrent du poisson et des fruits sauvages, qu'ils échangèrent très-honnêtement.

Accompagné de M. Menzies et de quelques officiers, j'allai, l'après-dînée, leur rendre leur visite, et satisfaire ma curiosité. Nous débarquâmes au pied du village, qui est situé un peu au nord-ouest en dedans du promontoire, et presque au sommet d'une falaise sablonneuse et à pic, et nous fûmes reçus par un homme qui semblait être le chef. Il s'approcha seul, et, à ce qu'il nous parut, avec une sorte de cérémonie, mais avec la plus grande confiance. Le reste des habitants, dont le nombre semblait considérable, étaient assis, en ordre et paisiblement,

au devant de leurs maisons. Je fis au chef des présents qui lui causèrent infiniment de plaisir, et le confirmèrent dans la bonne opinion qu'il avait de nous. Aussitôt il nous conduisit au village par un sentier fort étroit, qui serpentait diagonalement sur la falaise, que nous jugeâmes de cent pieds de hauteur, et qui était presque à pic. Au bord même du précipice, se trouvaient les premières maisons du village, construites de la même manière que celles de Noutka, quoique plus petites, car elles n'avaient pas plus de dix ou douze pieds d'élévation. Elles étaient alignées et séparées l'une de l'autre par un passage qui ne pouvait recevoir qu'une seule personne de front. Au pied de la falaise et sur la grève, nous vîmes au moins soixante et dix pirogues d'une petite dimension, quoique cependant il y en eût dans le nombre quelques-unes qui eussent pu contenir commodément quinze personnes au moins. D'après ce fait et plusieurs autres circonstances, nous jugeâmes que le village, quoiqu'il n'occupât qu'un espace très-circonscrit, ne contenait pas moins de trois cents habitants. La position en était naturellement très-forte. Le front en était garanti par le précipice, que formait la falaise. Une profonde crevasse

dans les rochers, au-delà desquels était une épaisse et presque impénétrable forêt, le défendait par-derrière. Il n'était donc accessible que par l'étroit sentier que nous avions suivi, mais dont il serait facile d'empêcher le passage. Après avoir payé par de légers présents la réception cordiale des habitants, nous prîmes congé d'eux pour faire une promenade sur le bord de l'eau, plaisir dont nous n'avions joui depuis longtemps. Durant cette petite course, qui fût très-agréable, nous vîmes deux sépulcres, construits en planches, d'environ cinq pieds de haut, sept de long, et quatre de large. Ils étaient percés de trous aux extrémités, et à chaque bout. Des planches mobiles en formaient le couvercle, comme si l'on avait eu l'intention de favoriser, le plus qu'il serait possible, la circulation de l'air autour des ossements qu'ils renfermaient, et qui étaient évidemment ceux de plusieurs corps humains. Quelques naturels, qui nous accompagnaient dans notre promenade, cueillirent des baies, qu'ils nous présentèrent sur des feuilles vertes, et avec beaucoup de politesse. L'approche de la nuit nous força de retourner à bord, en ramant contre un jusant d'une très-grande force.

Le Chatam qui avait été retenu quelques

heures de plus que nous dans *Désolation Sound*, arriva en cet instant, et laissa tomber l'ancre près de la Découverte.

Nous étions le lendemain sous voiles à trois heures du matin. Au moyen du jusant nous remontâmes l'entrée l'espace d'environ quatre lieues, vers un excellent mouillage que nos embarcations avaient découvert, et que j'avais donné pour rendez-vous à la chaloupe et au canot. Nous y arrivâmes à peu près à six heures, et nous mouillâmes par vingt-quatre brasses, fond de sable. Chaque côté du bras offrait une baie commode; mais celle de la côte ouest étant la plus spacieuse doit être préférée. Presque au centre de celle-ci est un banc de sable, sur lequel il y a peu d'eau, mais qu'entoure un passage navigable. Nos vaisseaux se placèrent entre ce banc et la côte nord de la baie, près d'un petit village dont les habitants n'avaient que peu de choses à vendre. Ils se conduisirent d'une manière amicale et polie.

Depuis la Pointe Mudge jusqu'à la baie où nous étions mouillés, le canal court à peu près en ligne droite. Le rivage ouest en est compact, et près de celui de l'est, gissent des îlots de roche et des rochers. Nous ne trouvâmes pas le moindre obstacle à notre

passage; et les côtes sont suffisamment élevées pour que des vaisseaux puissent les ranger de près. Immédiatement au dessus de cette station, le canal se resserre l'espace d'un demi-mille, par l'effet d'une terre en saillie, qui forme le côté nord des deux baies, et par une île sur la côte de l'est, dont on ne peut faire le tour qu'en canot, et qui s'avance à tel point, qu'elle réduit le chenal à la moitié de cette largeur.

Le détachement fut de retour, le 14 au soir. Depuis le passage étroit dont je viens de parler, le canal s'élargit par degrés jusqu'à un mille et même une demi-lieue, et il communique avec le Détroit de Johnstone, presque dans la direction du nord-nord-ouest, environ quatre lieues plus loin, sans opposer aucun obstacle à la navigation. La rive de l'est, comme celle du nord, est extrêmement hachée. La rive de l'ouest était toujours sans coupures, et présentait quelques petites baies où l'on trouve un bon mouillage. En revenant, le détachement rencontra une vingtaine de pirogues, remplies de naturels, qui se tinrent d'abord à quelque distance, mais qui s'approchèrent ensuite avec confiance.

Ils étaient barbouillés de peintures plus

variées que ceux que l'on avait rencontrés précédemment. Quelques-uns d'entre eux avaient le visage entièrement peint en blanc, et d'autres en rouge, en noir, ou en couleur de plomb. Il s'en trouvait aussi dont la figure offrait la réunion de plusieurs couleurs; et tous avaient la chevelure ornée du duvet de quelque jeune oiseau de mer. Sous ces rapports, ils ressemblaient plus aux habitants de Noutka qu'à aucune des peuplades que nous eussions vues, soit à l'entrée du détroit de Fuca, soit sur les côtes du golfe de Georgie.

Le vent ne nous permit d'appareiller que le 15 à trois heures après midi, et nous portâmes dans le goulet. Après avoir fait environ trois lieues, nous mouillâmes dans une petite baie de la côte ouest, par trente brasses, fond de sable et de vase. Le lendemain matin, à l'aide d'un vent frais de nord-ouest et du jusant, nous atteignîmes promptement le détroit de Johnstone. Avant d'y pénétrer, nous dépassâmes une pointe que, du nom de notre petite conserve, j'appelai POINTE CHATAM, et qui est située par 50° 19′ $\frac{2}{1}$ de latitude, et 234° 45′ de longitude. Immédiatement à notre entrée dans le détroit, nous eûmes plus de houle que nous n'en avions

eu dans cette navigation intérieure. C'était un indice que l'océan n'était pas aussi loin à l'ouest que l'avait supposé M. Johnstone.

Sur la côte d'une baie au nord-ouest de la *Pointe-Chatam*, était situé un petit village dont les habitants voulurent s'approcher de nous ; mais le vent qui soufflait par rafales les en empêcha. Après avoir fait environ dix milles au-delà de la même pointe, la marée nous repoussa tellement que nous fûmes forcés de mouiller dans une petite baie sur la côte nord. La terre sous laquelle nous étions à l'ancre, formait une île très-étroite, que j'appelai ILE THURLOW. Vers les quatre heures de l'après-midi, nous appareillâmes ; mais un grand frais de l'ouest mit obstacle à nos progrès. Sur le soir, nous dépassâmes un autre village, dont les habitants plus habiles que leurs voisins, saisirent le moment où le vaisseau revirait, pour nous vendre quelques petits saumons frais. Ils en avaient de cuits, et ils montrèrent beaucoup de plaisir à les jeter à bord, lorsque nous passâmes devant leurs pirogues. Nous mouillâmes, à neuf heures du soir, sur la rive sud, presqu'en travers de l'extrémité ouest de l'île Thurlow, par vingt-deux brasses, fond de sable.

Durant la nuit, le vent souffla avec force et avec des rafales, de la partie de l'ouest; et le lendemain, à trois heures du matin, lorsque nous appareillâmes, il nous fallut aller au plus prés du vent, sous les huniers, avec peu d'espoir d'avancer jusqu'à ce que nous eussions passé les îles Thurlow et Hardwicke.

La rencontre des canaux, donnait une grande vélocité aux marées; et le temps, étant devenu agréable et beau, nous permit de porter toutes nos voiles. Cependant nous craignions extrêmement qu'une marée contraîre ne nous fît perdre ce qu'un courant favorable nous avait fait gagner; car malgré trois essais réitérés, nous n'avions pu trouver de fond à cent brasses, quoique nous eussions rangé chaque rive, à la distance d'une encablure. Enfin sur les onze heures, la ligne rapporta cinquante brasses dans une petite baie sur la côte sud, et nous y mouillâmes aussitôt, à peu près à une demi-encablure des rochers, pour y attendre le retour du courant favorable, car je ne sais quel autre nom lui donner. Nous avions appelé le *jusant* celui qui venait de l'est; mais allant au rivage pour observer la latitude, le courant qui s'avançait rapidement de l'ouest, me parut être le reflux, d'autant plus que, du-

rant l'après-dînée, l'eau sur la côte s'était évidemment retirée, quoiqu'à peu de distance.

Nous étions à peu près à l'opposite de la première ouverture sur la côte nord, que M. Johnstone avait dépassée sans l'examiner. Il s'était également abstenu d'en reconnaître deux autres plus à l'ouest, qui paraissaient sur la rive du continent. Je détachai le lieutenant Puget et M. Whidbey dans la chaloupe et le canot, pour reconnaître la première, qui nous restait au 50° nord-est, à peu près à une lieue de distance. Je leur donnai rendez-vous, soit dans la troisième ouverture au côte nord du détroit, qui n'était pas reconnue, soit au village, où l'on disait que se trouvait *Maquinna*.

Dans l'après-midi, nous reçûmes la visite de deux pirogues, dans chacune desquelles il y avait un fusil et tout son attirail. Ce furent les premières armes à feu que nous aperçûmes des vaisseaux; mais d'après le nombre que M. Johnstone en vit dans sa dernière excursion, il paraît que les habitants de cette contrée en sont très-bien pourvus.

La marée nous favorisant à quatre heures, nous quittâmes notre position : mais le vent qui soufflait du nord-ouest, était si léger, qu'à dix heures du soir, nous n'avions fait

que trois lieues. Une autre petite baie, ou une anse, s'étant présentée sur la rive sud, avec un terrain qui s'avançait à quelque distance des montagnes, j'espérais pouvoir y mouiller; mais je fus obligé de ranger de très-près le rivage avant de trouver fond. A la fin, le plomb toucha par quarante brasses. Le vaisseau s'étant, avec vîtesse, porté en avant pour mouiller dans une eau moins profonde, nous n'eûmes plus que dix brasses au moment où on laissa tomber l'ancre. On n'avait pas encore filé un tiers du cable, que la Découverte échoua de l'arrière; mais en virant quelques brasses au cabestan, elle se releva sans peine. Le Chatam, qui avait échoué aussi, se remit également à flot sans difficulté.

A l'aide du courant, nous nous remîmes en route, le 18. Nous passâmes devant deux petits villages dont quelques-uns des habitants nous firent visite. Alors nous étions en travers de la seconde ouverture que M. Johnstone avait dépassée sans l'examiner. Elle nous parut infiniment plus étendue que l'autre. Conformément à mon premier plan, je chargeai M. Broughton de la suivre, et je lui désignai le même rendez-vous qu'à nos deux embarcations.

Nous demeurâmes sous voiles, toute la journée; mais nous avançâmes si peu qu'à neuf heures du soir nous n'avions fait que cinq lieues. Nous mouillâmes dans une petite baie, près des rochers de la côte sud, et par quarante-cinq brasses, fond de sable. Des vents légers et variables ne nous permirent de lever l'ancre que le lendemain, 19, à huit heures du matin; et, ce qui nous parut fort extraordinaire, nous découvrîmes que le bras inférieur, sans qu'on eût fait le moindre effort, s'était rompu, et était resté à fond. En l'examinant, nous reconnûmes qu'il n'avait été joint que superficiellement, et que les barres n'avaient pas subi l'action du feu.

Cette matinée dans laquelle nous fûmes inactifs, se trouva cependant très-utilement employée à recevoir la visite de quelques naturels, qui nous apportèrent une telle quantité de saumon frais, que nous en servîmes à tout l'équipage tant qu'il put se conserver. C'était un luxe que nous ne connaissions plus depuis longtemps.

A peine étions-nous sous voiles, que M M. Puget et Whidbey revinrent à bord avec leur détachement. Il me rapportèrent qu'au travers de la pointe ouest de l'ouverture qu'ils avaient été chargés d'examiner, gît une pe-

tite île, et que l'entrée de cette ouverture est large de près d'un demi-mille, mais que l'on ne trouve pas plus de quatre brasses d'eau, à mi-canal. Elle se prolonge ensuite, l'espace d'environ huit milles, dans la direction du 75° nord-est. La profondeur de l'eau augmente jusqu'à cinq, six et sept brasses, à mesure que l'on avance; et le mouillage est sûr, à peu près dans les deux tiers de sa longueur. Au-delà, l'ouverture se termine par un bas-fond, comme tous les canaux de cette sorte, que nous avions reconnus. La contrée adjacente offre un plus agréable aspect que celle qui environne le détroit de Johnstone; et le sol, dans tous les lieux, où l'on débarqua, était composé d'un terrain noir et de sable, qui produisait de très-grands pins. On vit au fond un courant d'eau; mais le banc de sable empêcha d'en reconnaître la qualité. Cependant il est très-probable qu'il y en a de potable en cet endroit, puisqu'il y avait eu sur la rive nord, un petit village que l'on trouva désert. Ce serait la seule chose qui lui manquerait pour en faire un port très-commode. Je l'appelai Port Neville.

Le temps était agréable et serein, mais le vent si variable et si léger que, quoique

nous ne fussions plus qu'à la distance de quatre lieues du village, où nous espérions rencontrer Maquinna, nous n'y arrivâmes qu'à dix heures ; et nous jetâmes l'ancre en dehors de l'île de sable, par sept brasses.

Le lendemain matin nous vîmes que ce village était très-vaste, et nous jugeâmes d'après le nombre de ceux des habitants qui vinrent nous voir, qu'il était très-peuplé. Ils nous apportèrent des peaux de loutres de mer, d'une excellente qualité, et qu'ils échangèrent contre des feuilles de cuivre et de l'étoffe bleue, objets dont il paraît qu'ils font beaucoup de cas. Ils entendaient, la plupart, la langue de Noutka, mais tous ne la parlaient pas.

Le *Ty-eie*, ou le chef du village nous fit bientôt visite, et il reçut de nous quelques présents dont il parut extrêmement charmé. Si j'entendis bien son nom, il s'appelait *Cheslakis*. Il reconnaissait *Maquinna* et *Wicananish* pour des chefs d'un rang supérieur au sien, mais nous ne pûmes savoir s'il était soumis à l'autorité de l'un ou de l'autre.

Je lui demandai si Maquinna était au village, et il me répondit que non. Il ajouta que ce chef y venait rarement, et qu'il y avait quatre jours de marche, par terre, jus-

qu'à *Noutka-Sound*, qui se trouvait à peu près à la distance de vingt lieues au sud-sud-ouest.

Accompagné de quelques-uns des officiers, de M. Menzies et de notre nouvel hôte, Cheslakis, je me rendis au village, que je trouvai agréablement situé sur le penchant d'une colline, dont un beau ruisseau d'eau douce, qui se jetait dans une petite crique, ou une anse, baignait le pied. Il était exposé au sud, et des collines plus élevées, couvertes de hauts pins, le garantissaient des vents du nord. Les maisons, au nombre de trente-quatre, formaient des rues alignées. Les plus vastes étaient habitées par les personnages principaux, qui avaient le corps peint et chargé d'ornements, sans doute le produit grossier d'une bizarre imagination, quoique peut-être ils attachent à ces espèces d'hiéroglyphes un sens que nous ne pûmes découvrir. La maison de Cheslakis était distinguée par trois gros chevrons, élevés au dessus du toit, selon l'architecture de Noutka. L'ensemble du village (Voy. pl.V.) présentait, en face de la crique, un très-pittoresque aspect.

Lorsque nous débarquâmes, trois ou quatre naturels seulement vinrent nous recevoir. Les autres demeurèrent paisiblement assis au de-

vant de leurs maisons. Cheslakis m'ayant dit que les premiers étaient ses proches parents, je leur fis des présents dont ils parurent fort satisfaits.

Les maisons étaient construites de la même manière que celles de Noutka ; mais elles paraissaient moins sales ; et les habitants sont indubitablement de la même nation; car nous n'avons pas remarqué beaucoup de différence dans leur maintien et leurs vêtements. Plusieurs familles habitaient sous le même toit. Cependant les pièces où elles passaient la nuit, étaient séparées ; et même il me sembla voir plus de décence dans leur intérieur que je ne me souvenais d'en avoir vu à Noutka. Les femmes, qui paraissaient très - nombreuses, à proportion des hommes, étaient diversement occupées. Celles-ci vaquaient aux soins du ménage, celles-là travaillaient à leurs vêtements d'écorce ou d'autre matière; mais il n'y en avait point qui fabricassent de leur étoffe de laine, ce dont j'eus beaucoup de regret. En général, elles faisaient des nattes de différentes sortes, et une espèce de panier, d'un tissu tellement serré, que l'on peut y mettre de l'eau, comme dans un pot de terre, sans qu'il s'en échappe une seule goutte. Toutes étaient aussi actives qu'adroites.

Les visites que, dans le monde civilisé, l'on fait pour s'instruire des procédés des arts, entraînent toujours des dépenses ; et de semblables recherches, dans une région sauvage, devaient aussi coûter quelque chose. Toutes les femmes dans les maisons desquelles nous entrâmes, furent si vives dans leurs sollicitations, que quoique je me crusse bien muni de grains de verre, de sonnettes et d'autres bagatelles, mon coffre, mes poches et celles de mes compagnons furent bientôt presque entièrement vides. A la fin de notre visite, nous entrâmes chez un chef fort âgé, à qui Cheslakis et tous les naturels qui étaient présents, témoignèrent beaucoup de respect. Nous y entendîmes une chanson, qui n'était pas privée de mélodie ; mais elle fut accompagnée de mouvements grossiers et de gestes sauvages, qui en firent une sorte de spectacle, pareil à celui que j'avais vu précédemment à Noutka. La chanson finie, on nous présenta à chacun une bande de peau de loutre de mer ; et la distribution dura quelque temps. Après cette cérémonie, les dames devaient chanter ; mais pendant qu'elle s'exécutait, je remarquai entre les mains des nombreux assistants, plusieurs lances, armées de

pointes de fer, des massues, de grands couteaux, et d'aûtres armes, dont ils ne s'étaient pas munis à notre première approche. Ce changement ne me plaisait point, quoique j'eusse lieu de croire que les naturels n'étaient pas animés par des intentions hostiles, et qu'ils n'avaient pris leurs armes que pour nous montrer leurs richesses, et nous donner une haute idée de leur importance. Cependant je jugeai convenable de ne pas demeurer plus longtemps en leur compagnie; et après avoir distribué le peu de présents que nous tenions en réserve, j'avertis Chelaskis que j'allais me retirer, et il nous reconduisit avec ses parents, à travers le village et jusqu'à l'île de sable où je fus observer la latitude.

Quelques naturels nous suivirent jusque sur cette île. Leur conduite fut très-polie, et je leur permis de s'assembler en rond autour de moi, pendant que je faisais mes observations. L'effet des rayons du soleil dans les verres colorés, les amusa beaucoup, et la qualité extraordinaire du vif-argent dont on se sert pour former un horizon artificiel, leur procura le plus agréable divertissement. Lorsque j'eus terminé mes opérations, ils prirent congé de nous d'une manière amicale, qui me confirma

dans l'opinion que la contenance martiale que tout-à-coup ils avaient prise, était simplement l'effet de leur ostentation.

Dans la plupart des maisons, nous vîmes deux ou trois fusils, qui, par la platine et la monture, nous semblèrent de fabrique espagnole. Chelaskis n'en avait pas moins de huit chez lui, tous dans un ordre excellent. Je présumai que ces armes, et différentes marchandises d'Europe que nous vîmes, avaient été tirées de Noutka; car, lorsque nous en désignâmes quelques-unes, les naturels nous firent entendre qu'elles venaient de là; et, dans leurs relations commerciales avec nous, ils nous dirent fréquemment qu'ils y recevraient de leurs peaux, un prix plus élevé que celui que nous leur en offrions. Nous jugeâmes qu'ils étaient au nombre de cinq cents. Ils nous parurent connaître les principes du commerce, qu'ils suivirent tous avec beaucoup d'honnêteté. Les peaux de loutre de mer furent les principaux objets de trafic, et nos matelots en achetèrent près de deux cents dans le cours de la journée. M. Menzies me dit qu'elles avaient été vendues cent pour cent plus cher qu'à une époque antérieure, où il avait visité cette côte, ce qui prouve, ou que l'on avait importé une plus grande quantité de mar-

chandises d'Europe dans cette contrée, ou, plus vraisemblablement, que l'avidité rivale de ceux qui font ce commerce, avait diminué la valeur de celles-ci. Le fer était absolument tombé en discrédit; et, lorsque nous eûmes refusé aux naturels, des armes à feu et des munitions, ce que commandent l'humanité, la prudence et la politique, il n'y eut plus que de larges feuilles de cuivre et de l'étoffe bleue, qui parurent mériter leur attention. Ils reçurent en présents, des grains de verre, et d'autres bagatelles; mais ils ne nous donnèrent rien en retour.

La longueur de la côte, depuis la pointe Mudge, jusqu'à cette station, est à peu près de trente lieues. Elle forme un canal étroit, mais navigable et sûr. Cependant la grande profondeur de l'eau qui se trouve ici, et généralement près des rivages de cette contrée, extrêmement découpée, peut être considérée comme un grand inconvénient. Toutefois nous trouvâmes autant de mouillages que nous en eûmes besoin, et ordinairement sans nous éloigner infiniment de notre route. J'ai déja dit que la hauteur du terrain qui compose les rivages et l'intérieur du pays, diminue à mesure que l'on s'avance vers l'ouest. La terre, du côté sud, laquelle est une île étendue,

paraît la plus élevée, et formée de très-hautes montagnes, dont les sommets quoique assez réguliers, étaient encore couverts de neige en quelques endroits. Le côté nord semblait, sur un espace considérable, d'une moindre hauteur; et la forêt qui en couvre la surface, eût été l'indice d'une grande fertilité, si nous n'avions pas su que d'innombrables pins croissent dans les fentes et les crevasses des rochers les plus stériles; et nous eûmes lieu de croire que toute la contrée qui se montrait devant nous, en est composée. Notre horizon était généralement borné dans le nord par un pays montueux, dont les éminences étaient de forme irrégulière; et quelques-unes se trouvaient coiffées de neige. Les collines les plus éloignées dans la partie la plus orientale du détroit, lorsque nous les avons dépassées, étaient tellement cachées par les hautes falaises du rivage, que nous n'avons pu les reconnaître avec quelque précision. A mesure que l'élévation du rivage nord décroissait, je m'attendais à voir une continuation de cette chaîne de montagnes couvertes de neige, que j'avais plusieurs fois eu lieu de considérer comme une insurmontable barrière, opposée à toute navigation intérieure un peu étendue. Mon attente fut trompée,

soit que la hauteur de cette chaîne diminue; soit qu'elle s'étende dans une direction plus intérieure.

Toutes les habitations des naturels, que nous vîmes depuis notre départ de la pointe Mudge, étaient situées sur le rivage de cette île étendue, qui forme le côté sud du détroit de Johnstone, et qui paraît non-seulement aussi bien habitée qu'on doive l'attendre dans un pays sans culture, mais infiniment plus, du moins, nous eûmes lieu de le croire, que les parties sud de la nouvelle Géorgie. Ce fait établi, il est singulièrement remarquable que, sur la côte opposée, ou le rivage du continent, nous n'eussions pu découvrir, pour tous vestiges d'habitants, que des villages abandonnés! Cette circonstance, quoiqu'elle fasse naître l'idée de la migration des habitants primitifs de l'intérieur du pays, ou de leur destruction par la maladie ou la guerre, nous laisse hors d'état d'indiquer la cause particulière de cette évidente dépopulation.

Maquinna, ni aucun de ses gens n'étant au village, je confiai au frère d'un nommé Kaowity, qui paraissait fort considéré par Chelaskis, la lettre de don Galiano, ainsi qu'une autre que j'écrivis moi-même à don Quadra.

Quadra. Cette homme se chargea de les remettre toutes deux, d'après la promesse d'une forte récompense.

L'île de Sable, selon mes observations, est située par 50° 35′ ½ de latitude, et 232° 57′ de longitude.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Nous traversons l'*archipel de Broughton* pour suivre la rive continentale. — Les vaisseaux échouent. — Nous entrons dans *Fitzhugh's Sound*. — Motifs qui me déterminent à quitter la côte, et à me rendre à *Noutka*.

DANS la matinée du 21, nous appareillâmes avec une bonne brise de l'ouest. Nous fîmes route vers le rendez-vous que j'avais fixé, et qui se trouvait au 89° nord-est de l'île de Sable, à la distance d'environ quatre milles. Nous y arrivâmes sur les trois heures après midi, et nous mouillâmes par vingt brasses, fond de sable, à peu près à une encablure du rivage, qui est de l'espèce de ceux que j'ai déja décrits.

Voulant connaître l'étendue probable de cette ouverture, je quittai le vaisseau, l'après-dînée, et ne fus pas médiocrement surpris de voir qu'elle communique avec un grand espace d'eau qui se montre au nord du canal, et fait, de la terre sous laquelle nous étions

à l'ancre, une île d'environ une lieue et demie de long, et qui se dirige presque au 70° nord-ouest. Au nord de cette île et d'une chaîne d'autres îles qu'elle a dans l'ouest, un bras de mer, qui n'a pas moins de quatre ou cinq lieues de large, s'étend à l'ouest, vers l'Océan, où l'horizon n'était intercepté que par de petites îles. Les rivages est et nord semblaient totalement composés d'îlots de roche, et de rochers, ce qui annonçait beaucoup de travail pour déterminer les limites du continent. Mais comme cette importante ligne avait été déja reconnue jusqu'à l'entrée d'une ouverture, située à peu près à trois lieues à l'est de notre mouillage, point où commençait l'examen de M. Broughton, et qu'une branche de cette ouverture prenait sa direction à travers une multitude d'îles, je jugeai qu'il n'était aucunement nécessaire de reconnaître cette contrée hachée, tant que je ne saurais pas jusqu'où le Chatam avait pu suivre la prolongation du rivage continental.

Tandis que, dans une désagréable inaction, j'attendais avec impatience l'arrivée de notre conserve, je fus un peu distrait par la visite de quelques habitants du rivage sud du détroit, qui nous apportèrent une petite pro-

vision de poisson, que nous reçûmes avec d'autant plus de plaisir, que, malgré tous nos efforts, nous n'avions pu nous en procurer nous-mêmes. Au nombre de ceux qui vinrent nous voir, était Chelaskis, à qui j'accordai avec plaisir différents articles qu'il me demanda. Il demeura à bord la plus grande partie du jour; et, s'étant assis près de moi pendant que j'écrivais, il me vit ouvrir souvent un petit souvenir, dont il s'empara sans être aperçu. L'occasion de m'en servir s'étant présentée, et, sachant que cet Indien était seul auprès de moi, il n'était pas difficile de deviner qui était le voleur. Il était parvenu à réduire à un très-petit volume une natte des îles Sandwich, que je lui avais donnée, et le livret que j'avais perdu, se trouvait au centre. Il eut quelque honte de se voir découvert; mais il fut bien plus mortifié, lorsque je lui repris les présents que je lui avais faits. Toutefois, en considération de son repentir et de ses instances, je les lui rendis au bout de deux heures. Ce vol d'un objet qui ne pouvait lui servir à rien, et qui même ne pouvait être utile qu'à moi, est une forte preuve du penchant au larcin qu'à quelques exceptions près, éprouvent toutes les peuplades non civilisées.

M. Broughton arriva dans l'après-midi du 27, et vint à bord dans son canot, des vents contraires ayant forcé le Chatam à jeter l'ancre, la veille au soir, à trois lieues à l'ouest de notre rendez-vous.

Il me dit qu'il avait pénétré dans l'ouverture de l'examen de laquelle je l'avais chargé, et dont la pointe est gît par 50° 32′ de latitude, et 233° 32′ de longitude. Elle prend un cours irrégulier vers le nord-est, et une branche étroite conduit à l'ouest. Cette ouverture, qui a environ un mille de large, occupa M. Broughton jusqu'au coucher du soleil, moment auquel il mouilla par trente-cinq brasses. Elle se termine comme plusieurs autres que j'ai déja décrites, et par 50° 42′ ½ de latitude, et 234° 3′ ½ de longitude. Elle fut appelée CANAL DE CALL, du nom de *sir John Call.* Le soir du jour suivant, le Chatam atteignit la branche étroite, qui conduit à l'ouest, et qui était à quatre lieues de distance du dernier mouillage. Il y jeta l'ancre par dix-sept brasses, près d'un petit village, dont les habitants lui apportèrent une grande quantité de saumon frais. M. Broughton examina cette branche étroite, et trouva qu'elle aboutissait à un bras de la mer, par 50° 43′ de latitude, et 233° 33′ de longitude. Elle était navigable précisément

pour le Chatam. En effet, le lendemain, au moyen d'un flot très-fort, et de la remorque des canots, il la passa, en traversant un canal, qui, pendant environ une demi-lieue, n'avait pas plus de cent verges de largeur. Les moindres sondes sont de trois brasses; et elles s'augmentent graduellement jusqu'à sept, à mesure que l'on approche du bras de mer, dont la largeur est d'environ deux milles, et court dans la direction de l'est et de l'ouest. Le Chatam mouilla dans cet endroit, et M. Broughton suivit, dans son canot, la direction de l'est, rangeant la côte continentale, et dépassant une branche qui conduit au nord, près de l'entrée de laquelle se trouvent deux petites îles et quelques rochers. Le bras de mer continue un peu au nord de l'est, l'espace de six lieues, jusqu'à 50° 45′ de latitude, où la largeur en est de près d'une lieue, et où il prend une direction irrégulière, au nord, jusqu'à son extrémité par 51° 1′ de latitude, et 234° 13′ de longitude. D'après le nom du capitaine *Knight*, M. Broughton le nomma CANAL DE KNIGHT. Comme la plupart de tous ceux que l'on venait de reconnaître, les rivages de ce canal sont formés par des montagnes d'une hauteur prodigieuse, la plupart desquelles s'élèvent presque à pic, au bord de l'eau. La neige,

en se fondant sur leurs sommets, produisait plusieurs cataractes qui tombaient avec une extrême impétuosité sur leurs flancs escarpés et stériles. Toutefois, cette terrible région n'était pas dénuée d'habitants; car, à quelques milles de l'entrée supérieure du canal, on decouvrit un petit village, qui semblait construit pour la défense, comme celui que nous trouvâmes dans *Désolation Sound;* et les habitants en étaient très-polis. M. Broughton rejoignit le Chatam, le 23 au matin, et s'avança vers la branche qui conduit au nord. Il l'atteignit le soir, et mouilla par soixante et quinze brasses. Le lendemain matin, il continua sa course, l'espace d'environ trois lieues vers le nord-est, où cette direction finisssait, par 50° 51′ ½ de latitude, et 233° 49′ de longitude. De-là sa marche irrégulière se prolongeait au nord-ouest et à l'ouest. On trouva toujours, sur ces côtes inhospitalières, des habitants, qui mirent en vente du poisson et des peaux de loutres de mer, pour lesquels ils demandaient en retour des redingotes bleues. Le passage à travers le canal fut effectué, le 25, quoique le vent fût très-variable, et qu'il y eût de fortes rafales, accompagnées d'éclairs, de tonnerre et de pluie. La nuit fut obscure et calme; et, ne trouvant

point de fond, quoiqu'à trente verges des rivages de roche, le Chatam fut entraîné selon le courant des marées, et par bonheur il échappa, quoiqu'il fût, de toutes parts, entouré d'un grand nombre d'îlots de roche, et de rochers. Le 26, la limite du continent fut déterminée jusqu'à une pointe dont l'aspect et la situation lui firent donner le nom de DEEP SEA BLUFF (*Escarpement sur une mer profonde*), et qui gît par 50° 52′ de latitude, et 232° 29′ de longitude. M. Broughton, jugeant qu'elle se trouvait aussi loin à l'ouest que le rendez-vous que j'avais fixé, fit route au sud-ouest, à travers un canal qui semblait devoir conduire à la mer, ainsi que l'avaient annoncé les naturels. A l'aide d'un frais de nord-est, il en gagna bientôt l'entrée sud, qui offrit l'ouverture que j'avais vue le jour de notre arrivée à cette station. Il la coupa au sud, laissant entre sa route actuelle et celle qu'il avait suivie au nord, un groupe très-étendu, composé d'îles, d'îlots de roche et de rochers, qu'en mémoire de sa découverte, je nommai ARCHIPEL DE BROUGHTON.

Notre mouillage était situé par 50° 35′ de latitude et 233° 19′ de longitude. Les marées étaient très-irrégulières. Tantôt elles avaient beaucoup de force, et tantôt elles étaient à

peine sensibles. J'attribuai leur élévation et leur abaissement, le temps de la mer haute, ainsi que toutes les autres fluctuations et irrégularités, à l'influence des vents, et à l'effet d'autres causes locales sur cette région insulaire.

Le 28, au matin, nous fîmes route à l'ouest, afin de doubler l'extrémité ouest de l'île, et ensuite de marcher au nord. Le chenal que nous traversâmes, quoique très-désagréable, à cause des rochers que l'on y rencontre, est infiniment moins dangereux que celui qui se trouve à l'est de l'île, et que je conseille aux navires d'éviter.

Le Chatam ne tarda pas à nous joindre, et nous gouvernâmes au nord vers le canal, qui conduit à *Deep sea Bluff*, et que j'appelai FIFE'S PASSAGE (*Passage de fife*). Pendant que nous traversâmes le bras principal, un temps brumeux et des rafales ne nous permirent de voir qu'imparfaitement plusieurs îles, et les rochers qu'il contient. Sur les deux heures de l'après-midi, nous entrâmes dans le *Passage de fife*, et nous en trouvâmes la pointe est, que du nom du capitaine *Duff*, de la marine royale, j'appelai POINTE DUFF, située par 50° 48′ de latitude, et 233° 10′ de longitude. En travers de cette pointe, gît un îlot de roche, cou-

vert d'arbrisseaux, et en travers de la pointe ouest de ce passage, que j'ai nommée POINTE GORDON, et qui se trouve au 83° nord-ouest de la pointe *Duff*, sont plusieurs rochers blancs, stériles et plats, à peu de distance de la côte. Quoique la marée parût nous être favorable, nous fîmes si peu de progrès qu'à cinq heures du soir, nous fûmes forcés de jeter l'ancre par vingt brasses, sur la côte nord, près de quelques îlots de roche, et à deux milles de l'entrée. Les rivages qui nous environnaient n'étaient pas très-élevés. Ils étaient formés par des roches hachées et à pic, dont les fentes et les crevasses étaient remplies d'un grand nombre de pins tortus ou nains. Quelques-uns des naturels vinrent nous voir; mais ils n'apportèrent que peu de choses à vendre. Ils n'étaient pas si barbouillés que les habitants du village de Chelaskis, et ils paraissaient ignorer entièrement la langue de Noutka.

Nous étions sous voiles, le 29, à 9 heures du matin, avec une brise favorable, qui aurait dû nous faire avancer d'environ une lieue par heure. Cependant le vaisseau demeurait stationnaire et ne répondait au gouvernail en aucune direction. Nous attribuâmes à une espèce de contre-marée, ce désagréable effet qui dura jusqu'au soir. Alors une forte brise

s'étant élevée, nous atteignîmes *Deep sea Bluff*, et nous mouillâmes à onze heures, dans une petite ouverture, sur la côte ouest, par soixante et dix brasses. Nous en avions passé une plus étendue, située au sud de celle-ci, et qui suivait la direction du nord-ouest. Au retour du jour, elle nous parut une très-petite branche de la mer. Je donnai l'ordre de conduire plus haut les deux navires, près d'un endroit plus convenable pour y faire du bois et de l'eau, tandis que j'irais moi-même dans la yolle examiner où ce bras pourrait nous mener. Depuis *Deep sea Bluff*, il continuait à se diriger, l'espace d'environ quatre milles, au nord-est, puis courait à l'ouest, pendant deux autres milles, et se terminait derrière la colline au dessous de laquelle les vaisseaux étaient à l'ancre. Il forme de la sorte un isthme étroit, que je traversai à pied, et d'où j'aperçus distinctement l'ouverture dont j'ai déja parlé, et qui s'étend à l'ouest.

J'ordonnai d'équiper la yolle de la Découverte, la chaloupe et le canot, et de les tenir prêts à partir le lendemain matin 31, à la pointe du jour. M. Broughton m'accompagna sur la yolle; M. Puget monta la chaloupe, et M. Widbey le canot.

Depuis *Deep sea Bluff*, le rivage du con-

tinent, dans cette petite ouverture, se dirige au 50° nord-ouest, l'espace d'environ quatre milles. De-là il s'étend au nord-est, pendant environ une lieue, jusqu'à une pointe où le bras court plus à l'est. Nous dépassâmes une île et plusieurs îlots de roche, qui forment des passages, navigables pour des bateaux seulement; mais à l'ouest de cette même île, le chenal principal avait un mille de largeur, et nous ne doutâmes pas d'y trouver plus de profondeur qu'il n'en fallait pour les vaisseaux. Nous fûmes cependant obligés de quitter la direction de celui qui paraissait être, et qui était réellement le principal canal, pour suivre la ligne continentale, le long de celui qui semblait conduire au nord-est et à l'est. Dans cette route nous tuâmes un pauvre daim, placé dans un petit coin, sur le rocher à pic, et de soixante pieds de hauteur, qui formait le rivage. Il était excellent et nous procura un ou deux bons repas.

Nous continuâmes l'examen de ce bras, jusqu'à 51° de latitude et 233° 46′ de longitude, qu'il se termine comme tant d'autres que j'ai décrits. Ses rivages sont séparés l'un de l'autre par un intervalle d'environ un mille, et composés de hautes montagnes escarpées, dont les sommets étaient coiffés de neige. Les

falaises les plus basses, quoiqu'elles parussent dénuées de terre, produisaient plusieurs pins, qui paraissaient tirer leur substance du roc seul. A peu près à quatre lieues de l'extrémité supérieure du bras, l'eau devenait d'une couleur de craie, très-légère, et elle était presque douce. Il en sortait deux petites branches, l'une serpentant l'espace d'environ quatre milles au sud-est et au sud-ouest, et l'autre environ une lieue au nord-ouest. La reconnaissance de ce canal nous occupa jusqu'au lendemain, 1.er août, à midi, que nous suivîmes ce qui paraissait le chenal principal, conduisant à l'ouest, et à la pointe nord de l'entrée duquel gissent des îlots de roche et des rochers. Cette pointe que j'appelai POINTE PHILIP, est située au 56° nord-ouest de *Deep sea Bluff*, à la distance de moins de huit milles. Nous avançâmes très-peu, en reconnaissant ce rivage si coupé. Après avoir fait environ deux lieues dans la direction du 78° nord-ouest, nous la vîmes encore divisée en différents canaux. Le plus spacieux, qui conduisait au sud-ouest, paraissait communiquer avec la mer. De tous côtés, les rivages étaient élevés, à pic, et formés par des rochers, quoiqu'ils fussent passablement revêtus de pins de différentes sortes.

Nous rangeâmes la rive continentale, en

traversant une branche très-étroite et très-embarrassée, qui se dirige à l'est quart d'est, l'espace d'environ deux lieues, et se termine comme les autres, au pied d'une montagne remarquable par sa forme irrégulière et son élévation au dessus des collines qui l'environnent. Je l'ai désignée sur ma carte, sous le nom de MONT STEPHENS, en l'honneur de sir *Philip Stephens*, alors secrétaire de l'amirauté. Elle est située par 51° 1′ de latitude, et 233° 20′ de longitude, et peut servir comme un excellent guide pour entrer dans les différents canaux par lesquels ce pays est coupé.

En continuant nos recherches, nous visitâmes un petit village construit sur un îlot de roche, dont il couvrait presque entièrement la surface. Il était pour ainsi dire inaccessible, au moyen de plates-formes construites de même que celles que j'ai décrites, mais moins ingénieuses et moins fortes. Les habitants étaient au nombre de trente ou quarante, et nous en reçûmes un très-cordial accueil. Quelques peaux de loutres de mer, fort médiocres, et pour lesquelles ils demandaient plus de fer qu'elles n'en valaient, nous semblèrent être les seuls objets qu'ils eussent à échanger. Ils savaient un petit nombre de mots de la langue de Noutka; mais ils ne les employaient pas toujours con-

venablement. L'étroit passage dans lequel nous pénétrâmes, est un chenal, qui ne peut recevoir que des bateaux; et de-là, jusqu'au pied du *mont Stephens*, ce n'est qu'une crevasse dans les montagnes, opérée, probablement, par quelque violent effort de la nature. Nous conçûmes cette idée, parce qu'il diffère essentiellement de tous les autres canaux que nous avions examinés, et particulièrement à cause de ses sondes régulières, qui n'excèdent pas treize brasses, quoique ses rives, comme celles de tous les canaux, où l'on ne trouve point de fond, soient formées jusqu'au bord de l'eau, de falaises à pic, dont le sommet était chargé de neige.

Les montagnes d'une élévation prodigieuse qui, de chaque côté, bordent cette étroite crevasse, écartant les rayons du soleil, nuisent à la circulation de l'air. Les vapeurs qui s'exhalent à la surface de l'eau, et l'humidité des bords du canal, manquant de raréfaction, y sont retenues dans un état de condensation, dont résultait pour nous un degré de froid, et un frisson, qui nous firent passer une très-désagréable nuit.

Nous quittâmes ce lieu mal sain, le lendemain, 2 août, à la pointe du jour, et nous dirigeâmes notre course, à travers un autre pas-

sage, qui du rivage nord, conduit à peu près à une lieue, à l'ouest, puis tourne au sud. Ce chenal est excessivement dangereux, tant à cause d'un grand nombre d'îlots de roche et de rochers submergés, que de la grande violence et l'irrégularité des marées. A l'heure du déjeûner, nous atteignîmes l'ouverture qui conduit au sud-est, à près d'une demi-lieue du village que nous avions visité le jour précédent. Je voulus ici terminer mon excursion aussitôt que l'on aurait trouvé un lieu de rendez-vous, pour les canots et les vaisseaux. A cet effet nous descendîmes l'ouverture qui mène au sud-ouest, et que j'ai appelée WELL'S PASSAGE (*passage de well*). Elle paraissait alors incontestablement communiquer avec le grand chenal que nous supposions aboutir à la mer. Mais bientôt parut une autre branche qui se prolongeait un peu au sud-ouest de l'ouest, et j'espérais que je pourrais remplir plus surement mon objet, en trouvant, pour notre rendez-vous, quelque lieu plus au sud que *le Passage de Well.* Dans cette vue, nous continuâmes notre examen l'espace d'environ deux lieues, laissant quelques parties du rivage au nord, sans les reconnaître entièrement. En débarquant pour dîner, à l'heure de la haute-mer, nous vîmes bientôt un jusant

sant rapide, qui venait de l'ouest. Une telle circonstance rendait une communication avec l'Océan en cette direction, sinon impossible, du moins peu vraisemblable. La reconnaissance devant être longue, j'en laissai le soin à la chaloupe et au canot, et je me rendis au vaisseau. Je fixai notre futur rendez-vous, près de la pointe ouest du passage de Well, laquelle j'appelai du nom du capitaine de marine, *Boyles*, POINTE BOYLES. Elle est située par 50° 51′ de latitude et 232° 52′ de longitude.

J'arrivai à bord, le lendemain, à une heure; et immédiatement les vaisseaux se portèrent vers le lieu du rendez-vous, mais si lentement, que le 4 au soir, nous en étions encore éloignés de deux lieues, au sud-est. Là, nos embarcations nous joignirent, et le défaut de vent nous força de jeter l'ancre par soixante brasses, sur la côte sud-ouest d'une île basse, à peu près à une demi-lieue du rivage, qui nous restait du 42° nord-est au 38° nord-ouest du compas. Une île élevée se montrait à peu près au milieu du canal, et nous avions la *Pointe Boyles* au 84° nord-ouest. Nous voyons des îlots de roche et des rochers en trop grand nombre, pour les indiquer ici.

Les officiers du détachement me rapportèrent qu'ils avaient reconnu le rivage du con-

tinent, depuis l'endroit où je les avais quittés, et qu'en le prolongeant au sud, ils l'avaient trouvé extrêmement découpé par de petites baies, qui, comme le bras étroit, ci-dessus mentionné, offrent un mouillage sûr et commode, mais que des courants très-rapides, des îlots de roche et des rochers submergés, rendent très-embarrassés et très-dangereux les passages par lesquels on peut y entrer. Ils examinèrent jusque par 50° 59′ de latitude, et 232° 36′ de longitude, le bras qui conduit à l'ouest, et dans lequel j'avais pénétré. Il était rempli d'îlots de roche et de rochers submergés, qui, non moins que la force de la marée, en rendaient la navigation très-dangereuse, même pour des bateaux. Près de l'endroit où il se termine, le détachement entra dans une ouverture fort étroite, sur la côte nord, qui serpente vers l'est nord-est, est également remplie de sauts et de rochers couverts, et se termine par une cascade semblable à plusieurs que j'ai déja décrites. L'eau qui en est parfaitement salée, provient, sans doute, des marées, qui, en général, s'élèvent à dix-sept pieds, et à la mer haute, rendent ces chutes presque imperceptibles, la barre ou l'obstruction, étant alors de quatre à six pieds, et recouverte par les flots; en conséquence à la mer basse, elles sont de dix ou douze pieds,

et il y en a quelques-unes qui ont vingt verges de largeur. M. Whidbey monta sur une de ces barres, et trouva que le réservoir intérieur est un petit lac, ou plutôt un vaste étang, qui paraît profond et se divise en plusieurs branches qui serpentent, à quelque distance, à travers un pays bas, marécageux et boisé. On découvrit un considérable courant d'eau douce et *chaude*, à quelques verges de l'une de ces cascades.

Cette expédition terminée, le rivage continental fut reconnu jusqu'à la terre la plus à l'ouest qui fût en vue. Nous n'avions plus qu'à la prolonger aussitôt que le temps nous le permettrait; mais une brume épaisse et un calme nous retinrent jusque dans l'après-dîner du 5, qu'il s'éleva une brise légère d'entre le sud-ouest et l'ouest, qui nous permit d'avancer à la distance d'environ deux lieues de la pointe Boyles, qui nous restait au 85° sud-ouest du compas. Nous avions au 38° sud-est, une terre, située au milieu du canal, que d'abord nous avions considérée comme une île, mais qui ensuite parut divisée en quatre îlots, ou même en un plus grand nombre. La partie la plus éloignée de la côte sud se montrait en face de nous, à quatre ou cinq lieues de distance; et la plus voisine se trouvait à l'ouest sud-ouest, à la distance

d'environ une lieue. Je ne puis toutefois garantir l'exactitude de ces positions, parce que le brouillard obscurcissait alternativement chaque endroit différent dans la partie du sud. La rive nord, ou du continent, paraissait plus distinctement. La partie la plus voisine nous restait au nord du compas, à la distance d'environ une demi-lieue, et nous en avions la pointe ouest au 78° nord-ouest. Entre la pointe Boyles, et un groupe d'îles, qui nous restait à l'ouest, il se trouvait un canal qui paraissait conduire le long de la côte continentale, et dans lequel il y avait de petites îles et des rochers. D'après la vue imparfaite que nous eûmes de la région au sud du groupe, elle nous sembla très-coupée.

Le vent continuant à être faible du sud-est, nous louvoyâmes jusqu'au jour. La brise fut alors remplacée par un calme, et il survint une brume épaisse, qui, jusqu'à midi, ne nous permit de rien distinguer. Les sondes ne rapportant point de fond, nous fûmes abandonnés à la merci des courants dans une situation fort inquiétante. La brume ne fut pas plutôt dissipée que nous nous vîmes dans le chenal vers lequel j'avais voulu porter, et qui était parsemé d'un grand nombre d'îles de roche et de rochers, qui s'étandaient depuis

le groupe d'îles dont je viens de parler, vers le rivage du continent. La région que nous avions au sud-ouest, était toujours obscurcie par la brume et le brouillard. Par intervalles, cependant, on en distinguait quelque chose, qui ne servait qu'à nous annoncer qu'il n'y avait pas grande probabilité de trouver un passage, moins embarrassé que celui qui se montrait immédiatement devant nous, le long de la rive continentale.

La dispersion de la brume fut accompagnée d'une petite brise du nord nord-ouest; et comme nous allions au vent, la Découverte échoua, tout-à-coup, à quatre heures après midi, sur un lit de rochers submergés. Un signal en instruisit immédiatement le Chatam, qui mouilla aussitôt, par cinquante brasses, à la distance d'une encablure et demie de nous, et qui sur le champ envoya toutes ses embarcations à notre secours. L'ancre de touée fut portée au large; mais nous fîmes un vain effort pour nous remettre à flot. La chute de la marée était très - rapide; et la force avec laquelle avait donné le vaisseau, l'avait fort amorti à l'avant. En virant, l'ancre vint à bord; ainsi nous n'avions pour ressource que d'abattre les mâts de hune, les vergues, etc. etc., d'épontiller le bâtiment avec

des éparres et des mâts de hune de rechange, de l'alléger autant qu'il serait possible, en vidant nos barriques d'eau, en jetant à la mer notre bois à brûler, et le lest que nous avions embarqué au printemps. Peu de temps après que la Découverte fut échouée, la marée la prit à tribord; et comme elle flottait de l'arrière, elle éprouva une secousse soudaine, et donna si fortement du côté de tribord, sur les rochers, que pendant quelques secondes, sa situation fut alarmante au plus haut dégré. On plaça les épontilles avec toute la célérité possible ; et cependant dès que la mer fut basse, les chaînes de hauban du grand mât se trouvèrent à trois pouces de la surface de l'eau. Heureusement qu'il n'y avait alors ni houle, ni agitation, quoique nous fussions absolument dans le voisinage de l'Océan. Cette circonstance nous fut extrêmement favorable. Comptant sur un abaissement de la marée, pareil à celui que nous avions vu dans nos différentes excursions en canots, notre perte nous parut immédiate et inévitable jusqu'à la fin du jusant, que le vaisseau fut soutenu par une masse d'eau suffisante, pour nous tirer en grande partie de la pénible inquiétude où nous étions. A neuf heures du soir, lorsque la marée fut au plus bas,

le brion du vaisseau n'était qu'à trois pieds et demi dans l'eau, tandis que l'arrière y plongeait de quatre brasses (voy. pl. VI).

Nous attendions notre salut du retour du flot, qui, à notre inexprimable joie nous fut annoncé par le mouvement des épontilles, ce qui indiquait heureusement que le vaisseau se relevait. Toutefois nous travaillâmes sans relâche, à l'alléger, jusqu'à deux heures du matin (le 7 août), alors il était presque debout. Je fis virer au cabestan le cable de l'arrière, et nous eûmes bientôt la satisfaction de revoir le bâtiment à flot sans qu'il parût avoir reçu le moindre dommage. Nous le conduisîmes à la distance d'un quart de mille du lit de rochers, et nous mouillâmes par trente-cinq brasses. Après trois heures de repos, tout le monde fut employé au rééquipement. La guinderesse du grand perroquet rompit, et par cet accident, *John Turner*, l'un de nos matelots eut le bras cassé. A midi l'arrimage de la cale était achevé, et le vaisseau prêt à marcher.

Une petite brise du sud-ouest s'étant élevée, nous fûmes sous voiles, à peu près à une heure; et, ne connaissant pas de canal plus sûr, nous nous avançâmes à travers celui qui s'offrait devant nous, le long du rivage

continental. Le passage était étroit, et à mesure que nous y pénétrions, il devenait plus embarrassé par le nombre toujours croissant d'îlots de roche et de rochers, tant dessus que dessous l'eau. Cette dangereuse navigation semblait, aussi loin que la vue pouvait atteindre, se prolonger vers l'Océan, entre la côte du continent, et la terre qui formait le rivage opposé du canal, et paraissait être une chaîne d'îles, fort étendue. Sur les cinq heures du soir, nous fûmes heureusement au-delà de la partie la plus étroite. Le vent alors étant devenu très-léger, le reflux nous entraîna vers l'Océan, qui se trouvait dans les bornes de notre horizon, quoique la vue fût interceptée par la même région de roches, qui nous environnait de toutes parts. A six heures du soir, quelques-uns de ces écueils cachés arrêtèrent les progrès du Chatam. Nous mouillâmes à l'instant par soixantre et dix brasses, et nous envoyâmes nos canots à son secours. Ainsi, avant de nous être remis des inquiétudes et des fatigues de l'affreuse nuit que nous avions passée, nous eûmes encore lieu de craindre que la suivante ne fût au moins aussi fâcheuse.

J'eus d'abord moins d'espérance de salut pour notre conserve que je n'en avais eue

pour la Découverte ; car la houle, qui venait de l'Océan, était ici très-visible, et produisait un ressac très-fort. Au retour de mon petit canot, on me rapporta que le Chatam étant tombé en calme, avait été entraîné par la marée sur une chaîne de rochers couverts ; mais j'eus, en même temps, la satisfaction d'apprendre que quoique il eût reçu des secousses fréquentes, lorsque la houle le soulevait, il n'avait pas touché avec assez de violence pour avoir été considérablement endommagé, et qu'il y avait lieu de croire que sa position ne pouvait être de longue durée, puisque l'on était à mi-jusant lorsqu'il avait échoué.

Notre mouillage était au 42° sud-est, à cinq milles de distance de la chaîne des rochers, sur laquelle avait échoué la Découverte, et au 61° sud-est, à trois milles de celle où était arrêté le Chatam. Notre latitude estimée était de 51° 2′ et notre longitude de 232° 25′. Depuis le commencement d'août, un temps brumeux nous avait constamment empêchés de faire des observations astronomiques. Ainsi depuis *Dep sea bluff*, je n'ai fixé la position des îles, côtes et rochers, à l'ouest, que par l'estimation des temps, méthode qui peut être sujette à des erreurs que nous n'avions pas les moyens de connaître.

Les rochers épars entre notre présent mouillage et l'Océan, paraissant extrêmement rapprochés les uns des autres, je chargeai M. Whidbey d'aller découvrir le chenal le plus sûr. Il revint le soir même, et m'annonça qu'il y avait trois passages, l'un presque au centre des rochers, l'autre à peu près à mi-chemin entre la côte continentale et un pays très-haché, que nous avions au sud, et le troisième entre le groupe de rochers, le plus voisin, et le continent. Nous choisîmes celui-ci.

Une brume très-épaisse ne nous permit le 8 au matin, ni de rien voir, ni de rien apprendre de la position du Chatam, et nous demeurâmes dans une pénible inquiétude sur son sort, jusqu'à neuf heures, que le ciel s'éclaircissant par degrés, nous eûmes la satisfaction de le voir s'approcher. Nous appareillâmes aussitôt pour le joindre.

Au retour des canots, le lieutenant Baker, qui avait été avec une partie de notre équipage au secours du Chatam, me rapporta qu'un des derniers chocs, essuyés par ce vaisseau, avait été si rude, que les mâts de hune de rechange, qui servaient d'épontilles, avaient été extrêmement maltraités; mais qu'à une heure et demie du matin, on était parvenu

à le dégager, et qu'il ne paraissait pas avoir souffert un considérable dommage. Nos voiles étaient à peine déployées que le vent devint variable. Un peu après midi, des brumes partielles et un ciel clair se succédaient en toutes directions. Il nous fallut encore jeter l'ancre, à une heure, par cinquante-cinq brasses, à la distance d'environ deux milles au nord de notre précédent mouillage, et à un quart de mille de la rive continentale. Nous fûmes retenus jusqu'au lendemain matin, qu'à l'aide d'une petite brise de l'est, et avec un temps clair, nous continuâmes notre route.

Le 9, au soir, nous sortîmes de cette navigation intérieure, si dangereuse. Nous paraissions avoir atteint cette partie de la côte, à laquelle plusieurs navires de commerce de l'Europe et de l'Inde avaient donné des noms. M. S. Wedgborough, au mois d'août 1786, avait honoré le canal que nous venions de traverser, du nom de QUEEN CHARLOTTE'S SOUND (*Sound de la Reine Charlotte*). Une ouverture qui se montrait sur la côte continentale, fut, la même année, découverte et reconnue, par M. James Hanna, qui l'appela SMITH'S INLET (*Entrée de Smith*). Une haute montagne, qui se présentait au loin, et paraissait séparée d'une grande terre, fait partie

d'un groupe d'îles, que M. Duncan a nommées CALVERT'S ISLANDS (*Iles de Calvert*). Enfin le canal entre ces îles et la même terre, reçut de M. Hanna, le nom de FITZHUGH'S SOUND (*Sound de Fitzhugh*). J'adoptai toutes ces dénominations pour mes cartes et mon journal.

Notre latitude, estimée d'après ces autorités, était par 51° 4′ et notre longitude, par 232° 8′. Le soir, je visitai les rivages et trouvai une ouverture qui serpentait vers le sud, et, selon toute apparence, divisait la terre en deux, ou même en un plus grand nombre d'îles. A l'ouest de cette ouverture, était un banc de sable, qui s'étendait le long de la côte, et offrait un assez bon abri, avec un mouillage de six à vingt brasses.

Le 10, à sept heures du matin, nous appareillâmes avec une bonne brise de l'est, et nous fîmes route à travers *Queen Charlotte's Sound*, pour gagner *l'Entrée de Smith*. Le Chatam que j'avais fait marcher en avant, m'avertit par un signal, à dix heures et demie, que ses sondes rapportaient de dix à dix huit brasses. L'île, près de laquelle il avait échoué, nous restait alors au 43° sud-est, à la distance de six ou sept lieues ; et le labyrinthe de rochers, qui, précédemment, nous avait paru

s'étendre le long du rivage continental, semblait se terminer à une pointe sablonneuse et basse, que nous avions à l'est sud-est du compas, à peu près à deux lieues de distance. Les rivages du continent ne paraissaient point bordés par des rochers, et ils présentaient quelques petites baies de sable, à la pointe sud de *l'Entrée de Smith*, qui nous restait au 18° nord-ouest du compas, environ à une lieue. Delà des roches détachées semblaient encore embarasser le rivage.

Le temps étant plus favorable que les jours précédents, nous permit de voir assez distinctement le pays dont nous étions environnés. *Fitzhugh's Sound* nous parut s'étendre considérablement au nord. A midi, notre latitude observée était de 51° 21′, et notre longitude de 232° 4′. Dans cette position, la pointe sud de *l'Ile de Calvert* nous restait au 29° nord-ouest du compas; sa partie la plus occidentale que nous avions en vue, au 60° nord-ouest; deux groupes de rochers se trouvaient au 73° sud-ouest et au 70° nord-ouest. M. *Hanna* qui les avait découverts avait nommé l'un VIRGIN (*la Vierge*), et l'autre PÉARL ROCKS (*Rochers de la perle*). Tous deux sont bas, et très-dangereusement situés à quelque distance de la côte. La pointe sud de

l'Entrée de Smith, terminait le rivage continental dans la direction du nord-ouest, et nous restait au 40° sud-est du compas.

J'avais le projet de reconnaître le rivage continental en remontant cette Entrée; mais à mesure que nous avançâmes, le grand nombre d'îlots des roches et de rochers, les uns au dessous, les autres au dessus de l'eau, me firent, ainsi que l'irrégularité des sondes, renoncer à ce projet, et je rangeai le rivage est de *l'Ile de Calvert*, qui forme une côte escarpée. J'avais l'intention d'y chercher le PORT SAFETY (*le Port-de-Sureté*), indiqué sur la carte de M. Duncan, ou tout autre mouillage commode que nous pourrions trouver. De là je voulais envoyer deux détachements pour reconnaître, l'un, les rivages que nous avions au sud-est, et l'autre, la branche principale de *Fitzhugh's Sound*, qui conduisait au nord.

Lorsque nous eûmes pénétré dans ce *Sound*, nous en trouvâmes le rivage de l'est, toujours très-divisé par les eaux. La hauteur en était modérée; mais l'intérieur du pays était fort élevé. Tout le terrain était couvert d'une immense forêt de pins, produits dans les crevasses des rochers escarpés, dont ce pays est hérissé. Le rivage de l'ouest, ou celui

des *Iles de Calvert*, est sans coupures, s'élance brusquement du sein de la mer à une grande hauteur, parait composé de rochers comme le rivage de l'est, et, de même que celui-ci, garni de pins. Le 11, sur les quatre heures de l'après-midi, on découvrit de ce côté une petite anse qui avait quelque ressemblance avec le *Port-de-Sureté* de M. Duncan ; mais dont la latitude, selon notre estime, n'était pas la même. Cependant comme elle paraissait nous convenir à tous égards, nous portâmes dessus. Nous en trouvâmes les rivages très - escarpés, et les sondes rapportaient à l'entrée de 23 a 30 brasses, fond de sable mou. Nous jetâmes l'ancre, le soir, par 17 brasses, sur la côte sud de cette anse ; le Chatam en fit autant du côté opposé ; et nos vaisseaux furent amarrés à des arbres. Lorsque je les vis en sureté, mon premier soin fut de reconnaître l'anse. Elle se termine en une petite grève, entourée de bois, et près de laquelle coule un ruisseau d'eau douce excellente.

Après avoir donné quelques ordres, je fis équiper la yolle, la chaloupe, les deux canots de la Découverte et celui du Chatam, avec des provisions pour une semaine ; et le lendemain 12, nous partîmes de grand matin. Lors-

que nous fûmes parvenus au milieu du *Sound*, je chargeai MM Puget et Whidbey, qui montaient la chaloupe et le grand canot de la Découverte, d'aller examiner la côte au sud-est, que nous n'avions point reconnue, depuis l'endroit où se termine le continent dans sa direction nord-est, jusqu'à la pointe du rivage de l'est, où M. Johnstone, dans le canot du Chatam, accompagné de M. Humphreys dans le petit canot de la Découverte, commençait ses recherches. Présumant que la reconnaissance serait infiniment plus étendue au nord qu'au sud, je me joignis au détachement de M. Johnstone, pour désigner un rendez-vous, où selon mon plan, à son retour, il trouverait les vaisseaux.

Nous nous étions à peine séparés, lorsque la brise du sud que nous avions eue en partant devint très-forte, et fut accompagnée d'un torrent de pluie. Cependant nous atteignîmes le rivage de l'est, à peu près à la distance de cinq milles, au nord de l'anse, où nos vaisseaux étaient mouillés. Nous le trouvâmes compacte, et il ne présentait qu'une petite ouverture, que des brisans rendaient inaccessible, même à nos embarcations. Nous avions observé sur la pointe ouest deux ouvertures très-apparentes. Celle qui était le plus au sud,

sud, semblait former un très-beau havre ; et l'autre, située deux lieues plus loin, et au nord, communiquait à la mer, et offrait un passage dans lequel il y avait plusieurs îlots de roche. Vers midi, nous arrivâmes à la pointe où M. Johnstone devait commencer ses recherches. Les torrents de pluie se succédant, et le temps d'ailleurs étant très-orageux au sud-est, nous fûmes obligés d'entrer dans une petite anse, où nous demeurâmes très-désagréablement, jusqu'au lendemain à midi. Nous poursuivîmes alors nos recherches, le long du rivage continental, qui se prolonge, à partir de la pointe où nous étions la veille, à une lieue et demie dans la direction du nord. L'entrée se divise ici en deux branches très-considérables. Celle qui paraissait être la principale, courait toujours au nord, l'autre s'étendait à l'est-nord-est ; et en général, elle avait un mille de large. Je crus devoir examiner celle-ci. En conséquence, nous quittâmes la première, dont la largeur est d'une lieue. L'interruption de la pluie ne fut que momentanée ; car à trois heures, après midi, elle tomba avec une telle violence, et le temps fut si désagréable et si fâcheux, que nous fûmes forcés, à six heures, de nous réfugier, pour la nuit, sur un long banc de sable, à peu près

à huit milles, en dedans de l'entrée de cette branche. L'angle sud-est de ce banc offrait le ruisseau d'eau douce, le plus large que nous eussions vu sur cette côte, et qui se jetait dans la mer avec une grande vélocité. Les montagnes, qui du *mont Stephens*, paraissaient être une continuation de la barrière chargée de neige, se retiraient à quelque distance du banc; et le terrain bas, qui occupait l'espace intermédiaire, était couvert d'un lit de terre, composé de mousse et de détriments de végétaux, réduits en tourbe, et dans un état aussi inflammable que les pins, d'une grosseur médiocre, qu'ils produisent. Le mauvais temps nous retint jusqu'au 13. Ce jour, à quatre heures après midi, nous continuâmes à remonter la branche qui, à partir du banc que nous quittions, s'étend au nord quart-d'est. La pointe qui nous parut la plus éloignée sur cette ligne, était à la distance d'environ trois lieues. Nous l'atteignîmes à neuf heures du soir; après avoir dépassé une anse fort étendue, à tribord. A l'exception de cette anse et de celle dont nous étions partis, nous n'en vîmes aucune autre. Les rivages de ce canal étaient composés de montagnes compactes, d'une prodigieuse élévation, et de falaises de roche, presque à pic, sur lesquelles, à une hauteur considérable au dessus

du bord de l'eau, croissent des pins, et qui sont presque entièrement nues jusqu'à leurs cimes élevées, la plupart alors couvertes encore de neige.

Il plut beaucoup pendant la nuit. Le lendemain matin, 14, le temps fut nuageux, et nous eûmes quelques ondées, dans l'intervalle desquelles, nous pûmes cependant apercevoir assez distinctement la région que nous avions devant nous. Pour la première fois, depuis le commencement de notre expédition, nous vîmes que la branche dans laquelle nous naviguions, avait à peu près deux milles de large, et se dirigeait au nord-est-quart-d'est, à la distance de plusieurs lieues, à l'avant. Je donnai rendez-vous à M. Johnstone, un peu au sud de l'entrée de ce bras; je lui dis qu'à son retour il y trouverait les vaisseaux, ou que ceux-ci seraient en route pour s'y rendre, puis je pris congé de lui pour retourner à notre mouillage.

A midi, nous eûmes gagné l'entrée de cette branche du canal, où, sur une petite île, qui gît près de la pointe sud, j'observai la latitude qui se trouva de 51° 52'. Il en résultait que l'endroit où j'avais quitté M. Johnstone, et que j'avais regardé comme le rivage du continent, est situé par 52° 3' de latitude et 232° 19' de lon-

gitude. Le rendez-vous était à peu près à trente-sept milles du mouillage des vaisseaux, dans une région si sauvage que l'être le plus mélancolique eût desiré de s'en éloigner. L'aigle, la corneille, le corbeau, qui nous avaient accompagnés dans les lieux les plus écartés où nous eussions poussé nos recherches, ne visitent point ces tristes rivages. Les coquillages ordinaires, tels que les moules, les cames et les pétoncles, les végétaux les plus grossiers et la perce-pierre, si nécessaires à notre santé, s'y trouvaient à peine. Les ruines d'une misérable hutte, près de laquelle nous avions dressé nos tentes, la nuit précédente, furent le seul indice d'après lequel nous pûmes juger que quelque créature humaine avait pénétré avant nous dans cette contrée, qui paraissait absolument abandonnée aux animaux amphibies, tels que les phoques et les loutres de mer, mais surtout aux dernières que nous vîmes en grand nombre.

Après avoir dîné, et profité d'un rayon de soleil pour faire sécher nos habits, nous continuâmes notre route, et à minuit nous arrivâmes à notre mouillage, excessivement fatigués.

Pendant mon absence, on avait pris une assez grande quantité de saumon, pour en

servir à chaque personne à bord. Les provisions de bois et d'eau étaient à peu près achevées; mais l'élévation et l'abaissement de la marée n'ayant pas été ce que nous desirions pour faire échouer le Chatam, sans débarquer la plus grande partie de ses munitions de tout genre, et le fond, à la mer basse, s'étant trouvé d'une vase molle, défavorable à cette opération, il fallut, de toute nécessité, la différer.

Le temps, quoique clair par des intervalles de peu de durée, étant toujours très-orageux, nous eûmes beaucoup d'inquiétude pour nos détachements, et particulièrement pour les embarcations qui s'étaient dirigées au sud-est, où elles étaient extrêmement exposées, non-seulement à la fureur des vents, mais à la violence de la mer, qui, venant de l'Océan, sans rencontrer d'obstacles, brisait avec fureur sur les rivages sud. J'avais cependant pour consolation, l'assurance de la prompte obéissance des équipages aux ordres des officiers, à la prudence reconnue desquels je confiais ces dangereuses et fatigantes expéditions.

Pendant que nous étions dans cet état d'anxiété, nous fûmes très-surpris, le 17, de voir en travers de l'entrée de l'anse, un brig sous

pavillon anglais. Nous fîmes une foule de conjectures sur ce qui pouvait engager un navire de commerce (car il paraissait que c'en était un) à visiter une région si sauvage et si triste. Notre incertitude cessa au retour du lieutenant Baker, qui m'apprit que c'était *la Vénus*, appartenant au Bengale, du port de 110 tonneaux, commandée par M. *Shepherd*, et partie depuis peu de Noutka. Il ajouta que ce capitaine ayant trouvé, sur la côte extérieure de la mer, les fourrures d'un prix exorbitant, avait entrepris cette navigation intérieure, dans l'espoir de s'en procurer à meilleur marché. Nous reçûmes par lui, l'agréable nouvelle de l'arrivée du Dédale, qui était chargé de munitions de tout genre, et M. Shepherd dit de plus à M. Baker que Don Quadra nous attendait avec la plus grande impatience pour nous remettre en possession de l'établissement et du territoire de Noutka. Mais comme la fortune mêle souvent ses disgraces à ses faveurs, M. Shepherd me fit remettre une lettre du *Master du Dédale*, M. Thomas New, qui m'apprenait l'événement le plus fâcheux et le plus triste. Le lieutenant Hergest, commandant du transport, M. William Gooch, l'astronome, ainsi qu'un des matelots de ce même bâtiment, avaient

été massacrés par les habitants de Woahou, pendant qu'ils étaient sur le rivage de cette île pour y faire de l'eau. Chacun à bord ressentit vivement cette perte, à laquelle nous étions loin de nous attendre, et j'en fus en mon particulier très-vivement affecté, M. Hergest étant à la fois un homme de mérite et mon intime ami. La mort de M. Gooch n'était pas moins fâcheuse pour nous; car, quoique M. Whidbey, avec le secours de quelques-uns des jeunes *Midshipmen*, m'épargnât un travail considérable, en suivant les observations nautiques et astronomiques, cependant il était nécessaire que nous fissions de fréquentes absences, pendant lesquelles l'occasion de faire de semblables opérations se présentait souvent.

Le temps fut moins désagréable et moins orageux, le 18 au matin; et à notre grande satisfaction, la chaloupe et le canot revinrent sans avoir éprouvé d'accident; mais les détachements étaient extrêmement fatigués.

L'*Entrée de Smith* est presque fermée par des îlots de roche, dont quelques-uns, seulement, produisent des arbrisseaux et de petits arbres. D'innombrables rochers, tant au dessous qu'au dessus de la surface de l'eau, rendent la navigation de cette entrée, fort

dangereuse pour des vaisseaux. En dedans des îlots et des rochers, le rivage nord parut le plus sain, mais des obstacles de cette sorte, se joignant à une grande houle de l'Océan, occasionnée par les vents, rendirent très-difficile l'approche de l'autre rive. Depuis l'ouverture de l'entrée, dont la pointe nord gît au 20° nord-est, à peu près à une lieue de distance, le canal s'étend à presque à l'est, l'espace d'environ six lieues, puis il tourne au nord-est, et se termine par 51° 24′ de latitude et 232° 47′ $\frac{1}{2}$ de longitude. A peu près à trois lieues au dedans, les îlots et les rochers disparaissent, et le canal offre en général une largeur d'environ un demi-mille, quoiqu'en plusieurs endroits elle fût du double. Les rivages étaient formés par de hautes roches à pic, et couvertes de neige.

A peu près vers le milieu du canal, le détachement découvrit un village, que l'on supposa pouvoir contenir deux cent cinquante personnes. Il était bâti sur une roche détachée, jointe à la terre par une plate-forme semblable à celles dont j'ai déja parlé. Un grand nombre de naturels vinrent sur une trentaine de pirogues, visiter notre détachement, et s'efforcèrent de l'engager à visiter leur habitation. Ils offrirent de vendre

des peaux de loutres de mer, et d'autres animaux. Ils promirent aussi des rafraîchissements, et firent, par des signes très-clairs, entendre à nos gens, que les femmes de la peuplade seraient charmées de jouir de leur compagnie. Ces offres ne furent point acceptées, et le détachement continua sa route, en rangeant le rivage nord ou continental. Le 16 (août), il pénétra dans une autre ouverture, à peu près à une lieue au nord de la pointe occidentale de l'Entrée de Smith, et dont l'accès parut moins dangereux. Cependant, il y avait en avant de la côte sud, des îlots de roche et des rochers; mais on n'en vit point de submergés, et l'on ne découvrit aucun danger que l'on ne put facilement éviter. En rangeant le côté nord de cette entrée, qui a environ une demi-lieue de large, on trouve entre la côte nord et les îlots, un passage navigable et sain, de la largeur d'environ un demi-mille. En traversant ce passage, le détachement prolongea le continent, l'espace d'environ une lieue, dans la direction de l'est, où l'ouverture se dirige au 15° nord-est, à peu près à seize milles, et se termine par 51° 42′ de latitude et 232° 22′ de longitude. Environ à une lieue et demie de cette position, une petite branche court, l'es-

pace de près de quatre milles au nord-nord-ouest; et à une demi-lieue plus loin au sud, une autre s'étend au nord-est, à peu près à la même distance.

Dans cette entrée que j'ai désignée sous le nom de CANAL DE RIVER, la terre continue à être d'une élévation plus modérée que nous ne l'avions généralement observé; mais les divisions des différentes branches, dont j'ai parlé ci-dessus, étaient bordées par de hautes montagnes de roche; et, comme dans l'Entrée de Smith et plusieurs autres canaux de cette espèce que nous examinâmes, quatre-vingts brasses de ligne n'y rapportaient point de fond, quoique probablement, on pourrait se procurer un bon mouillage dans les baies qu'offrent les unes et les autres.

Le détachement revint par un canal très-étroit et très-embarrassé, sur la côte nord, et qui le conduisit à travers une infinité d'îlots et de rochers, jusqu'à la pointe *Addenbrooke*, puis il gagna de nouveau le rivage est de *Fitz-hugh's Sound*, faisant ainsi de la terre qu'il avait dépassée à babord, en remontant ce dernier canal, une île d'environ six ou sept milles de long. Le rivage du continent jusqu'à la pointe ci-dessus, ayant été de la sorte suffisamment exploré, les vivres se trouvant épuisés, et

les hommes accablés de la fatigue que leur avait causée le mauvais temps, le détachement revint à bord, sans avoir atteint l'extrémité nord que je l'avais chargé d'examiner. Je jugeai ce travail peu nécessaire, l'espace intermédiaire ayant été parfaitement reconnu. En conséquence, tous les objets que nous avions portés à terre furent rembarqués, afin de pouvoir mettre à la voile, le lendemain matin, pour marcher vers le rendez-vous que j'avais indiqué à M. Johnstone.

Pendant quelques intervalles de temps où le ciel fut clair, je parvins à faire d'assez bonnes observations pour fixer la latitude et la longitude de notre mouillage. La première me parut être de 51° 32', et la seconde, de 232° 3' 15". Cette anse, dont les pointes gissent au 30° nord-ouest et au 30° sud-ouest l'une de l'autre, a environ un quart de mille de largeur à l'entrée, et la profondeur en est d'environ un mille dans la direction du 68° sud-ouest. Quelques petits rochers et deux îlots de roche gissent en travers de sa pointe nord. Au premier coup-d'œil, elle ressemble, sans doute, au *port Safety* de M. Duncan ; mais lorsque nous l'examinâmes en détail, nous découvrîmes des différences essentielles, et dont la principale consistait en ce que la sonde ne rappor-

tait que trente brasses au lieu de cent, et que le fond était partout de vase molle. Toutefois cette anse nous ayant offert le premier mouillage sûr et commode sur la côte ouest, en dedans de l'entrée sud de *Fitzhugh's Sound*, je lui donnai le nom de SAFETY COVE (*Anse de Sureté*). L'élévation et l'abaissement de la marée était d'environ dix pieds; et c'est l'instant de la mer haute, lorsque la lune passe au méridien. Les mêmes remarques, à ce sujet, furent faites par nos détachements.

Le 19, au matin, nous appareillâmes de *l'Anse de Sureté*; et pour la première fois depuis le commencement du mois, nous eûmes une jolie brise du sud-est, avec un temps agréable et un ciel serein. Notre second détachement nous rejoignit à sept heures, et j'appris de M. Johnstone, qu'à peu près à quatre milles au nord-est de l'endroit où je l'avais quitté, il avait suivi une branche très-étroite de l'entrée, serpentant au sud et au sud-ouest, jusque par 50° 57′ de latitude, absolument au sud du point où nous nous séparâmes. L'inclémence du temps le retint dans cette situation, jusqu'au 16, qu'il s'avança dans la branche principale de l'entrée, dont la largeur varie depuis un jusqu'à deux milles, dans une direction nord-est, jusqu'à une pointe qu'il ap-

pela POINTE MENZIEZ, du nom de M. *Menziez*, dont il était accompagné. Là, le canal se divise en trois branches, presque aussi larges que celle que l'on venait de reconnaître. La première court au nord-ouest, la seconde au nord, et la troisième au sud. A quelques lieues au sud-ouest de la Pointe Menziez, l'eau était d'un blanc pâle et peu salée, ce qui engagea M. Johnstone à s'avancer plus loin, dans l'espoir de trouver la fin du canal; mais arrivé à la station ci-dessus, tout son espoir s'évanouit. Il avait passé le temps que j'avais fixé, et pour lequel il avait pris des vivres. En conséquence, il crut devoir s'acheminer le 17, vers les vaisseaux, où il arriva deux jours après son équipage, pour ainsi dire, épuisé de fatigue et de faim.

Le pays qu'il visita ressemblait, à tous égards, à celui que nous parcourions depuis si longtemps. Cependant vers la fin de la reconnaissance, on vit une pirogue d'environ quarante pieds de long, halée près d'une misérable hutte, à côté de laquelle étaient les restes d'un feu qui brûlait encore. Comme on présuma que ceux à qui elle appartenait n'étaient pas éloignés, on y déposa du cuivre, des clous et quelques bagatelles. Le sol, en

cet endroit, était principalement composé de racines, de feuilles et d'autres détriments de végétaux.

Si M. Johnstone avait trouvé la fin de l'entrée, j'aurais remonté le bras principal de ce *Sound*, au nord, le long de la côte du continent, pour découvrir une communication plus au nord avec la mer. Je choisis donc celui que j'avais vu des canots, et qui conduit à l'ouest entre les îles Calvert. Par l'effet de la mort de M. Hergest, ma présence étant extrêmement nécessaire à Noutka, pour exécuter les ordres de sa majesté, je me déterminai à m'y rendre immédiatement. Cette résolution favorisait un autre dessein, celui de reconnaître pendant l'automne, la côte au sud du *cap Mendocin*, jusqu'à la pointe la plus méridionale des rivages que je voulais examiner dans cet hémisphère. Ayant tout lieu d'être satisfait de nos opérations de l'été, puisque les circonstances les plus favorables nous avaient permis de suivre et de reconnaître, dans toutes ses sinuosités, ses détours, ses bras sans nombre, ses entrées, ses criques, ses baies, etc., la *côte ouest de l'Amérique Nord*, depuis 39° 5′ de latitude et 236° 36′ de longitude, jusqu'à la *Pointe Menziez*, par 52° 18′ de lati-

tude et 232° 55′ de longitude, nous quittâmes ces régions septentrionales et solitaires dont les coupures nous annonçaient beaucoup d'occupations pour la saison suivante.

CHAPITRE DIXIÈME.

Passage de *Fitzhugg's Sound* à *Noutka*. — Arrivée dans l'*Anse des Amis*. — Opérations relatives à la cession de Noutka. — Remarques sur le commerce du *nord-ouest de l'Amérique*.

LE 19 août, nous fîmes route vers le passage qui nous parut conduire à l'Océan, et nous trouvâmes la pointe nord de l'entrée, située par 51° 45′ de latitude et 232° 1′ de longitude. De-là ce passage s'étend au 60° sud-ouest, à la distance d'environ sept milles. Le rivage nord présente des îlots de roche et des rochers, et il y a aussi quelques rochers épars par le travers du rivage sud. Entre ceux-ci et les îlots, le canal a généralement d'un à deux milles de largeur, sans aucun obstacle apparent; mais à cinquante et cent verges de l'une et l'autre rive, une ligne de 150 brasses ne rapporte point de fond. Les vents nous empêchèrent d'avancer jusqu'à 11 heures du soir, qu'à l'aide d'une petite brise du sud-est, nous

atteignîmes

atteignîmes l'Océan, puis nous gouvernâmes à l'ouest.

Des vents légers et variables nous retinrent depuis le 21 jusqu'au 24, aux environs des *îles Scott*, dont la plus occidentale gît par 50° 52′ de latitude, et 231° 2′ de longitude. Tout le groupe consiste en trois petites îles, presque stériles, et autour desquelles il y a beaucoup de petits rochers et des brisans. La plus orientale est infiniment plus considérable que les autres. C'est probablement celle que M. Hanna a désignée sous le nom d'ILE DE COX. D'autres navigateurs l'ont représentée comme faisant partie du continent; mais certainement c'est à tort; et comme la carte de M. Hanna est très-fautive, même en point de latitude, on ne peut en tirer aucune induction.

Le vent fut si faible que nous ne dépassâmes que dans la matinée du 25, la pointe nord-ouest de la grande île, qui forme les rivages sud et ouest du golfe de Georgie et du *Queen Charlotte's Sound.* Cette pointe, que des navigateurs précédents ont appelée CAP-SCOTT, est un promontoire très-étendu, très-apparent, et situé par 50° 48′ de latitude, et 231° 40′ de longitude. Elle forme avec la plus orientale des îles Scott un passage qui

paraît avoir quatre milles de largeur. Le terrain des environs est d'une hauteur modérée, quoique, vers le sud-est, il devienne très-montueux; et à la distance de trois ou quatre lieues, il paraît très-découpé, et forme des entrées, des anses et des havres jusqu'à Woody-Point (*Pointe-Boisée*), que nous dépassâmes dans l'après-dînée, à la distance d'environ deux milles, et qui est située par 50° 6′ de latitude, et 232° 17′ de longitude.

Depuis *Woody-Point*, nous prolongeâmes la côte vers l'est, et nous vîmes, à la distance de trois ou quatre milles, des ouvertures qui nous parurent des anses et des havres. D'innombrables îlots de roche et des rochers bordent les rivages, qui s'abaissaient à mesure que nous avancions; mais le pays qui se trouvait derrière; offrait des collines d'une considérable hauteur; et le fond de la scène était rempli par des montagnes si élevées, qu'à la saison de l'année où nous étions, on y voyait encore plusieurs taches de neige.

Le 28, nous gouvernâmes sur le port de *Noutka*, à l'entrée duquel nous reçûmes la visite d'un officier espagnol, qui amenait un pilote pour nous conduire dans l'*Anse-des-Amis*, où nous trouvâmes l'*Actif*, brig de sa majesté catholique, qui portait le guidon

de Don Francisco de la Bodega y Quadra, commandant de la marine de *Saint-Blas* et de la *Californie*. Le Chatam était arrivé quelque temps avant nous. Le vaisseau d'approvisionnement, *le Dédale*, et un petit brig marchand, appelé *les Trois Frères*, de Londres, et commandé par le lieutenant Alder de la marine royale, étaient aussi à l'ancre.

Comme Don Quadra résidait à terre, j'envoyai M. Puget l'instruire de notre arrivée, et lui dire que je saluerais le pavillon espagnol, s'il voulait nous rendre le salut en nombre égal. Sa réponse fut affirmative et très-polie. Je saluai donc de treize coups de canon qui nous furent rendus, et je descendis sur le rivage, accompagné de quelques officiers. Le commandant nous reçut avec toute la cordialité possible, et il me dit qu'à son tour, il me ferait visite le lendemain matin.

En conséquence, il vint, le 29, avec plusieurs de ses officiers, à bord de la Découverte. Ces messieurs y déjeûnèrent, et furent, à leur arrivée et à leur départ, salués aussi de treize coups de canon. Tous ceux de nos officiers qui purent s'absenter des vaisseaux, m'accompagnèrent chez Don Quadra, qui nous fit les honneurs d'un dîner que nous ne nous attendions guère à trouver à Noutka.

Il n'y eut pas moins de cinq services composés des mets les plus recherchés. Une salve royale fut tirée lorsque nous portâmes la santé des rois d'Angleterre et d'Espagne; et lorsqu'on but au succès de l'expédition de la Découverte et du Chatam, le salut fut de dix-sept coups de canon.

Maquinna était du repas. Il s'était présenté, de grand matin, le long du bord de la Découverte, sans nous avoir fait prévenir et sans être connu d'aucun d'entre nous. Rien n'annonçant qu'il fût d'un rang supérieur, les sentinelles et les officiers qui étaient de service sur le pont, l'empêchèrent de monter. Il s'en plaignit amèrement à Don Quadra, qui trouva les moyens de le calmer. Etant revenu à l'heure du déjeûner, je lui fis un présent d'étoffe bleue, de cuivre, etc. etc., et alors il parut charmé de nos dispositions amicales; mais il n'eut pas plutôt bu quelques verres de vin, qu'il renouvela ses plaintes; et témoignant ses regrets de ce que les Espagnols allaient quitter Noutka, il prétendit que nous vendrions cet établissement à quelque autre nation, et qu'ainsi, son peuple et lui seraient constamment inquiétés et tourmentés par de nouveaux maîtres. Don Quadra réitéra ses bons offices, qui furent encore suivis du suc-

cès. Je ne pus, en cette occasion, m'empêcher de remarquer avec un mélange de plaisir et de surprise, jusqu'à quel point les Espagnols ont acquis la confiance des naturels, confiance que prouvait évidemment la bonne conduite que ceux-ci tenaient à leur égard.

La mort du lieutenant Hergest, laissant le Dédale sans commandant, je nommai à sa place M. *James Hanson*, lieutenant du Chatam. Je donnai la lieutenance vacante à M. *James Johnstone*, *master* du Chatam, que je remplaçai par M. *Spelman Swaine*, l'un des aides du *master* de la Découverte.

Dans l'après-dînée du 30, je reçus de Don Quadra une lettre officielle sur la restitution de cette place. Il y avait joint plusieurs autres pièces, relatives à la même affaire. J'eus le bonheur de trouver à bord du Dédale, un jeune *midshipmen*, M. Dobson, qui, parlant et traduisant très-bien l'espagnol, m'offrit poliment ses services.

Don Galiano et Don Valdès arrivèrent le 1.er septembre, du golfe de Georgie. Ils avaient traversé *Queen Charlotte's Sound*, par un passage au sud de celui que nous avions suivi, et ils me donnèrent obligeamment une copie de leur reconnaissance.

Les papiers envoyés par Don Quadra por-

taient que la cour d'Espagne avait dépensé des sommes considérables pour soutenir le département de Saint-Blas, dans la seule vue d'en tirer des secours pour les autres établissements qu'elle projetait alors; que Noutka fut découvert en 1774, par les Espagnols, qui en prirent possession en 1775, jusqu'à deux degrés au sud du Sound, et six degrés au nord ; et que comme Don Estevan Joseph Martinez n'y avait point trouvé d'établissement, on ne pouvait se plaindre qu'il réclamât la priorité de ses droits sur ce port; qu'avec l'autorisation du vice-roi de la nouvelle Espagne, le même Don Martinez était entré à Noutka, et qu'il en avait pris possession le 5 mai 1789, au milieu des témoignages de joie des Indiens; qu'ensuite il avait fortifié cette place sans aucune objection de la part du commandant du brig portugais, l'*Ephigenia*, qui était alors dans l'anse; qu'à l'arrivée des vaisseaux américains *le Colombia* et *le Wasinghton*, il avoit examiné leurs papiers et leurs passe-ports, comme il l'avait précédemment fait à l'égard des Portugais, et qu'ayant désapprouvé quelques expressions contenues dans ceux du Colombia, il l'avait retenu, jusqu'à qu'il eût eu avec le capitaine une explication, à la suite de laquelle il avait relâché ce bâtiment ; que la

goëlette anglaise *le Nord-Ouest-d'Amérique* et le sloup la Princesse-Royale arrivèrent bientôt après, et qu'on leur permit de partir après les avoir comblés d'attentions; que le capitaine Colnett, commandant le navire anglais l'*Argonaute*, ayant craint d'entrer, les Espagnols lui firent visite, et que ses craintes se dissipèrent; que toutefois cet officier ne s'étant pas borné aux intérêts de son commerce, et ayant voulu se fortifier et établir une factorerie anglaise, Don Martinez l'avait fait arrêter et conduire à Saint-Blas; qu'on en avait fait autant à l'égard de Thomas Hudson, commandant de *la Princesse-Royale*, lorsqu'il était revenu de Noutka, et que les deux navires avaient été retenus.

Telle était la situation des choses selon Don Quadra, qui offrait de me démontrer clairement que les injures et les usurpations, dont se plaignait le capitaine Meares, étaient chimériques; que Don Martinez n'avait point ordre de faire aucune prise de vaisseaux; qu'il n'avait point rompu le traité, ni violé les lois de l'hospitalité; que les naturels pouvaient affirmer, et que les documents dont était accompagnée la lettre le prouvaient, que M. Meares n'avait pour toute habitation sur le rivage de Noutka qu'une petite hutte, qu'il

abandonna lorsqu'il partit, et qui n'existait plus à l'arrivée de Don Martinez; qu'il n'avait point acheté de terres des chefs des villages voisins; que l'*Ephigenia* n'appartenait point aux Anglais; que Don Martinez n'avait pris ni retenu aucune partie de la cargaison de ce vaisseau; que M. Colnett fut traité de la manière la plus distinguée à Saint-Blas; que les officiers et les gens de son équipage y reçurent, pendant leur détention, la solde attribuée à leur grade dans la marine espagnole; qu'enfin, le navire et la cargaison furent rendus, et que M. Colnett obtint un grand nombre de peaux à son retour à Noutka.

D'après toutes ces considérations, il était évident, disait Don Quadra, que le gouverment espagnol n'avait rien à restituer, ni aucun dommage à réparer; mais il ajoutait que desirant lever tout obstacle à l'établissement d'une paix solide, il était prêt à céder à l'Angleterre, *sans prejudice des légitimes droits de la couronne d'Espagne*, les maisons, édifices et jardins (Voy. pl. VII), construits ou cultivés avec tant de peine par les Espagnols, et que lui-même il se retirerait à Fuca (1).

(1) Il voulait parler de l'établissement que les Espagnols possèdent à l'entrée du *Détroit de Fuca*.

Il observait en même temps que Noutka devait être le dernier établissement de l'Espagne, ou le plus au nord, que le point de séparation devait y être fixé, et qu'à partir de là, l'entrée, l'usage et le commerce de la côte au nord seraient libres aux deux parties, conformément au cinquième article de la convention; qu'aucun établissement ne serait formé sans le consentement des cours respectives, et que les Anglais ne s'étendraient pas au-delà du sud de Fuca.

Don Quadra finissait en déclarant que si je ne voyais aucune difficulté à consentir à ce qu'il proposait, ou si je trouvais un expédient qui fournît les moyens de terminer honorablement la négociation, et d'assurer une paix desirée, il me priait de lui en faire part.

Les documents joints à sa lettre, étaient des doubles de sa correspondance avec Don Francisco Joseph de Viana, commandant de l'Ephigenia, M. Robert Gray, et M. Joseph Ingraham, commandants du Colombia et du Washington, près desquels il paraît que Don Quadra prit des renseignements sur tout ce qui s'était passé à Noutka avant son arrivée, et sur les motifs qui avaient porté M. Meares à représenter les choses sous un point de vue

défavorable à Don Martinez. Le capitaine portugais avait répondu briévement que son navire avait été saisi, et que lui-même avait été fait prisonnier par Don Martinez; que durant sa captivité il avait été fort bien traité, et que lorsqu'il fut remis en liberté, on lui rendit son navire et sa cargaison, et qu'on lui fournit toutes les provisions dont il pouvait avoir besoin. Il prétendait aussi qu'à l'époque où Don Martinez entra dans Noutka, il n'y avait pas le moindre vestige d'une maison qui eût appartenu à des Anglais.

Don Quadra n'ayant adressé qu'une seule et même lettre à M. Gray et à M. Ingraham, ceux-ci lui répondirent conjointement. Ils disaient que, le 5 mai 1789, à son arrivée dans l'Anse-des-Amis, Don Martinez n'y trouva que l'*Ephigenia;* que *le Colombia* était alors à six milles au-delà du Sound, à Mahwinna; que les navires *le Wasinghton* et *le Nord-Ouest-de-l'Amérique* se trouvaient alors en croisière; que Don Martinez demanda les papiers des deux premiers navires, et la cause pour laquelle ils étaient à l'ancre dans le Sound de Noutka, qui, disoit-il, appartenait à sa majesté catholique; que le capitaine Viana répondit que la détresse l'avait contraint d'y relâcher en attendant l'arrivée de Macao, du capitaine Meares,

qui devait sous peu lui apporter des provisions, et qu'il partirait dès qu'il les aurait reçues ; que le capitaine Meares avait, en 1788, fait voile de Noutka, avec le pavillon portugais, qu'il avait à bord un capitaine de la même nation, et qu'il s'attendait à retourner avec lui dans le même bâtiment, qui, ainsi que l'*Ephigenia*, appartenait à un marchand de Macao; que l'*Ephigenia* manquant de provisions et de munitions, il lui en fut fourni par Don Martinez, qui paraissant satisfait des réponses que lui avaient faites les différents commandants, aucune mésintelligence ne fut soupçonnée; que le 10 mai, arriva *le Carlos*, navire espagnol, commandé par le capitaine Arro, et que le jour suivant Don Martinez captura l'*Ephigenia*, alléguant, *du moins à ce que comprirent ces messieurs*, que les instructions du capitaine de ce bâtiment portaient l'ordre de s'emparer de tous les navires anglais, espagnols ou russes, qu'il rencontrerait sur la côte nord-ouest d'Amérique; qu'ensuite on déclara que c'était une méprise qui provenait du peu de connaissance de la langue portugaise; que le bâtiment et sa cargaison furent restitués, et que Don Martinez tira de *la Princissa* tout ce dont pouvait avoir besoin l'*Ephigenia*; qu'il la mit, de la sorte, en

état de continuer son voyage sans attendre le retour de M. Meares. Les mêmes commandants ajoutaient qu'à l'arrivée de *la Colombia*, en 1788, il y avait une maison, ou plutôt une hutte construite par des Indiens, et composée de poteaux grossiers couverts avec des planches; que cette maison fut renversée la même année, que les planches furent portées à bord de l'*Ephigenia*, et que le toit fut donné au capitaine Kendrick, de sorte qu'à l'arrivée de Don Martinez, en mai 1789, il n'y avait pas la moindre trace d'une maison; que M. Meares n'en avait eu aucune, et que, relativement à ses terres, ils n'avaient jamais entendu dire, quoiqu'ils eussent passé neuf mois parmi les naturels, qu'il en eût acheté à Noutka Sound; qu'enfin ils avaient appris de Maquinna et de plusieurs autres chefs, que M. Kendrick était la seule personne à qui ils en eussent vendues.

Selon M. Gray et M. Ingraham, le navire *le Nord-Ouest-d'Amérique*, était arrivé le 8 juin, et le jour suivant, les Espagnols s'en emparèrent. Dix jours après, survint *la Princesse-Royale*, commandée par M. Hudson, de Macao, qui apporta la nouvelle de la faillite d'un armateur de cette même ville, à qui appartenaient l'Ephigenia et d'autres bâtiments. Don

Martinez avait donné pour motif de la capture du *Nord-Ouest-de-l'Amérique*, (quoiqu'il fût saisi avant l'arrivée de la *Princesse-Royale*), qu'il le retenait pour indemnité des lettres de change, tirées sur l'armateur au profit de sa majesté catholique. Le capitaine Hudson, après avoir été traité de la manière la plus honnête par le commodore et ses officiers, partit de Noutka le 2 juillet, avec *la Princesse-Royale ;* et le même soir, arriva l'*Argonaute*, capitaine Colnett.

Ces messieurs disaient aussi qu'ils avaient entendu M. Colnett déclarer à Don Martinez qu'il venait arborer le pavillon anglais à Noutka, et en prendre possession ; que, de concert avec M. Meares et quelques autres anglais, établis à Macao, il avait formé le projet d'y construire un fort, et d'y établir une colonie ; que le commodore espagnol répondit qu'il avait déja pris possession de Noutka, au nom de sa majesté catholique ; que le capitaine Colnett ayant alors demandé si on l'empêcherait de bâtir une maison dans le port, le commodore répliqua qu'il pouvait dresser une tente, faire du bois et de l'eau, et qu'il partirait ensuite quand il voudrait ; que le capitaine Colnett prétendit que ce n'était pas de cela qu'il avait besoin, que son objet était de

construire une *block-house* (1), d'élever un fort, et de fonder une colonie, pour la couronne de la Grande-Bretagne. Don Martinez répondit qu'il n'y consentait point; qu'en accédant à une pareille proposition, il contreviendrait aux ordres de son roi, qu'il renoncerait aux droits des Espagnols sur la côte, et qu'il s'exposerait à perdre sa place. Le commodore prétendit en outre que le navire de M. Colnett n'appartenait pas au roi de la Grande-Bretagne, et que le capitaine n'était pas muni de pouvoirs en vertu desquels il pût agir comme agent public. M. Colnett répondit qu'il était au service du roi; mais Don Martinez observa que cet officier ne recevant qu'une demi paye, et se trouvant employé par un armateur, sa commission de lieutenant dans la marine royale ne servait de rien quant à la présente affaire. La même discussion ayant ensuite eu lieu dans la chambre de la *Princissa*, où M. Gray et M. Ingraham n'étaient pas présents, Don Martinez ordonna de saisir l'*Argonaute*; que bientôt après *la Princesse-Royale* revint, et que comme elle appartenoit à la même compagnie, elle fut aussi capturée. Quant au trai-

(1) Voyez la note du tome 1.er, pag. 102.

tement des prisonniers, ces messieurs disaient que quoiqu'ils n'eussent pas lu l'ouvrage de M. Meares, ils croyaient impossible que les officiers et l'équipage de l'Argonaute n'avouassent pas que Don Martinez les avait toujours parfaitement traités (1). Ils ajoutaient qu'ils avaient conduit à la Chine le capitaine, les officiers et l'équipage du navire *le Nord-Ouest-de-l'Amérique*, ainsi que cent peaux de loutres de mer, estimées 4875 piastres, remises à M. Meares, comme sa propriété.

Je répondis à don Quadra que je ne me croyais pas suffisamment autorisé pour entrer en discussion sur les droits et prétentions de l'Espagne et de l'Angleterre, au sujet des côtes nord-ouest d'Amérique, et des îles adjacentes au nord de la Californie; que l'affaire ayant été mûrement examinée et contradictoirement débattue par les ministres des cours respectives, ce qu'annonçaient la convention du 28 octobre 1790, et la lettre du comte de Florida Blanca, en date du 12 mai 1791,

(1) On trouvera, dans un des chapitres suivants, quelques faits qui sont en contradiction avec ceux que je viens de rapporter, et que je n'ai appris que postérieurement. *Note de l'Auteur.*

je regardais toute intervention de ma part comme incompatible avec ma commission, n'étant investi de pouvoirs que pour recevoir la restitution des territoires que, selon le premier article de ladite convention, don Quadra était autorisé à me faire, c'est-à-dire, celle « *des édifices et districts ou portions de* « *territoire, qui avaient été occupés par les* « *sujets de sa majesté britannique, en avril* « 1789, *soit au port de Noutka ou de Saint-* « *Laurent, soit à celui que l'on dit être ap-* « *pelé le port Cox, et situé environ à seize* « *lieues au sud du premier;* » que le cinquième article de la convention portant en termes exprès, « il est convenu que *l'entrée* « *de tout établissement que les sujets de l'une* « *et de l'autre puissance auraient fait, depuis* « *le mois d'avril* 1789, *ou feraient dans la* « *suite, soit dans les lieux qui, en vertu du* « *premier article, doivent être rendus aux* « *sujets britanniques, soit dans les autres* « *parties des côtes nord-ouest du nord de* « *l'Amérique, ou des îles adjacentes, situées* « *au nord des parties de ladite côte, déja* « *occupées par l'Espagne, sera libre pour les* « *sujets desdites puissances, qui pourront y* « *poursuivre les affaires de leur commerce,* « *sans trouble, ni empêchement quelconque,* »

je

je considérais l'établissement espagnol situé à l'entrée du détroit de Fuca, et que je croyais avoir été formé en mai 1792, comme compris dans les ports de libre accès, « aussi « bien que *tous les autres établissements qui « ont été ou qui pourront être formés au nord « du port Saint-Francisco, regardant celui-ci « comme l'établissement le plus septentrional « occupé par les sujets de sa majesté catho- « lique, en avril* 1789. »

Don Quadra, que je rencontrai en allant à l'observatoire, me dit très-honnêtement qu'il acceptait les offres contenues dans ma lettre, et m'annonça qu'il demeurerait à terre jusqu'à ce que l'on eût achevé quelques travaux à son logement à bord. Il ajouta qu'il resterait à Noutka jusqu'à mon départ, pour m'accompagner dans nos recherches au sud, et me conduire dans tous les ports espagnols que je voudrais visiter, ou bien qu'il irait m'attendre dans le lieu que je lui indiquerais, me recommandant à cet effet, Saint-Francisco ou Monterrey.

Il me demanda qui je voulais laisser en possession du territoire de Noutka. Je lui répondis que ce serait M. Broughton, sur le Chatam, bâtiment dans lequel le reste de la cargaison *du Dédale* serait déposé; et il or-

donna de vider sur le champ les magasins. Nous examinâmes ensuite les différents bâtiments, qui me parurent, en général, assez sûrs, et plus étendus que nous ne les demandions. On avait, depuis peu, construit un grand four pour notre usage, et l'on n'avait permis, à qui que ce fût, de s'en servir. Toutes les maisons avaient été réparées, et les jardiniers s'occupaient, sans relâche, à mettre les jardins en bon état. La basse-cour était remplie d'un grand nombre de volailles et de dindons. Il y avait aussi du bétail noir et des cochons. Don Quadra me dit qu'il n'en prendrait que la quantité nécessaire pour son passage au sud, et qu'il laisserait le reste, ainsi qu'un assortiment de plantes potagères, à M. Broughton. Don Galiano et Don Valdès y ajoutèrent tout ce qu'ils purent épargner, et principalement trois belles chèvres. J'avais encore des cochons et des chèvres à lui donner. Ces provisions et les productions naturelles du pays étaient suffisantes pour lui faire passer convenablement l'hiver.

La politesse, l'hospitalité, l'amitié de Don Quadra ne s'étant démenties en aucune occasion, nous engagèrent, M. Broughton et moi, ainsi que plusieurs officiers et *midshipmen* des deux bâtiments, à dîner presque tous

les jours à sa table, qui était constamment pourvue d'une grande quantité de mets rafraîchissants, aussi sains qu'agréables, et dont nous étions privés depuis longtemps.

Pour établir la bonne intelligence entre nous et les naturels, Don Quadra me proposa de faire une visite de cérémonie à *Maquinna*, dans sa résidence royale à *Tahsheis*, éloignée d'environ sept lieues, vers le haut du *Sound*. Il se plaça avec moi dans la yolle de la Découverte, et nous fûmes accompagnés d'autant d'officiers espagnols et anglais que purent en contenir une chaloupe espagnole et la nôtre, ainsi que le canot du Chatam. Nous partîmes le 4 septembre au matin; et la veille, on avait fait annoncer notre visite, par un messager.

Le temps, quoique couvert, était agréable; et à l'aide d'une bonne brise, nous atteignîmes Tahsheis, à deux heures après midi. Maquinna nous reçut avec de grands témoignages de contentement; et son orgueil nous parut très-flatté de cette preuve de notre considération. Il nous fit parcourir le village, où nous fûmes parfaitement accueillis, ce que, peut-être, nous dûmes aux présents distribués parmi les habitants, qui tous se conduisirent avec beaucoup d'ordre et civilité. Après avoir

visité la plupart des maisons, nous arrivâmes à celle de Maquinna, qui était une des plus larges, quoiqu'elle ne fût pas entièrement couverte. Nous y trouvâmes assise, avec une sorte d'appareil, sa fille, qui avait été, depuis peu, proclamée, en grande cérémonie, seule héritière de tous ses domaines et de sa puissance. Près d'elle étaient assises aussi trois des femmes de son père, et une nombreuse suite de parents. La jeune princesse était de petite stature, et chargée d'embonpoint. Elle avait le visage rond, de petits traits, et la peau propre et presque blanche. Enfin si elle ne pouvait prétendre à la beauté, sa personne n'avait rien de désagréable. Je lui fis, ainsi qu'à son père, des présents convenables dans une telle occasion, et qui furent reçus avec la plus grande approbation de leur part, et de celle de la foule qui les environnait. Mes dons aux femmes de Maquinna, à ses frères et à ses autres parents, n'obtinrent pas moins de succès. On nous servit ensuite un excellent dîner, qu'avait fait préparer Don Quadra. Nous y eûmes la compagnie du prince et de sa fille. Celle-ci fut placée au haut de la table, et montra la plus grande décence.

Après le dîner, Maquinna nous fit donner une représentation, dans laquelle furent figu-

rées les opérations guerrières du pays. D'abord, parurent douze hommes, armés de fusils, et complétement équipés, qui se postèrent avec beaucoup d'ordre, en dedans de l'entrée de la maison, où ils demeurèrent. Ils furent suivis de dix-huit autres, d'une forte stature, portant chacun une lance de seize ou dix-huit pieds de long, d'une grosseur proportionnée, et terminée par un morceau de fer, long et plat, qui paraissait être tranchant des deux côtés, et qui était extrêmement poli. Cette arme semblait toutefois incommode et lourde. Les lanciers exécutèrent plusieurs mouvements, qui imitaient ceux de l'attaque et de la défense ; et en même temps ils chantèrent différents airs de guerre, ce que firent aussi ceux qui étaient armés de fusils. Lorsque toutes les évolutions furent achevées, on me présenta deux petites peaux de loutres de mer ; et les guerriers ayant déposé leurs armes, exécutèrent une danse des plus burlesques, dans laquelle Maquinna se fit principalement remarquer. Nous nous empressâmes de contribuer aux amusements de ce jour. Nos chansons procurèrent le plus grand plaisir aux naturels ; et comme nous avions des tambours et des fifres, nos matelots ter-

minèrent la fête par des contre-danses et des walses.

Dans la soirée, nous prîmes congé de Maquinna, qui pouvait à peine exprimer la satisfaction qu'il avait éprouvée de la visite dont nous l'avions honoré. Il nous dit que Wicananish, ni aucun autre chef, n'avait jamais reçu d'aucun navigateur, un pareil témoignage de considération; et nous ayant promis que sous peu de jours il nous la rendrait, nous lui fîmes entendre que nous le recevrions à la mode d'Europe.

En partant de Tahsheis, nous fîmes quelques milles, puis nous entrâmes dans une petite anse, près de laquelle nous dressâmes nos tentes; et nous passâmes une très-agréable soirée.

Le lendemain, après avoir déjeûné, nous rentrâmes dans nos embarcations, et nous continuâmes notre route. Le temps était beau, mais le vent contraire; et nous fîmes sur les rochers un excellent dîner, qu'avait fait préparer Don Quadra. Sur les cinq heures du soir, nous arrivâmes à l'Anse-des-Amis.

Dans notre excursion, Don Quadra me pria très-instamment de désigner quelque île, ou

quelque port, sous son nom et le mien réunis, pour rappeler le souvenir de notre rencontre et du commerce amical qui s'était établi entre nous. Concevant qu'aucun lieu ne méritait mieux cette dénomination que celui où nous nous étions rencontrés pour la première fois, lieu qui était presque au centre d'une étendue de terre, autour de laquelle nous avions navigué, et formait les côtes sud-ouest du *golfe de Georgie*, et les côtes sud du *détroit de Johnstone*, et du *Queen Charlotte's Sound*, je nommai cette terre ILE DE QUADRA et DE VANCOUVER. L'estimable espagnol m'en parut extrêmement satisfait.

Maquinna, ses deux femmes et quelques-uns de ses parents, tinrent leur parole, le 6. Ils ne furent pas longtemps à bord sans se montrer les mendiants les moins honteux que j'eusse vus. Il en était de même de tous les Indiens de cette tribu; et ce défaut était probablement l'effet de la générosité des Espagnols. Ils demandaient tout ce qui leur faisait plaisir, que ce fût un objet d'utilité, de parure ou de curiosité; et si on ne leur donnait pas aussitôt, ils montraient de l'humeur pendant quelques jours.

J'eus cependant le bonheur de pouvoir satisfaire aux demandes de Maquinna et des

siens. Mes libéralités récentes envers les personnes de sa famille et lui, n'étaient peut-être pas encore sorties de sa mémoire; mais leur visite n'en fut pas moins utile pour eux; car si leur circonspection les empêcha de me rien demander, ils s'en dédommagèrent près des officiers et des autres personnes que j'avais à bord.

Nos hôtes attendaient les feux d'artifice avec une impatience, que vers le soir ils ne pouvaient contenir, et qui les fit nous accuser de manquer à nos promesses, et de les avoir trompés. Don Quadra parvint, non sans peine, à leur persuader d'attendre jusqu'à la fin du jour. La nuit fut très-favorable. Les fusées volantes, les ballons, etc., avaient été très-bien conservés, et causèrent aux Indiens autant d'étonnement et d'admiration que de frayeur. Ce ne fut pas sans difficulté que j'engageai Maquinna et son frère, à mettre eux-mêmes le feu à quelques fusées volantes, espèce d'artifice qui produisit le plus d'effet.

L'*Aransasu*, vaisseau de guerre espagnol, commandé par Don *Caamano*, arriva le 8, d'une expédition sur la côte extérieure au nord de Noutka, vers *Biccareli*. On me promit de m'en remettre les cartes dès

quelles seraient convenablement arrangées.

Le mauvais état de la santé de M. Cranstoun, l'ayant, depuis notre départ du Cap-de-Bonne-Espérance, mis hors d'état d'exercer ses fonctions, il me demanda la permission de s'embarquer sur le Dédale pour se rendre au port Jackson, d'où il espérait trouver passage sur quelque bâtiment chargé pour l'Angleterre. Je la lui accordai; et je nommai à sa place M. Archibald Menziez, qui nous avait été d'un grand secours. Le maître d'équipage, M. William House, officier intelligent et zélé, obtint aussi sa démission, pour cause de maladie. Je lui donnai pour successeur M. John Noot, qui exerçait les mêmes fonctions sur le Chatam, et qui fut remplacé par M. George Philliskirk.

Une indisposition empêcha M. Dobson de terminer, avant le 10 de ce mois, la traduction de la lettre que Don Quadra m'avait adressée le 2, et dont le contenu me causa beaucoup d'étonnement.

Le commandant espagnol m'annonçait qu'il ne pouvait restituer à sa majesté britannique que les édifices, districts ou portions de terre, enlevés, en 1789, à ses sujets; qu'il avait la preuve que la petite hutte que possédaient les Anglais, n'existait plus à l'arrivée de Don

Martinez, et que l'établissement des Espagnols n'était pas au même endroit que celui des sujets britanniques. Il ajoutait que si je ne me croyais pas suffisamment autorisé à souscrire à la teneur de sa commission et de ses instructions, il me proposait d'en référer à nos cours respectives. En même temps, il m'offrait de *me laisser* en possession du terrain qu'avait M. Meares, et de mettre *à ma disposition* les maisons, jardins et magasins, occupés par les Espagnols. Il finissait en disant que dans ce cas il se retirerait, jusqu'à ce que la décision des deux cours fût connue.

Je répondis immédiatement que cette lettre, comme la première, ramenait une discussion dont je n'avais pas le droit de m'occuper, que j'acceptais la proposition, et que j'en ferais mon rapport à ma cour pour en recevoir des instructions.

Dans la nuit arriva le brig *Hope*, de Boston en Amérique, commandé par M. Joseph Ingraham, celui qui, conjointement avec M. Gray, avait donné à Don Quadra une déclaration de la conduite de don Martinez, et de tout ce qui s'était passé à Noutka, en 1789.

Le lendemain 12, vers midi, je reçus réponse de Don Quadra, qui me réitérait ses offres. Je lui déclarai sur le champ, que j'é-

tais prêt à recevoir les territoires sur la côte nord-ouest d'Amérique, ou les îles adjacentes, conformément au premier article de la convention, et à la lettre du comte de Florida Blanca.

Je dînai le même jour avec lui. Au sortir de table, nous tînmes une conférence dans laquelle il s'efforça de justifier la conduite de Don Martinez, et insista principalement sur la concession faite par Maquinna, qui avait mis les Espagnols positivement en possession des terres qu'ils occupaient. Le résultat de notre entretien fut que Don Quadra me laisserait en possession des territoires, à l'instant où son vaisseau serait prêt à le recevoir. A son départ le pavillon anglais devait être arboré à la place du pavillon espagnol, et il consentit à le saluer, d'après ma promesse de lui rendre le même nombre de coups de canon. Tout paraissait arrangé aux gré des deux parties, lorsqu'à ma grande surprise, je reçus, le lendemain 13, une lettre de Don Quadra, par laquelle il déclarait qu'il était prêt à me mettre en possession des territoires occupés par les sujets britanniques, en avril 1789, et à abandonner l'établissement espagnol à Noutka, jusqu'à la décision des deux cours. C'était là, disait-il, tout ce que lui per-

mettaient ses pouvoirs. Je répondis aussitôt que par ces mêmes territoires je comprenais Noutka *in toto*, et le port Cox. Que j'étais toujours prêt à les recevoir; mais que je ne pouvais concevoir l'idée d'élever le pavillon britannique sur le terrain qui m'était indiqué, et qui n'avait pas plus de cent verges, en toutes directions.

Le 15, un jeune homme, qui depuis deux jours était absent du vaisseau de Don Quadra, fut trouvé cruellement assassiné, près d'une anse, non loin du mouillage. On lui avait coupé le gras des jambes, sa tête avait été séparée de son corps, et il avait reçu plusieurs larges blessures. On soupçonna d'abord, de cet horrible crime, ou les naturels, ou un nègre d'un caractère abominable, qui s'était échappé du vaisseau, dans le même temps que le jeune homme avait disparu. L'opinion que c'étaient les habitants prévalut et parut confirmée par leur départ des environs du *Sound*, lorsque Don Quadra eut sommé Maquinna de lui livrer le coupable.

La réponse de Don Quadra à ma lettre en date du 13, ne faisant que réitérer l'offre de *me laisser en possession*, et non de *restituer formellement* le territoire de Noutka, je lui demandai une réponse cathégorique et définitive,

sur ma proposition. Comme il avait paru insister sur ce que les vaisseaux de M. Meares portaient pavillon portugais, je saisis cette occasion de lui déclarer que je considérais cette circonstance comme très-peu importante, et fort étrangère à la question, qu'elle avait été insérée dans la pétition originale que M. Meares avait adressée au parlement britannique, et qu'en conséquence elle avait dû fixer l'attention des ministres d'Angleterre et d'Espagne. Je finissais par lui annoncer que s'il ne consentait pas à terminer la négociation, d'après les propositions renfermées dans mes précédentes lettres, toute correspondance cesserait à ce sujet entre nous.

Cette contestation n'influa nullement sur nos rapports particuliers. Nous continuâmes à nous visiter comme de coutume; et ce même jour (13 septembre) Don Quadra, Don Caamano, et plusieurs officiers espagnols me firent l'honneur de dîner à bord de la Découverte.

Le brig portugais, le *Fenis et Saint-Joseph*, commandé par Don Juan de Barros Andrède, ayant à bord M. Duffin en qualité de subrécargue, arriva le 16, dans la matinée. Je demandai le soir, à Don Quadra, sa détermination finale. Comme il ne changea rien

à ses offres, je le priai le lendemain de me dire de vive voix, s'il était résolu de s'en tenir aux propositions renfermées dans sa dernière lettre? Ayant reçu de lui, une réponse affirmative, je lui déclarai que je considérerais Noutka, comme *un port espagnol*, et lui demandai *la permission* de continuer nos travaux à terre. Il me l'accorda très-poliment, en m'assurant de ses dispositions amicales, et de l'intention où il était de nous rendre tous les bons offices qui dépendaient de lui.

Notre négociation, ainsi terminée, Don Quadra m'annonça, le 18, que le commandement du port serait confié à don Caamano, jusqu'à l'arrivée de *la Princissa*, commandée par Don Fidalgo. Il faisait alors tous les préparatifs de son départ, qui devait avoir lieu sous peu de jours. Conformément à la promesse que je lui en avais faite, il me pria de lui donner, pour le service de sa majesté espagnole, copie de mes cartes; mais comme la longitude que nous avions assignée à plusieurs parties de la côte, différait de celle que le Capitaine Cook avait fixée, je desirais, auparavant, saisir les occasions qui se présenteraient de faire d'ultérieures observations, pendant que nous demeurerions dans ce port. Présumant que les changements que

nous pourrions faire, ne seraient pas très-importants, Don Quadra me demanda de lui remettre cette copie d'après l'état où se trouvaient alors les cartes, et je la lui fis passer.

Comme il devait, avec plusieurs officiers espagnols, mettre à la voile, le 22 au matin, il me fit l'honneur de venir, la veille, faire à mon bord, un dîner d'adieu; et dans cette occasion, il fut reçu, comme de coutume, avec tout le respect, tout le cérémonial, tous les égards dus à son rang. La journée se passa très-agréablement; et *Monterrey* fut fixé pour le lieu de notre rendez-vous.

Ayant appris que le subrécargue, M. Duffin, avait accompagné M. Meares, en 1788, et notamment lorsque celui-ci arriva pour la première fois à *Noutka Sound*, je le priai de me donner à ce sujet, toutes les particularités qu'il pourrait se rappeler. Il y consentit d'une manière très-obligeante, et me garantit même sous serment, et très-librement, la vérité de ses déclarations, qui portaient en substance, que vers la fin de l'année 1787, deux vaisseaux destinés au commerce des fourrures, furent équipés sur la côte nord-ouest d'Amérique, par John Henry Cox et compagnie, négocians à Canton; que le commandement et la conduite de l'expédi-

tion furent confiés à John Meares, écuyer, et l'un des propriétaires; qu'afin d'éviter des droits onéreux, les vaisseaux firent voile sous pavillon portugais, au nom et sous l'affirmation de Jean Cavallo, écuyer, négociant portugais à Macao, qui n'avait aucun droit à réclamer ni sur les bâtiments, qui, tous, étaient montés par des sujets de sa majesté britannique, ni sur les cargaisons, qui étaient des propriétés anglaises; que lui-même, M. Duffin, accompagna M. Meares, sur l'un de ces navires, et qu'ils arrivèrent en mai 1788, à Noutka; que le 17, ou le 18 du même mois, M. Robert Funter et lui, descendirent à terre avec M. Meares, qui acheta des deux chefs *Maquilla* (Maquinna) et *Calicum*, au nom de sa majesté britannique, et pour le prix de huit ou dix feuilles de cuivre et de quelques bagatelles, tout le territoire qui entoure l'*Anse-des-Amis*, et le *Sound de Noutka*; que les naturels en furent enchantés, et qu'ils rendirent hommage à M. Meares, comme à leur souverain, et selon la coutume de leur pays; que pendant cette cérémonie, le pavillon britannique, et non le pavillon portugais, fut déployé sur le rivage; que M. Meares fit construire une maison sur l'emplacement qu'il jugea le plus convenable, et qui était celui

celui qu'avait occupé la tente du Chatam; que les naturels et leurs chefs lui offrirent d'abandonner leur résidence, et de se retirer à Tahsheis, et que conséquemment les Anglais ne furent pas bornés à cette seule enceinte, mais qu'ils eussent pu élever des maisons, dans toutes les autres parties de l'anse, s'ils l'avaient jugé à propos; que M. Meares confia à M. Funter la garde de la maison, qui consistait en trois chambres à coucher, en une salle à manger pour les officiers, et en différentes pièces pour les gens de l'équipage; que ces appartements se trouvaient à cinq pieds de terre, et que le rez-de-chaussée formait des magasins; qu'indépendamment de cette maison, on avait élevé des hangars pour la commodité des travailleurs; que M. Meares laissa tous ces édifices en bon état, et qu'il enjoignit à Maquilla d'en prendre soin, jusqu'à son retour ou celui de quelques-uns de ses associés; que lui, Robert Duffin, n'était point à Noutka, à l'arrivée de Don Martinez; qu'il avait entendu dire qu'à cette époque, il ne restait aucun vestige de la maison; mais qu'étant revenu en juillet 1789, il avait trouvé l'anse occupée par les sujets de sa majesté catholique; qu'alors il ne vit plus rien de la maison de M. Meares, et que

sur l'emplacement où elle se trouvait, on avait dressé les tentes de quelques officiers du *Colombia*, commandé par M. John Kendrick, sous le pavillon et la protection des Etat-Unis d'Amérique; que les vaisseaux de sa majesté catholique *la Princissa* et *le San Carlos* étaient à l'ancre dans l'Anse-des-Amis, avec le Colombia et le Wasinghton, ce dernier, comme le précédent, appartenant à des Américains; que le second jour après leur arrivée, ces derniers navires furent saisis par Don Martinez, et que l'on permit à ceux qui les montaient de continuer leurs opérations de commerce avec les naturels.

Don Quadra se chargea, à ma demande, de rédiger et de faire passer, par la voie la plus prompte et la plus sûre, aux lords de l'Amirauté, une courte relation de nos principales opérations dans ce port. Le 22, il appareilla de l'Anse-des-Amis, et nous fit un salut de treize coups de canon, que je lui rendis en nombre égal.

Nous nous étions particulièrement occupés du chargement des munitions, et du rééquipement du Chatam, dont on avait entièrement vidé la cale, afin de le radouber. La Découverte étant, à tous égards, en état de remettre en mer, tous nos gens s'occupèrent de ce

service, qui fut extrêmement retardé par le mauvais état des barriques et des provisions apportées par le Dédale, les unes ayant besoin d'être réparées, et les autres d'être salées de nouveau. Il y eut aussi beaucoup de perte sur les liqueurs spiritueuses et le vin. Une grande quantité d'étoffe était absolument hors d'état de servir. D'autres objets, et notamment quelques voiles, se trouvaient considérablement endommagés. Dans les circonstances où nous étions, de telles pertes étaient très-fâcheuses, et nous les attribuâmes à la manière défectueuse avec laquelle on avait arrangé la cargaison.

Les vaisseaux de commerce, employés pendant cette saison, sur la côte nord-ouest d'Amérique, remplirent, à ce que je crois, complétement leur objet. Plusieurs étaient fort contents de la quantité de fourrures, qu'ils avaient ramassées durant le cours de l'été. D'autres qui avaient prolongé le terme de leur voyage, avaient passé leur hiver, soit aux îles Sandwich, soit sur la côte, où ils achevaient de petits navires dont ils avaient apporté la charpente. Deux chaloupes à deux mâts, l'une pour des Anglais, l'autre pour des Américains, étaient alors sur le chantier dans l'anse. Après avoir reçu la dernière main,

elles devaient être employées à la navigation intérieure, pour ramasser des peaux de loutres de mer, et plusieurs autres fourrures. Il y avait aussi dans le port un navire français, dont la destination était la même. Les vaisseaux espagnols qui s'y trouvaient également, étaient la Gertrude et la Conception, de trente-six canons, l'Actif, brig de douze canons, la Princissa, l'Aransasu, le Saint-Carlos, armés en guerre, et ceux de Don Valdes et Don Galiano. Ces deux officiers avaient été constamment occupés, non-seulement à faire des recherches géographiques, mais aussi à prendre des renseignements sur le commerce de cette contrée. Cette circonstance et les efforts de Don Quadra pour conserver tout l'établissement, ou pour s'assurer, à tout événement, des droits sur Noutka, prouvent évidemment l'intérêt que la cour d'Espagne attache aux relations commerciales que l'on peut établir dans cette partie du monde.

Regardant comme un devoir indispensable d'instruire moi-même, par la voie la plus sûre et la plus courte, les lords de l'Amirauté, de toute ma négociation dans ce port, j'arrêtai le passage de M. Mudge, mon premier lieutenant à bord du Fenis et Saint-Joseph, destiné pour la Chine. De-là M. Mudge devait se rendre en

toute diligence en Angleterre, et je le chargeai des extraits des parties les plus importantes de mon journal, et d'une copie de nos reconnaissances sur cette côte. J'avais lieu d'espérer qu'il serait promptement de retour, et qu'il me rapporterait de nouvelles instructions.

Dans cette occasion, je nommai MM. Puget et Baker, l'un premier, et l'autre second lieutenant. M. Spelman fut aussi fait troisième lieutenant de la Découverte, et M. Thomas Manby, master du Chatam.

Don Quadra n'ayant pris aucune mesure de rigueur pour découvrir et faire punir l'auteur du meurtre du jeune espagnol, les alarmes des naturels se dissipèrent promptement, et au bout d'un ou deux jours, ils nous visitèrent comme de coutume. Cependant Maquinna et les autres chefs ne furent pas si cordialement reçus dans les habitations espagnoles que du temps de Don Quadra. Le premier montrait beaucoup d'antipathie pour eux, et notamment pour Don Martinez, qu'il accusait d'être descendu sur le rivage avec un grand nombre d'hommes armés, et de l'avoir contraint par des menaces à faire la cession de Noutka au roi d'Espagne. Il s'affligeait aussi de notre prompt départ; et,

disant que son peuple était toujours tourmenté par les nouveaux venus, il me pria de laisser quelques personnes pour le protéger. Cependant il faut peu compter sur la sincérité de telles déclarations. Quelque peu instruits que soient ces peuples, ils ne manquent ni de politique, ni d'art, et ne négligent point celui de la flatterie. Ils cherchent surtout à persuader aux étrangers que leurs égards pour eux sont l'effet de la plus sincère amitié; et de la sorte ils parviennent à se procurer de considérables présents, sans donner la moindre chose en retour.

Depuis le depart de Don Quadra jusqu'au 26, je passai presque tout mon temps à préparer mes dépêches pour l'Angleterre. Elles furent alors achevées, et M. Mudge eût fait voile le même jour, sans un grand frais de sud-est, accompagné d'une forte pluie. Ce temps fâcheux dura jusqu'au 30, après-midi, que le vent, passant au nord-ouest, dissipa les nuages; et le Fenis et Saint-Joseph appareilla pour la Chine.

Le brig le Hope, qui était parti de Noutka, le 20 septembre, et la Princissa revinrent, le 2 octobre, de l'établissement que les Espagnols avaient formé près de l'entrée sud du détroit de Fuca, qui était cette même baie

que nous avions dépassée dans l'après-midi du 29 avril précédent. J'eus lieu de croire qu'ils étaient déterminés à l'abandonner totalement, parce qu'elle était trop exposée aux vents, et qu'un fond de roche en rendait le mouillage très-mauvais. Il me parut aussi que Don Fidalgo avait ramené toutes les têtes de bétail destinées à cet établissement.

L'incertitude du temps retarda considérablement nos travaux. L'approche de l'hiver, qui s'était déja fait sentir, annonçait que l'année ne se partage ici qu'en deux saisons. Le mois de septembre avait été très-beau, et Don Quadra avait toujours eu le même temps, depuis son arrivée au printemps. Durant tout cet intervalle, il régnait constamment, de jour, un vent frais, qui soufflait de l'Océan, et la nuit, une petite brise, qui venait de terre. En conséquence, le climat est très-agréable, et l'entrée et la sortie des ports sont extrêmement faciles.

Le résultat moyen de quarante-neuf suites d'observations de distances, faites par moi, et de cinquante-sept par M. Whidbey, donna la longitude de *Noutka-Sound*, par 233° 31′ 30″, ce qui le place 20′ 30″ plus à l'est que ne l'indique le capitaine Cook, et environ 10′ à l'est de celle de M. Malaspina.

La latitude de notre observatoire, d'après trente hauteurs méridiennes du soleil, était de 49° 34′ 20″.

CHAPITRE ONZIÈME.

Départ de *Noutka-Sound*. — Nous prolongeons la côte sud. — Entrée du *Dédale* dans le *Havre de Gray*. — Le Chatam pénètre dans la *Rivière de Colombia*. — Arrivée de la Découverte au *Port Saint-Francisco*.

Le mauvais temps nous retint jusqu'au 12 octobre, après midi. Alors, de concert avec le Chatam et le Dédale, nous sortîmes de l'anse, pour profiter du vent de terre, qui, vers dix heures, poussa la Découverte hors du port de Noutka; mais ces deux bâtiments n'ayant pu nous suivre, je fis mettre en panne, vers minuit, pour les attendre, et ils nous rejoignirent le lendemain matin.

La veille du jour, où nous appareillâmes, je reçus à bord deux jeunes femmes qui se proposaient de retourner dans leur patrie, aux îles Sandwich. Elles étaient arrivées à Noutka, le 7 octobre, sur un navire de Bristol, appelé *la Jenny*. Ce bâtiment devant se rendre directement en Angleterre, M. James Baker, qui en était le commandant, me pria très-ins-

tamment de permettre que ces deux malheureuses filles s'embarquassent sur la Découverte, pour descendre à l'île d'Onehow, le lieu de leur naissance et de leur résidence. Il paraît qu'elles avaient été amenées contre leur gré, et sans que leurs parents et leurs amis en eussent eu la moindre connaissance. Je donnerai dans la suite et dans une place plus convenable plusieurs particularités sur cette affaire.

Nous prolongeâmes le rivage de l'est, et à midi, notre latitude observée fut de 49° 23′, et notre longitude de 233° 28′. La terre la plus septentrionale qui fût en vue, nous restait au nord-ouest du compas. Nous avions Noutka au 8° nord-ouest, la terre la plus orientale, qui s'offrît à nos regards, au 88° nord-est, et la pointe des Brisans, qui était le rivage le plus proche, au 30° nord-est, à la distance d'environ quatre milles. Ainsi cette pointe est située, d'après nos observations, qui furent très-précises, et faites par différentes personnes, dont les calculs se trouvèrent exactement les mêmes, par 49° 25′ de latitude et 233° 32′ de longitude. Le capitaine Cook indique la latitude de la pointe des Brisans, par 49° 15′, ce qui fait une différence de 10′, erreur que j'attribue à l'impression, car mes

observations, à cette époque, la placèrent par 49° 24′ (1).

Nous eûmes un joli frais de nord-ouest jusqu'au soir; alors il fut remplacé par des calmes et des souffles variables et légers, qui venaient de terre; ce temps dura jusqu'au lendemain vers midi. Le ciel, quoique clair au dessus de nos têtes, était brumeux aux extrémités de l'horizon, et nous n'apercevions que très-imparfaitement la terre. L'après-midi nous eûmes une jolie brise de l'ouest, qui nous permit de porter vers la côte, et de voir dans le lointain le port Cox et le Sound de Berkley, que les naturels du pays nomment, selon les Espagnols, *Clayoquot* et *Nittinat*. Au coucher du soleil, la pointe est du premier nous restait au 50° nord-ouest du compas, à peu près à quatre lieues de distance; nous avions la pointe ouest du dernier, ou le rivage le plus proche, au 28° nord-est, à peu près à cinq milles; et la côte, en vue, s'étendait de l'est au 63° nord-ouest. Nous raccourcîmes la voile pour la nuit, et nous gouvernâmes sur le Cap-Classet. J'avais compris que ce promontoire était appelé de la sorte par les naturels; mais je découvris en cette

(1) M. Vancouver accompagnait le capitaine Cook. *Note du Traducteur.*

occasion, que ce nom provient de celui d'un chef inférieur, qui résidait dans le voisinage, et je lui rendis le nom de *Cap Fattery*, que lui avait donné le capitaine Cook.

Le vent d'ouest s'éteignit à l'approche de la nuit; mais il fut remplacé par des souffles légers et des calmes; et bientôt nous fûmes entraînés loin de la terre, qui, le lendemain matin, se montra à cinq ou six lieues de distance, mais extrêmement obscurcie par la brume.

Le défaut de vent nous tint éloignés de la côte, le 16, et nous allâmes au sud. L'épaisseur de la brume nous empêcha de voir que nous dépassions le Cap-Flattery, et nous ne nous en aperçûmes qu'à dix heures du matin, en reconnaissant les rochers qui gissent au sud de ce Cap, et dont le plus large, indépendamment de l'île de la Destruction, est la terre la plus détachée, la plus étendue, qui existe entre le Cap-Flattery et le Cap-Mendocin. La forme en est oblongue, le sommet presque plat, et les flancs en sont pour ainsi dire perpendiculaires. Tout auprès se trouvent quelques petits rochers blancs et nus, dont plusieurs sont submergés, et l'on y remarque aussi quelques îlots de roche, d'une forme curieuse et pittoresque. Notre latitude

observée était, à midi, de 48° 8′, et notre longitude, selon le chronomètre, de 235° 26′. La terre la plus méridionale qui fût en vue nous restait au 78° sud-est du compas, et nous avions dans l'est, la montagne que nous avions précédemment considérée comme le Mont-Olympe. Soit que nous eussions vu depuis peu des montagnes plus élevées, soit que celle-ci se fût dépouillée de sa robe d'hiver, car elle n'offrait plus que quelques taches de neige, il est certain qu'elle nous parut bien moins haute que lorsque nous la vîmes en avril. Une brise légère du nord-ouest nous donna la facilité de déterminer la situation du Cap-Flattery, et j'eus la satisfaction de trouver qu'elle correspondait parfaitement à celle que je lui avais assignée au printemps.

Le 17, nous passâmes la nuit à l'ancre sur une partie de la côte, que nous avions rangée en remontant vers le nord. Le lendemain, à cinq heures du matin, nous la prolongeâmes, à l'aide d'une petite brise de terre, qui fut remplacée par une brise du nord-ouest. A midi, notre latitude observée était de 47° 14′, et notre longitude de 235° 59′, position qui répondait à peu près à celle que nous avions assignée à cette côte au printemps. La terre la plus septentrionale, qui

fût en vue, nous restait au 28° nord-ouest du compas. Nous avions au 15° nord-ouest, un rocher percé, que le 28 avril, au matin, nous avions vu en avant de la Pointe-Grenville. Le Mont-Olympe était au 14° nord-est. Le rivage le plus proche, formant un petit rocher détaché, au 80° sud-est, se trouvait à trois ou quatre milles de distance. Deux basses pointes de terre, que nous considérâmes comme celles du Havre-de-Gray, étaient au 40° sud-est, et la terre la plus méridionale, qui fût en vue, au 32° sud-est. Dans la matinée, nous vîmes une montagne ronde, extrêmement haute, qui nous restait au 79° nord-est du compas, et sortait d'une plaine basse, ou plutôt d'une terre modérément élevée. Tout ce que les collines intermédiaires nous permit d'en apercevoir, était entièrement couvert de neige. Nous ne doutâmes nullement que ce ne fût le Mont-Rainier; et bientôt nous reconnûmes que ce l'était en effet. Nous en étions à la distance de cent milles géographiques.

Tout concourant à favoriser le dessein que j'avais formé d'examiner une seconde fois cette côte, je chargeai M. Whidbey de prendre un des canots de la Découverte, et d'aller sur le Dédale reconnaître le Havre-de-Gray, que l'on dit situé par 46° 53′ de latitude, tandis

que le Chatam et la Découverte feraient la reconnaissance de la rivière que M. Gray a trouvée par 46° 10′. Dans le cas où nous ne rejoindrions pas le Dédale avant de gagner Monterrey, ce port fut désigné pour notre rendez-vous. Nous dirigeâmes notre marche au sud, à la distance de trois ou quatre milles du rivage.

Vers minuit, nous jetâmes l'ancre par seize brasses. Au point du jour, nous reconnûmes que nous étions mouillés par le travers d'une baie, dans laquelle nous avions essayé de pénétrer, le 27 avril précédent, et que nous nous trouvions à peu près à deux milles en avant du plus extérieur des brisans, qui nous restait au 73° nord-est du compas. Je reconnus par diverses observations que notre mouillage était situé par 47° 50′ de latitude, et 236° 4′ de longitude. La baie ne me parut pas s'enfoncer aussi loin que je l'avais supposé ; mais la terre basse s'avançait bien plus dans l'océan que je ne l'avais cru d'abord. Les brisans n'étaient pas non plus entièrement rapprochés, car nous découvrîmes deux petites ouvertures, qui cependant, d'après la couleur de l'eau et le peu de hauteur de la houle, doivent avoir peu de profondeur. Nous voyons aussi la lame se briser en toutes directions,

entre les ressifs extérieurs et le rivage que nous ne pûmes distinguer qu'à onze heures. Une brise du nord-ouest ayant dissipé la brume, nous reconnûmes que la côte est formée par une grève non interrompue, bordée de brisans, à distance inégale.

Nous prolongeâmes, avec un vent agréable et un beau temps, cette partie délicieuse et, sans doute, fertile, de la côte de la nouvelle Georgie, à la distance d'environ une lieue des bas-fonds. A quatre heures (le 19), nous atteignîmes le Cap-Disappointment, qui forme la pointe nord de l'entrée de la rivière que M. Gray a nommée *Rivière de Colombia.* Je donnai l'ordre à M. Broughton d'y pénétrer, sur le Chatam, et, lorsqu'il ne trouverait plus que quatre brasses, de faire le signal de danger ; mais en même temps je lui recommandai de s'avancer tant que le canal serait navigable.

Comme nous suivions le Chatam, la ligne de la sonde diminua insensiblement, et ne fut plus enfin que de quatre brasses. Nous naviguâmes pendant quelque temps sur cette petite profondeur, sans pouvoir distinguer l'entrée de la rivière, la mer brisant plus ou moins de l'un à l'autre rivage ; mais le Chatam allant toujours en avant, je jugeai qu'il

qu'il avait trouvé un beau canal. Bientôt cependant nous n'eûmes plus que trois brasses, et l'eau devenant toujours moins profonde, et brisant d'ailleurs en toutes directions autour de nous, je portai à l'ouest afin d'échapper au péril, dont nous étions menacés. Nous fûmes aidés par un jusant très-fort qu'envoyait la rivière, et qui, rencontrant une houle pesante, qui venait de l'ouest, se jetait avec violence sur le rivage, et rendait la mer très-irrégulière et très-dangereuse. Sur les sept heures, la ligne était de dix brasses; et nous croyant en sureté, nous jetâmes l'ancre pour la nuit; mais nous la passâmes très-désagréablement, tant à cause du roulis violent qu'essuyait le vaisseau, que de notre inquiétude à l'égard du Chatam. A l'instant où nous sortîmes des brisans, notre conserve fit un signal dont nous ne pûmes connaître parfaitement la cause, la nuit qui commençait à tomber nous ayant empêchés de distinguer la couleur de son pavillon, mais qui pouvait avoir pour but de nous demander du secours. Cependant ce navire ayant paru parfaitement obéir au commandement, et d'ailleurs la rapidité de la marée et une grosse mer s'opposant à ce que nous lui portassions la moindre assistance, j'espérai que le signal aurait

peut-être eu la barre pour objet, ce qui fut prouvé le lendemain à la pointe du jour; car nous vîmes alors le Chatam courir en toute sureté, dans l'espace de deux milles en dedans de la station que nous avions prise.

Le matin fut calme et beau. J'envoyai le lieutenant Swaine, dans le canot, jeter la sonde entre la Découverte et le Chatam, et demander à M. Broughton les informations qu'il pourrait me donner; mais un frais de l'est l'empêcha de joindre notre conserve, et le contraignit à revenir sur ses pas. Je mandai par un signal le lieutenant du Chatam. M. Johnstone y répondit, et en venant il jeta la sonde, mais il ne trouva point de barre. Il m'apprit que, la nuit précédente, le ressac avait baigné le pont du Chatam, et mis en pièces sa petite chaloupe. Il pensait que si la Découverte avait mouillé dans le même lieu, elle eût donné avec la plus grande violence. Ceci justifiait l'opinion que ce port n'est pas accessible à des vaisseaux comme les nôtres, à l'exception cependant que par un beau temps, avec un vent modéré et une mer tranquille, des navires du port de quatre cents tonneaux, pourraient y entrer. La brume qui jusqu'alors avait extrêmement obscurci la terre, s'étant dissipée vers midi, nous re-

connûmes mieux notre position, et nous vîmes que l'ouverture de la côte était beaucoup plus étendue que nous ne l'avions cru. Notre latitude, observée à midi, fut de 46° 20', ce qui plaçait le *Cap-Disappointment*, un mille plus au nord qu'il ne l'était par nos premières observations. La marée nous étant favorable, à une heure, j'appareillai en faisant signal au Chatam d'aller en avant. Sur les trois heures un coup de canon partit de derrière une pointe qui se projetait de la partie intérieure du Cap-Disappointment, formant, selon toute apparence, une anse fort resserrée. Nous y répondîmes en hissant les pavillons du Chatam, et en tirant un coup de canon sous le vent. Nous pensâmes qu'il y avait là quelque navire à l'ancre. Vers le coucher du soleil, ayant contre nous un reflux très-fort, et le vent étant à peine suffisant pour gouverner le vaisseau, nous sortîmes du chenal, et nous mouillâmes par trois brasses pour la nuit.

La clarté de l'atmosphère nous permit de voir la haute montagne ronde et chargée de neige que nous avions aperçue au sud du Mont-Rainier, lorsque nous étions dans les parties sud de l'entrée de l'Amirauté. Je lui ai donné le nom de MONT-SAINT-HELENS, en l'honneur de l'ambassadeur de sa majesté

britannique à la cour de Madrid. Elle est, selon nos observations, située par 46° 9′ de latitude, et 238° 4′ de longitude.

Tout espoir de pénétrer dans la rivière de Colombia s'évanouit, le 21, au matin. Le vent était grand frais du sud-est, et tout annonçait un mauvais temps. En conséquence, nous fîmes toutes les dispositions nécessaires, et ce ne fut pas inutilement.

Nous gouvernâmes au sud-ouest jusqu'à deux heures du matin. Le vent s'étant alors un peu modéré, nous portâmes sur la terre. Toutefois le temps était toujours incertain. Nous vîmes plusieurs trombes de mer, et quelques-unes passèrent à peu de distance du vaisseau. De médiocres observations nous placèrent à midi par 46° 4′ de latitude, et 234° 49′ de longitude, selon l'estime. Deux heures après, un grand frais se leva tout-à-coup du nord-ouest, et bientôt fut très-violent. Ce mauvais temps et l'état avancé de la saison me firent renoncer à toute idée de gagner la rivière de Colombia. Convaincu que je recevrais par MM. Broughton et Whidbey toutes les informations que je pouvais desirer, tant sur cette rivière que sur le *Port de Gray*, je fis gouverner au sud.

Quelques trombes de mer reparurent le

24, dans la matinée, et vers midi nous eûmes des éclairs, du tonnerre et de la pluie. A peu près à la même heure, nous aperçûmes la terre, sans nous y attendre. Je pensai que c'était quelque partie de la côte aux environs du *Cap-Perpetua*. Elle nous restait à l'est, à six lieues tout au plus, quoique, selon notre estime, elle dût être deux fois plus éloignée. Le mauvais temps dura jusqu'au 25 après midi, que le vent passant au nord-ouest, devint petit frais, et éclaircit l'atmosphère. Nous déployâmes toutes nos voiles à cette favorable brise, et je fis gouverner sur le Cap-Orford pour en examiner de nouveau la position.

Le 29 au soir, nous vîmes la côte se prolonger du nord-est-quart-nord au sud est-quart-d'est du compas. Nous avions le Cap-Orford à l'est-quart nord, à peu près à 4′ de distance. Par les observations que je fis dans le cours de cette journée, je trouvai que la latitude que je lui avais assignée était exacte ; et, comme au Cap-Disappointment, la longitude différait de trois milles à l'est. Je renouvelai mes observations le lendemain, et elles me donnèrent le même résultat.

Le 2 novembre, nous eûmes un vent très-violent du sud-est et une grosse mer qui, le

3, à deux heures du matin, entraîna John Davison dans les flots. Comme il était bon nageur, il se soutint jusqu'au moment où notre petit canot le recueillit; mais alors ses forces étaient presque épuisées.

Partant au sud, le 5, nous vîmes la terre se prolonger du nord-est-quart-nord à l'est $\frac{1}{2}$ sud du compas. La pointe la plus méridionale du Cap-Mendocin, nous restait alors au 40° nord-est, à la distance de cinq ou six lieues. Dans cette position, notre latitude, le 6, à midi, était de 40° 10′, et notre longitude de 235° 33′. D'après mes observations dans cette occasion, la latitude du Cap-Mendocin était exactement celle que je lui avais assignée au printemps, et la longitude différait seulement de 3′. Cette circonstance me fit beaucoup de plaisir. Elle était la preuve du soin avec lequel nous avions fait notre reconnaissance, et me flatta de l'espoir que les navigateurs qui, dans la suite, visiteraient cette côte, trouveraient ces différentes pointes tant au nord qu'au sud du même Cap, convenablement indiquées sur nos cartes.

Nous étions, le 9 à midi, par le travers de la côte que nous avions vue le 17 avril. Elle s'étendait du 43° sud-est au 33° nord-ouest du compas. Le rivage le plus proche

nous restait à l'est-quart-nord, environ à deux lieues de distance. Notre latitude était de 39° 25', et notre longitude de 236° 32', ce qui place la côte située sous ce parallèle, un quart de degré plus à l'est que je ne l'avais établi, la première fois que nous la visitâmes. La côte au sud, qui alors nous avait paru extrêmement brisée, était au contraire très-compacte, et l'erreur provint sans doute de la distance à laquelle nous étions, et de l'irrégularité de la surface, qui s'élève brusquement en basses falaises de sable, au dessus d'une grève non interrompue, qui forme le rivage de la mer. L'intérieur du pays semblait n'être qu'une seule forêt ; mais vers la côte, il se trouvait beaucoup d'espaces découverts, aussi agréables que variés.

Depuis le promontoire sud du Cap-Mendocin jusqu'à la terre, en travers de laquelle nous étions à l'entrée de la nuit précédente, la côte suit à peu près la direction du 40° sud-est, pendant environ douze ou treize lieues, et forme en cet endroit une sorte de pointe, puis se retire l'espace de deux lieues à l'est, et ensuite s'étend au 15° sud-est, direction que nous suivîmes, en nous tenant à la distance de quatre ou cinq milles du rivage, qui paraissait toujours compacte, et

au devant duquel gissent deux ou trois îlots de roche. En avançant, nous vîmes au loin l'intérieur du pays, qui semblait composé de montagnes très-hautes et très-escarpées, formant une chaîne presque parallèle à la côte; en général, elles étaient privées d'arbres, et les parties les plus élevées étaient couvertes d'une neige qui ne doit fondre jamais.

Le soir, nous nous éloignâmes du rivage pour attendre le jour; et lorsqu'il parut, nous vîmes une basse pointe de terre, appelée par les Espagnols *Punta Barro de Arena*, qui nous restait au 57° sud-est du compas, à la distance d'environ deux lieues. Nous avions un joli frais du nord-ouest et un beau temps, ce qui me fit regretter les instants qu'exigeaient nos reconnaissances, car nous en eussions profité pour gagner quelques-uns des ports dont nous étions peu éloignés, et où nous devions trouver des rafraîchissements. Le scorbut avait reparu. Six hommes de notre équipage en étaient attaqués, mais non pas au point d'être hors d'état d'agir. Nous avions toujours eu les mêmes soins pour la conservation de la santé de nos gens, et je ne pus attribuer cet accident à aucune autre cause qu'à l'exercice et au travail qu'exigeait la nature du service, et au peu de rafraîchissements que nous avions

pu nous procurer dans le cours de l'été. De plus, pendant le temps orageux que nous venions d'essuyer, les vêtements des matelots avaient été continuellement trempés par les pluies continuelles qui l'avaient accompagné; et la grande quantité de lames que nous embarquâmes, ne permit pas, malgré tous nos efforts, de préserver de l'humidité le bâtiment. Les qualités salutaires de la sourkrout, que l'on avait servie chaque jour avec le bouillon, tiré des tablettes portatives, et que depuis que nous avions quitté Noutka, l'on faisait constamment cuire, non-seulement avec les pois pour le dîner, mais encore avec le froment pour le déjeûner, n'avaient pu détourner le mal. A l'instant où il se montra, nous eûmes recours à l'essence de drêche, au jus de limon et d'orange épaissi, qui soulagèrent les uns, et arrêtèrent le progrès de la maladie dans les autres.

A midi, le même jour (10 novembre) la *Pointe d'Arena* était la terre la plus septentrionale qui fût en vue, et nous l'avions au 10° nord-ouest, à la distance d'environ trois lieues. Selon nos observations, elle est située par 38° 56′ de latitude, et 236° 44′ de longitude. Elle est très-apparente. Le côté nord est formé par des rochers noirs et escarpés

sur lesquels la mer brise avec violence; et le côté sud l'est par de basses falaises de sable ou d'argile, d'une extrême blancheur, et entrecoupées de bandes d'un vert terne. Le terrain qui est au dessus s'élève d'une manière agréable, et il est entremêlé de massifs de grands arbres et de clairières, ce qui lui donne l'apparence d'un pays parfaitement cultivé. La terre qui est plus loin au sud, est très-haute et très-escarpée jusqu'à la mer, et présente un aspect stérile et sauvage. Le calme et une grosse pluie nous empêchèrent jusqu'au 12 de nous approcher de la côte. Ce jour, à midi, nous fûmes en vue du rivage le plus proche, par 38° 17′ de latitude, et 236° 59′ de longitude. En avançant vers le sud, le pays est presque dépourvu de bois et de verdure, ou du moins dans les environs du rivage, qui est à peu près droit et compacte. Les collines de l'intérieur s'élevaient derrière celles qui forment la côte, et étaient assez bien boisées.

Nous étions dans le voisinage d'une baie dans laquelle a mouillé Sir Françis Drake, et d'un port nommé par les Espagnols le *Port-Bodega ;* et l'apparence d'un port se montrant à l'est, nous gouvernâmes immédiatement dessus. Au coucher du soleil nous

fûmes en travers de la pointe nord d'une baie intérieure, qui semblait se diviser en deux ou trois branches, et où les sondes rapportaient régulièrement de vingt-huit à quarante brasses, le fond étant composé d'un lit de corail de roche, de sable et de coquillages. Desirant ne laisser aucune ouverture sur la côte, sans l'avoir reconnue, nous mouillâmes, pour la nuit, à deux milles de distance de cette pointe. Notre situation n'était nullement agréable. Deux lignes de sonde furent coupées par les rochers, pendant la nuit, et la bouée le fut à quatre heures du matin. Craignant que le cable n'en éprouvât autant, nous appareillâmes à l'instant même : mais heureusement il n'avait été aucunement endommagé. Bientôt nous découvrîmes le Port-Bodega, dont la pointe nord, selon nos observations, est située par 38° 21′ de latitude, et 237° 21′ de longitude. Elle est formée par des falaises basses, quoique perpendiculaires; et lorsqu'on la voit du côté du sud, elle présente l'apparence d'une île ; mais elle est jointe à la terre principale. A l'est, la côte se retire, et forme une petite ouverture, où probablement on peut mouiller, et à l'entrée gît un rocher plat, sur lequel se brisent les flots de la mer. Elle n'offre aucun autre

danger, si ce n'est qu'elle est fort exposée aux vents du sud et du sud-est. Ne pouvant y pénétrer, nous portâmes sur la pointe sud qui gît au 30° sud-est de la pointe nord, à la distance de sept milles. Entre l'une et l'autre paraissent trois petites ouvertures sur la côte. Je viens de faire mention de celle qui est à l'est de la pointe nord ; la seconde et la troisième se trouvent immédiatement en dedans de la pointe sud. Une chaîne de brisans, non interrompue, semble s'étendre à l'entrée de celles-ci, et trois rochers blancs, en ferment à peu près le passage. Il ne me fut pas possible d'obtenir d'autres détails sur cette baie, qu'il eût fallu faire reconnaître soigneusement par nos canots avant que la Découverte pût y entrer; mais un temps obscur et l'approche d'un orage ne le permirent pas. Je fis prolonger la côte au sud pour gagner la pointe que les Espagnols nomment *Pointe-de-los-Reys*. Nous eûmes un orage et beaucoup de pluie, comme je m'y étais attendu : mais, après midi, le ciel devint clair, et nous gouvernâmes de nouveau sur la terre. Le lendemain, 14, à peu près à neuf heures du matin, nous dépassâmes la *Pointe-de-los-Reys*, que je trouvai située par 38° 0′ de latitude, et 237° 24′ de

longitude. C'est un des promontoires les plus apparents au sud du Cap-Flattery, et l'on ne peut manquer de le reconnaître. Lorsqu'on l'aperçoit à la distance de cinq ou six lieues, soit du côté du nord, soit du côté du sud, il semble former une île, parce qu'il se projette en avant dans la mer, et que la terre qui est derrière a moins d'élévation que le reste de la côte; mais l'intérieur du pays paraît plus élevé, quoique les montagnes s'approchent moins du bord de la mer que celles que nous avions remarquées dernièrement. Au-delà de la pointe sud du *Port-Bodega*, qui est formée par des falaises de roches escarpées, avec quelques roches détachées qui gissent auprès, la côte offre une baie peu profonde, qui est terminée par une basse grève de sable. Vers la partie sud-est de cette baie, la terre de la Pointe-de-los-Reys reprend son élévation, et s'étend, comme une péninsule dans l'Océan, où la partie la plus élevée se termine en falaises d'une hauteur modérée, mais presque perpendiculaires, et sur lesquelles la mer se jette avec beaucoup de violence. Au sud de cette pointe, le rivage, composé de basses falaises blanches, se dirige pendant une lieue, à peu près à l'est, et forme la pointe nord

d'une baie, qui s'étend à quelque distance au nord, est entièrement ouverte, et fort exposée aux vents du sud et du sud-est.

Des falaises blanches, mais plus élevées que celles du côté sud, composent le côté de l'est de cette baie, dans laquelle, selon les Espagnols, mouilla Sir Francis Drake. Quelque convenable que ce navigateur ait pu la trouver, elle ne nous promettait que peu de protection et de sureté, dans la saison avancée où nous étions.

Au-delà de la Pointe-de-los-Reys gissent quelques rochers, appelés *Farellones*. Ceux que nous vîmes étaient assez élevés, et nous parurent former deux groupes, très-distincts. Le rocher le plus saillant du groupe le plus au nord, gît au 13° sud-ouest de la pointe, à la distance de quatorze milles, et le plus au sud gît au 5° sud-est à la distance de dix-sept milles. J'ai appris d'une manière certaine, qu'un troisième groupe, qui s'élève à peine au dessus de la surface de la mer, gît au 36° sud-ouest, à douze milles et demi de la pointe ci-dessus dénommée.

A l'aide d'un bon vent, et avec un temps agréable, nous prolongeâmes la côte, dont nous nous tenions à deux ou trois milles, et

qui, de la Pointe-de-los-Reys au Port Saint-Francisco, dont elle est éloignée de huit lieues, se dirige au 62° sud-est.

Sur les deux heures de l'après-midi, nous nous trouvâmes assez près de l'entrée de ce port; mais nous ne pûmes pénétrer dans le large et sûr chenal qui y mène. Le côté nord, composé de falaises, de roches escarpées, est le plus haut. Le côté sud est beaucoup plus bas, quoique la pointe sud-est en soit aussi formée de falaises de roche et à pic, à la base desquelles commence un terrain sablonneux, qui s'étend non-seulement le long du rivage sud du canal, et à quelque distance, le long de la côte extérieure au sud, mais aussi jusqu'à une considérable hauteur sur la terre la plus élevée qui le borde. Ce terrain est parsemé d'énormes rochers, de différentes formes, qui, avec les *Farellones*, rendent cette pointe trop apparente pour que l'on puisse s'y méprendre. Après avoir passé les pointes intérieures de l'entrée, nous nous vîmes dans une rade spacieuse, qui paraissait contenir plusieurs havres aussi bons que l'on puisse en trouver en toute autre partie du monde. L'établissement espagnol étant situé sur le côté sud du port, nous en prolongeâmes le rivage avec des sondes régulières de neuf à

treize brasses. Nous vîmes alors plusieurs personnes, tant à pied qu'à cheval, qui se dirigeaient vers la pointe sud-est ci-dessus mentionnée, et de laquelle on tira deux coups de canon que nous rendîmes, conformément au signal convenu entre don Quadra et moi. A la nuit, un feu fut allumé sur la grève, et d'autres coups se firent entendre. N'ayant pas compris ce qu'ils signifiaient, et les sondes étant toujours régulières, nous nous avançâmes dans le port, espérant apercevoir les lumières de la ville, en travers de laquelle je me proposais de jeter l'ancre ; mais comme, à huit heures du soir, il ne s'en était encore montrée aucune, et que nous étions dans une anse bien entourée par la terre, avec six brasses d'eau sur un fond net, nous y mouillâmes pour la nuit.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

Nos opérations aux deux établissements espagnols de la nouvelle Albion. — Examen de la Rivière de Colombia. — Evénements arrivés à bord du Dédale. — Seconde visite aux îles Sandwich.

CHAPITRE PREMIER.

Nous recevons la visite d'un prêtre et d'un sergent espagnol. — Le commandant de *S. Francisco* se rend à bord du bâtiment. — Détails sur les missions de S. Francisco et de *Santa-Clara*. — Arrivée du *Chatam*. — Nous rencontrons le *Dédale* à *Monterrey*.

NOUS découvrîmes au matin (le 15 nov.), que nous étions mouillés dans une petite baie très-bonne, à peu près à trois quarts de mille du rivage le plus proche, qui nous restait au sud du compas. Différents troupeaux, qui paissaient sur les collines des environs, nous offraient un tableau qui depuis long-

temps n'avait frappé nos regards, et fit naître en nous les plus agréables réflexions. Nous jugeâmes que les propriétaires n'étaient pas éloignés, et cependant nous ne voyons ni habitations, ni habitants. Au lever du soleil, nous arborâmes notre pavillon, et je fis tirer un coup de canon. Peu de temps après, nous vîmes sortir des gorges des collines dont est bordée la grève, plusieurs personnes à cheval qui, agitant leurs chapeaux, et faisant plusieurs autres signes, nous demandèrent un canot. Immédiatement j'en détachai un vers le rivage, et il nous ramena un religieux de l'ordre de Saint-François et un sergent espagnol. Le révérend père me témoigna avec sincérité, je crois, le plaisir que lui causait notre arrivée, et m'assura que toutes les espèces de rafraîchissements, que possédait la mission ou lui-même, étaient entièrement à notre disposition. Le sergent s'exprima aussi de manière la plus amicale, et me dit qu'il était chargé, en l'absence du commandant, de nous procurer toutes les ressources que l'établissement pourrait nous fournir.

Les deux Espagnols déjeûnèrent avec nous, puis nous les reconduisîmes au rivage, où ils nous prouvèrent que leurs offres de service n'étaient pas vaines, en nous donnant un

très-beau bœuf, un mouton, et quelques végétaux d'une excellente qualité. Ils nous apprirent que le mouillage que nous avions pris, était loin de celui des navires espagnols, qui, nous dirent-ils, était en travers de cette partie de la côte, où la veille au soir, nous avions vu des feux, et près de l'entrée du port.

Nous nous amusâmes à tirer quelques cailles sur les collines voisines; et après midi, nous retournâmes à bord où nos amis avaient envoyé un excellent repas. Pendant que nous étions à table, notre canot amena le père Antonio Danti, principal de la mission de Saint-Francisco, et Don *Neamegildo Sal*, enseigne dans l'armée espagnole et commandant du port. Cet officier mit dans ses offres de service et ses protestations d'amitié autant de chaleur que les deux personnages qui l'avaient précédé.

Quoique le mouillage que nous avions pris, répondît jusqu'à un certain point à toutes nos opérations, j'appris de Don Sal que nous en avions laissé un autre qui était infiniment plus commode, et qui étant plus voisin de son habitation, lui procurerait de plus fréquentes occasions de nous être utile. Je me fis un devoir de répondre à sa politesse; et j'eus encore un autre motif pour changer de position,

car je découvris que le reflux serait un grand obstacle à nos communications avec cette partie du rivage, d'où nous devions tirer du bois et de l'eau. Un large banc de vase s'étendait presque jusqu'à moitié chemin entre le navire et la côte.

Ces messieurs me dirent que Don Quadra nous attendait toujours à Monterrey. En conséquence, je lui écrivis une lettre par laquelle je l'instruisais de notre arrivée dans le port, et l'on m'assura que j'en aurais la réponse dans trois ou quatre jours.

Le 16, au matin, un pilote que nous envoya Don Sal arriva. Nous appareillâmes à l'instant pour nous rendre au mouillage général, où nous fûmes vers midi, et nous nous plaçâmes à peu près à un quart de mille du rivage, par cinq brasses; mais notre ancre extérieure était mouillée par trente brasses, fond de vase molle.

Le peu que nous avions vu du port S. Francisco suffit pour nous prouver qu'il est fort étendu en toutes directions. Une branche spacieuse court à l'est et au sud-est fort loin de la station que nous avions quittée le matin; et une autre, qui paraît aussi considérable, se prolonge au nord. Il y avait plusieurs îles dans celle-ci. Quoique Don Quadra m'eût dit

que les extrémités de cette ouverture avaient été reconnues, je desirais cependant m'assurer plus particulièrement de leur étendue; car on m'avait fait entendre, depuis, que cette information n'était pas exacte.

Près de la première des branches dont je viens de parler, est située la mission de Santa-Clara. Les Espagnols me dirent que cette même branche avait été complétement reconnue, mais que jamais on n'avait examiné l'autre. Je fus cependant obligé de me contenter de ces informations contradictoires; car ce port appartenant à la couronne d'Espagne, je ne pensais pas qu'il fût prudent de le parcourir sans une autorisation suffisante. Le temps d'ailleurs n'était pas favorable pour une telle entreprise; mais toutefois il n'avait pas empêché le commandant espagnol de nous donner des preuves des dispositions amicales qu'ils nous avait témoignées. Pour être plus à portée de nous procurer tous les secours dont nous pourrions avoir besoin, il demeura, malgré la pluie, quelque temps sur la grève, lorsque nous jetâmes l'ancre. A cette occasion un message nous fut apporté par trois Indiens, qui parlaient espagnol, et qui vinrent à bord dans une pirogue. Celle-ci et une autre (peut-être la même) que nous

vîmes traverser le port, le soir où nous y entrâmes, étaient les seuls vaisseaux indiens que nous eussions rencontrés, et certainement les plus mauvaises embarcations que j'eusse jamais vues. Elles étaient longues de dix pieds, larges de trois ou quatre, et formées de joncs et de feuilles sèches, larges et longues. Le milieu en était plus épais et plus large, et elles se terminaient en pointe. Les rouleaux de joncs et de feuilles étaient si serrés les uns contre les autres, que lorsque le temps est calme et la mer tranquille. on ne doit être que peu mouillé dans une telle barque, que je crois mal inventée, pour résister aux vents et aux vagues. Le vent, accompagné de grains pesants, soufflait avec violence du sud-ouest, et dans le milieu de ce spacieux canal, où nous étions, la mer brisait avec beaucoup de force; cependant aussitôt que les Indiens eurent rempli leur message, ils le traversèrent pour aller à la pêche, sans paraître avoir rien à craindre pour leur sureté. Ils faisaient mouvoir leur pirogue avec de longues pagaies à double pale, comme celles dont se servent les Esquimaux.

Le mauvais temps m'empêcha de descendre à terre jusqu'au 17. Pendant que je dirigeais les différents travaux, des chevaux de selle

arrivèrent pour nous transporter à l'habitation du commandant, et je m'y rendis avec quelques officiers. On appelle cette habitation le *Presidio*, nom que l'on donne aux établissements militaires des Espagnols dans cette partie de l'Amérique. Le lieu de la résidence des religieux se nomme une *Mission*. Nous arrivâmes bientôt au Presidio, qui n'était pas éloigné de plus d'un mille du lieu de notre débarquement. Mais au lieu de nous mener dans une ville ou une bourgade, on nous conduisit dans une plaine spacieuse et verdoyante, entourée de collines de tous côtés, excepté de celui qui fait face au port. Le premier ouvrage de main d'homme qui s'offrit à nos regards, fut une aire carrée, dont chaque côté avait à peu près deux cents verges de longueur. Elle était entourée par un mur de vase, et ressemblait à une enceinte destinée à du bétail. En entrant dans le Presidio, nous en vîmes un des côtés qui n'était point encore fermé par le mur, ce qui nous donna la facilité d'en examiner la force et la construction. Il avait à peu près quatorze pieds de haut, cinq de large, et il était d'abord formé par de grosses solives, placées d'une manière horizontale et perpendiculaire, et les interstices étaient remplis par des mottes

de gazon sec et de la terre humectée, serrées le plus qu'il avait été possible. Le tout était recouvert d'une terre, qui formait une sorte de plâtre de vase, et donnait un air de solidité à ce mur, réellement assez fort pour défendre avec le secours de leurs armes à feu, les habitants du Presidio contre toutes les forces réunies des naturels.

Les soldats espagnols, composant la garnison, se montaient, je crois, à trente-cinq, et font avec leurs femmes, leurs enfants et quelques domestiques indiens, la totalité des habitants. Leurs maisons étaient construites le long du mur, dans l'intérieur du carré, et s'avançaient, toutes à la même distance, dans l'aire, qui offre un espace découvert, sans aucun bâtiment. Il n'y a pour l'entrée qu'une seule porte, en face de laquelle, et au centre du mur opposé, est l'église qui, quoique petite, est assez bien construite en comparaison des autres édifices. Elle se projette aussi plus loin, et elle est blanchie avec une chaux faite de coquilles de mer, car on n'a point encore découvert ni pierre à chaux, ni terre calcaire dans les environs. A la gauche de l'église est la maison du commandant, qui consiste, je crois, en deux chambres et un cabinet, qui se communiquent par de pe-

tites portes, et sont séparées par des murs épais, semblables à celui qui enferme le carré. Entre ces appartements et le mur extérieur nous remarquâmes une cour et une basse-cour bien garnie de volailles. Nous vîmes aussi une espèce de grenier entre les plafonds des chambres et le toit. Il nous parut que c'était là tout ce qui composait le bâtiment. Les autres maisons, quoique plus petites, étaient exactement construites sur le même plan; et durant l'hiver, ou dans les saisons pluvieuses, elles doivent former des habitations fort incommodes; car, quoique les murs suffisent pour les garantir de l'inclémence du temps, les fenêtres n'ont point de vitres, et l'on ne peut les fermer sans bannir le jour.

La pièce dans laquelle nous reçut le commandant avait environ trente pieds de long, quatorze de large et douze de haut. Je jugeai l'autre chambre de la même dimension, excepté, quant à la longueur, qui était un peu moindre. Le plancher n'était que le sol élevé de trois pieds au dessus du niveau ordinaire, et n'était ni bordé, ni pavé, et l'on n'avait pas même pris soin d'en rendre unie la surface. Le toit était couvert de glaïeuls et de joncs; les murs de l'intérieur de la maison

avaient jadis été blanchis ; les meubles étaient en petit nombre et d'un travail grossier ; et le tout ne s'accordait nullement avec l'idée que nous nous étions faite de la somptuosité des Espagnols dans cette partie du globe.

Je serais très-injuste si je ne rappelais pas ici la manière cordiale dont nous accueillit notre digne hôte, qui nous avait fait préparer à déjeûner. Sa femme ne fut pas moins honnête que lui.

Lorsque nous entrâmes dans la pièce où nous reçut cette dame, qui avait passé le moyen âge, nous la trouvâmes décemment vêtue, et assise les jambes croisées sur une natte, qui couvrait une petite plate-forme carrée et en bois, élevée de trois ou quatre pouces au dessus du sol. Selon l'usage des Espagnoles de cet établissement, lorsqu'elles reçoivent des visites, M.me Sal était placée presque en face de la porte, et ses deux filles et son fils, tous trois fort proprement vêtus, étaient assis à ses côtés. Je fus enchanté de la conduite et de l'amabilité de ces enfants, qui ne pouvaient avoir reçu d'autres leçons ni d'autres exemples que ceux que leur avaient donnés leurs parents. Après avoir pris quelques rafraîchissements, nous remontâmes à cheval, pour examiner les environs du Pre-

sidio, avant de retourner à bord, où je devais donner à dîner à M. et à Mme Sal, et à quelques dames de la garnison.

Notre promenade fut circonscrite dans les environs du Presidio, qui, comme je l'ai déja dit, est situé dans une plaine entourée de collines, et dont la surface même est inégale. Le sol en est sablonneux, et n'offrait que des pâturages, où paissaient des troupeaux de différentes sortes de bétail. Les flancs des collines, quoique modérément élevés, semblaient à peu près stériles, et le sommet était couvert de roches escarpées et nues. Deux petits carrés, assez mal enfermés, formaient, dans cette plaine, des jardins potagers, où la nature seule semblait faire les frais de la culture des semences peu choisies, que l'on avait confiées à la terre.

Ainsi notre curiosité sur la ville espagnole et l'établissement de S. Francisco fut bientôt satisfaite. Notre surprise ne fut pas médiocre, lorsqu'au lieu de trouver un pays passablement peuplé et dans un état de culture avancé, nous ne vîmes, à l'exception des pâturages et des troupeaux, rien qui annonçât le moindre rapport avec des Européens, ou avec une nation civilisée.

Ce tableau doit suffire pour donner une

idée du peu d'activité de ce peuple, et de l'espèce d'abandon dans lequel on laisse l'établissement formé près de ce port, qui doit être cependant considéré comme un objet important par la cour d'Espagne, puisque c'est la clef des établissements plus avantageux qu'elle a sur les bords de l'océan Pacifique. Toute l'artillerie consistait en un canon de trois, monté sur un affût de bois pourri, et en une autre pièce du même calibre, qui, m'a-t-on dit, était placée à la pointe sud-est de l'entrée, et appuyée sur une souche, au lieu d'affût. Ce fut celle-ci que l'on tira le soir du jour où nous arrivâmes.

L'examen de tous ces objets ne nous retint que peu de temps, et nous retournâmes à bord, avec M. et M.me Sal, avec les dames de leur compagnie, et un des pères de la mission de S. Francisco, nommé Martin de Landaeta, qui m'apporta, de la part des autres religieux, une invitation très-pressante et très-polie. Le père Martin fut une très-agréable acquisition pour notre petite société.

Le lendemain, qui était le dimanche (le 18 novembre), j'allai, accompagné de M. Menziez, de quelques officiers et de M. Sal,

faire ma visite et dîner à la Mission, qui est située à peu près à une lieue à l'est du Presidio. Un sol composé d'un sable mouvant, et les buissons qui embarrassaient la route que nous suivîmes, rendirent notre marche extrêmement pénible.

La position et les dehors de la Mission la faisaient ressembler infiniment au Presidio, et les environs en étaient de même agréablement entrecoupés de collines et de vallons. Les collines, il est vrai, étaient plus éloignées les unes des autres, et laissaient plus d'étendue à la plaine, dont le sol se trouvant composé d'un terreau noir formé par des détriments de végétaux, est, par conséquent, beaucoup plus riche que celui de l'établissement civil. Les pâturages offraient aussi de plus beaux herbages, et nourrissaient plus de troupeaux. L'espèce de lande que nous traversâmes semblait être une limite naturelle entre les terres de la Mission et celles du Presidio, et s'étend depuis le rivage du port jusqu'au pied d'une chaîne de montagnes, qui bordent la côte extérieure, et paraissent se prolonger sur une ligne parallèle au rivage. La verdure qui couvrait la plaine, tapissait aussi jusqu'à une considérable hauteur, les flancs des collines, dont le sommet,

quoique hérissé de rochers escarpés, produisait cependant quelques arbres.

Les bâtiments de la Mission occupaient seulement deux des côtés d'un carré, et il ne paraissait pas que l'on dût en construire sur les deux autres; mais les matériaux et l'architecture ne différaient que faiblement de ceux du Presidio. (Voy. pl. VIII).

A notre arrivée, nous fûmes reçus par les révérends pères avec beaucoup de démonstrations d'amitié, et d'une manière vraiment hospitalière. Ils nous firent entrer immédiatement dans leur monastère. Les maisons formaient un petit carré oblong. A l'une des extrémités de ce carré, s'élevait l'église, près de laquelle étaient les appartements destinés aux religieux, et qui étaient construits à peu près comme ceux du Presidio, quoique cependant ils parussent mieux distribués, plus larges et beaucoup plus propres. Le long des murs de ce carré intérieur, il y avait aussi plusieurs autres pièces, qui servaient à différents usages.

Tandis que l'on préparait le dîner, nous nous occupâmes à examiner les maisons du carré. Il y en avait quelques-unes de destinées à recevoir les grains, quoique la provision n'en parût pas fort abondante, et que

nous n'eussions point vu de champs qui eussent pu en produire; cependant la richesse du terrain contigu à la Mission, semblait convenir à tous les travaux de l'agriculture. Dans une grande pièce on fabriquait, avec la laine du pays, une étoffe semblable à celle dont on fait les couvertures. Les métiers, quoique d'un travail grossier, étaient assez bien imaginés, et avaient été faits par les Indiens, d'après la direction des pères. L'étoffe de cette fabrique était destinée aux vêtements des convertis; et si elle avait eu la préparation du foulon, elle eût été passable. Ce sont, m'a-t-on dit, de jeunes filles converties aussi à la religion romaine, qui préparent la laine, la filent et la tissent. On leur apprend, en outre, plusieurs choses dont la pratique est utile à une femme de ménage. Elles résident dans l'enceinte de la Mission jusqu'à leur mariage, que l'on encourage extrêmement, et à l'époque duquel, elles vont habiter la hutte de leurs maris. A ce moyen, les religieux espèrent établir solidement, et propager rapidement leur croyance. Ils considèrent aussi leur plan sous un point de vue politique. Les femmes et les filles étant les principaux objets de l'affection des Indiens de cette contrée, les Espagnols jugent conve-

nable d'en avoir toujours un certain nombre en leur pouvoir, comme une garantie suffisante de la fidélité des hommes, et un obstacle à ce que ceux-ci entreprennent rien contre les missionnaires, ou contre l'établissement en général.

A l'aide des encouragements accordés aux parents, et des séductions employées envers les enfants, on amène aux religieux autant d'élèves à former qu'ils peuvent en desirer. Ceux-ci sont bien nourris et mieux vêtus que les Indiens des environs. On les habitue à la propreté, on les instruit, et l'on prend d'eux enfin tous les soins nécessaires. Mais en retour de ces avantages, ils doivent se soumettre à des règlements. Par exemple, on ne permet point que pendant le jour ils sortent sans permission, et jamais ils ne peuvent passer la nuit dehors. Pour empêcher qu'il ne s'en échappe quelques-uns, on n'a pratiqué qu'une seule porte, sur laquelle veillent avec soin les religieux, qui s'assurent également si les appartements où les femmes se retirent généralement aussitôt après le souper, sont bien fermés.

Plusieurs Espagnols avec qui je me suis entretenu sur ce sujet, m'ont dit que l'égalité d'humeur, et la bienveillance des membres

bres de cet ordre n'ont jamais manqué de gagner l'affection des naturels, en quelque part qu'ils se soient établis parmi ceux-ci. Sans un tel avantage, la condition de ces religieux serait extrêmement précaire. Pour toute garde ils n'ont que cinq soldats et un caporal, qui habitent dans un bâtiment, construit à quelque distance de l'autre côté de l'église.

Cette Mission doit être certainement exposée à quelque danger. Si ces enfants de la nature pouvaient être jamais ingrats, et que l'idée de la trahison entrât dans leur ame, ils pourraient aisément cacher une quantité d'armes suffisante pour effectuer quelque funeste dessein. Les religieux ne sont qu'au nombre de trois, et vivent séparément. Si on les attaquait dans la nuit, les précautions qu'ils ont prises pour leur sureté, les priveraient des secours de la garde qui ne pourrait arriver à temps; et individuellement ils ne seraient pas en état de faire une forte résistance. S'il se formait quelque complot contre la Mission, elle succomberait bientôt; et il n'y a point de doute que les conspirateurs n'eussent facilement pour auxiliaires les Indiens du village voisin, qui, m'a-t-on dit, contient six cents personnes. Je visitai ce village, et il me

parut qu'on en avait exagéré la population. On me fit entendre aussi que la plus grande partie des habitants avaient embrassé la religion catholique; mais je fus étonné du peu d'avantages qui avaient suivi leur conversion.

Ils paraissent avoir la plus parfaite indifférence pour les préceptes et les exemples de leurs dignes pasteurs, qui s'efforcent de leur faire quitter une vie indolente, et de leur inspirer une émulation propre à leur donner de l'industrie. Avec du travail, ces Indiens s'assureraient une abondante nourriture, et des commodités qui les porteraient à rechercher les douceurs d'une société civilisée. N'écoutant point les excellentes leçons qu'on leur donne, et ne sentant point le prix des avantages qu'on leur promet, ils conservent toujours leur genre de vie sauvage. Si l'on excepte les habitants de la terre de Feu, et ceux de la terre de Van-Diemen, les Indiens de la contrée dont je parle, sont certainement les êtres, doués de raison, les plus misérables que j'aye vus. En général ils sont au dessous de la moyenne taille, et très-mal faits. Leur figure bizarre n'annonce que de la stupidité. Ils ont la plus grande aversion pour la propreté, tant sur leur personne que dans leurs habitations, qu'ils construisent toujours aussi gros-

sièrement que le faisaient leurs ancêtres. Leurs huttes sont de forme conique, de six ou sept pieds de diamètre à la base (qui est la terre même). Sur le bord d'un cercle tracé dans le sol, ils enfoncent des pieux, ordinairement de bois de saule. L'extrémité supérieure de ces pieux étant amenuisée et flexible, permet de les réunir tous au centre du cercle ; et lorsqu'ils sont bien liés, la partie la plus élevée du toit paraît en quelque sorte plate. Des baguettes minces tirées de l'arbre de la même espèce, sont entrelacées avec les montants ; et le tout forme un panier de dix ou douze pieds de haut. On laisse au sommet une petite ouverture qui permet de s'échapper à la fumée du feu, que l'on fait au centre de la hutte, et c'est par là que pénètre le jour. L'entrée est un petit trou près de la terre, et à travers lequel une personne ne saurait passer sans quelques efforts. Toute la hutte est recouverte de chaume, composé d'herbe sèche et de feuilles de joncs.

Chacune de ces misérables habitations servait de demeure à une famille entière, et toutes étaient disposées avec une sorte de régularité. Elles étaient séparées les unes des autres par un intervalle de trois ou quatre pieds, et formaient des rues alignées, cou-

pées à angles droits, mais tellement infectées de toutes sortes d'ordures, que l'on ne se sentait pas moins dégoûté qu'humilié pour la nature humaine, en les contemplant.

Près du village est l'église, qui, pour la grandeur, l'architecture et les décorations intérieures, ne donne pas une grande idée de ceux qui l'ont construite. Cet édifice offre un contraste frappant entre les travaux du génie et ceux qu'arrache la seule nécessité. Néanmoins il paraît avoir été l'objet de tous les soins des pères, qui se sont privés pour l'élever ou l'orner de tout ce qui pouvait leur être de quelque commodité dans leurs modestes habitations. Quelle que soit l'importance d'un jardin pour eux, la culture du leur n'est point avancée, et cependant le sol est un riche terreau noir, qui promet de payer avec usure le travail que l'on y donnera. Ce jardin contient environ quatre acres, dont l'enclos était en assez bon état, et il produit des figues, des pêches, des pommes et d'autres fruits; mais nous n'y vîmes que très-peu de légumes. La plus grande partie du terrain était couverte de mauvaises herbes.

A notre retour au couvent, nous trouvâmes un repas excellent et très-abondant, composé de bœuf, de mouton, de poisson, de

volailles et de légumes. La conduite amicale et les attentions de nos hôtes compensèrent la manière peu recherchée dont il fut servi ; et certainement je ne me fusse point permis de rapporter que ces vénérables religieux manquent des meubles et des ustensiles les plus nécessaires et les plus communs, si l'on ne m'avait pas dit que cet établissement était dans un état bien différent, et que ceux qui l'habitaient jouissaient d'une plus grande aisance.

Après le dîner, nous eûmes, au moyen de notre interprète, M. Dobson, une conversation dans laquelle j'appris, entre autres choses, que cette Mission fut établie dans l'année 1775, que le *Presidio de S. Francisco le fut en* 1778, *et qu'ils font l'établissement le plus septentrional que la cour d'Espagne ait formé sur le rivage continental du nord-ouest de l'Amérique, ou sur les îles adjacentes*, excepté Noutka, que je ne considère pas plus comme renfermé dans cette description, que l'établissement temporaire formé au printemps dernier, par Don Quadra, près du Cap-Flattery, à l'entrée du détroit de Jean de Fuça, et que j'ai dit devoir être entièrement abandonné.

Il paraît que les Espagnols bornent leurs

excursions aux environs immédiats de leur résidence, car nous ne leur vîmes point d'autres embarcations que les pirogues des naturels, et une vieille barque, qui était amarrée près du lieu de notre débarquement. Quelques soldats se rendirent à cheval de l'autre côté du port, et trouvèrent quelques Indiens convertis, qui vivaient avec les autres naturels, établis au nord et à l'ouest, et que les Espagnols considèrent comme un peuple docile et favorablement disposé, quoiqu'il n'y ait cependant que peu de communications entre eux et les habitants du côté opposé. Les missionnaires ne trouvent aucune difficulté à les conduire. Il est à desirer que leurs efforts pour les instruire dans l'art de l'agriculture, et leur apprendre plusieurs métiers de première nécessité, soient couronnés du succès; mais il paraît que les progrès seront lents. Ces bons religieux sèment, et la future race recueillera.

L'établissement du même genre, le plus voisin de nous, et même le seul qui fût alors à notre portée, était celui de Santa-Clara, situé au sud-est, à la distance d'environ 18 lieues, ce que l'on considérait comme faisant une journée de chemin. Don Sal et les révérends pères nous offrirent des chevaux

pour nous y conduire le lendemain matin. Au déclin du jour, nous quittâmes nos hôtes, à qui notre visite parut faire autant de plaisir qu'elle nous avait été agréable à nous-mêmes.

De retour au Presidio, je reçus, de Don Quadra, une réponse très-polie, par laquelle il m'informait que ni le Chatam, ni le Dédale n'était arrivé à Monterrey, mais que je pouvais être sûr que lorsque l'un ou l'autre aurait gagné ce port, il lui rendrait tous les services qui dépendraient de lui. Il finissait en m'exprimant le desir de voir bientôt arriver la Découverte.

Le 20, au matin, le temps étant agréable et serein, nous nous mîmes en route pour nous rendre à Santa-Clara. Nous passâmes au Presidio et à la Mission; mais Don Sal ayant reçu des dépêches dont il avait à s'occuper, et l'un des pères étant indisposé, aucun d'entre eux ne put nous accompagner. Nous partîmes suivis de chevaux de relais deux fois plus nombreux que nous n'étions de personnes, et sous l'escorte du sergent du Presidio, et de six soldats actifs et vigoureux.

Nous jugeâmes notre route parallèle à la côte de la mer. Entre l'une et l'autre, la chaîne de montagnes, dont j'ai parlé ci-dessus, se prolonge au sud-est. A mesure que nous

avancions, les sommets et les flancs de ces monts annonçaient plus de fertilité; ils offraient des bosquets, de grandeur et de forme très-variées, des espaces découverts et verdoyants, et de grands arbres de différentes espèces. La plaine que nous traversions, s'étend du pied des montagnes au rivage du port, et le sol en devenait meilleur à chaque pas que nous faisions. Le chêne à feuilles de houx, le châtaignier et le saule n'y formaient point, comme près de la côte, des arbres nains; ils s'élevaient, au contraire, assez haut, et étaient entremêlés de chênes communs d'Angleterre.

Nous ne rencontrâmes ni maisons ni huttes. A l'heure de midi, après avoir fait environ vingt-trois milles, nous entrâmes dans une plaine enchanteresse, située au centre d'un bosquet placé au pied d'une petite colline, et à travers laquelle coulait un beau ruisseau d'une eau excellente. Ce délicieux pâturage était presque entièrement entouré par les arbres du bosquet, et suffisait pour contenir et nous et nos chevaux. Le bord du ruisseau, par son agréable murmure, nous invitait à y faire halte. Mes amis avaient eu soin de nous fournir des vivres, au moyens desquels, et du grog, que nous avions pris à bord (car

les liqueurs et le vin sont très-rares dans ce pays), nous fîmes un excellent repas. Il nous fallut quelque courage pour quitter ce joli paysage, qu'embellissait encore la délicieuse sérénité du ciel. Après y avoir passé une heure, nous continuâmes notre route.

Nous étions à peine sortis de cette charmante retraite, que nous entrâmes dans un pays que je ne m'attendais guère à trouver dans cette région. Pendant plus de vingt milles, ce n'était qu'un parc, planté de beaux chênes. Le sous-bois ayant entièrement disparu, les avait laissé maîtres absolus du sol, qui était couvert d'une herbe épaisse, et que diversifiaient admirablement de jolies éminences et de charmants vallons. Une chaîne de hautes montagnes sauvages terminait ce paysage qui, pour être égal à la scène la mieux disposée par le goût et l'art, n'attendait que des édifices élevés par un peuple industrieux.

Les terriers de renards, de lapins, d'écureuils, de rats, gênèrent un peu notre marche; mais nos chevaux avaient le pied si sûr que nous évitâmes tout danger, quoique nous allassions bon train. Après avoir traversé ce parc imaginaire, nous fîmes quelques milles dans une prairie bien découverte, et nous entrâmes dans une contrée marécageuse et basse,

où nous n'avançâmes que lentement, nos chevaux enfonçant à mi-jambes, pendant six milles, dans la vase et dans l'eau. A la brune, nous nous trouvâmes sur un sol plus ferme, et peu de temps après la nuit close, nous arrivâmes à la Mission de Santa-Clara, que je jugeai éloignée de S. Francisco, d'environ quarante milles géographiques. L'accueil que nous y reçûmes des religieux fit naître à l'instant même en nous la plus profonde estime et la plus vive reconnaissance pour eux. Le père Thomas de la Perra nous parut être le supérieur de la maison. Nous passâmes une très-agréable soirée; et lendemain matin, après un déjeûner, où l'on nous servit du thé et du chocolat, nous allâmes examiner l'établissement et les environs.

Les édifices de la Mission forment un seul carré comme ceux de S. Francisco, mais la clôture n'est pas complète. Ils sont situés dans une plaine étendue et fertile, dont le sol, ainsi que celui de la contrée adjacente, est un terreau noir, le plus riche que j'eusse vu en Amérique. Le terrain particulier que les révérends pères ont choisi pour y former leur établissement, se trouvant dans une situation marécageuse et basse, était moins convenable à cet effet que plusieurs autres

parties de la plaine; mais il l'ont fait parce qu'un beau ruisseau coule auprès.

Les appartements des religieux sont disposés sur le même plan que ceux de S. Francisco; mais ils paraissent plus étendus, et sont un peu moins dépourvus des meubles les plus nécessaires. Ils communiquent à l'église qui est élevée et longue, et aussi bien construite que l'ont permis les matériaux grossiers dont elle est composée. En la comparant même à l'état peu avancé de l'établissement, elle était infiniment mieux décorée qu'on ne devait raisonnablement l'attendre.

Dans le carré où résident les pères, il y avait aussi des appartements occupés par de jeunes Indiennes que l'on y instruisait, de même qu'à S. Francisco, et par les mêmes motifs. Cependant les manufactures de laine nous parurent supérieures, et l'étoffe qu'elles donnent, ferait d'excellentes couvertures, au moyen du foulon, dont malheureusement les pères ne connaissent pas le procédé. L'étage supérieur des édifices de l'intérieur du carré oblong, qui peut avoir à peu près cent soixante et dix pieds de longueur, sur cent de largeur, servaient, ainsi que quelques chambres basses, de greniers, qui étaient remplis de blé et de légumes de différentes sortes.

En outre, il se trouve trois magasins, construits isolément, à quelque distance de la Mission, pour y transporter le grain, en cas d'incendie.

La culture consiste en blé, en maïs, en pois et en féves. Celles-ci sont très-variées; et toutes ces denrées sont plus abondantes que les besoins. Nous en vîmes plusieurs milliers de boisseaux, d'une excellente qualité, que l'on avait obtenus presque sans travail et sans donner d'engrais. Au moyen d'une charrue très-mal imaginée, et tirée par un seul bœuf, on retourne légèrement la terre, une seule fois, puis on l'étend au moyen d'une herse. La moisson se fait au mois de juillet ou d'août, et elle est très-abondante. Le maïs, les pois et les féves exigent un peu plus de soin. On les sème au printemps, et ils réussissent très-bien, ainsi que le chanvre et le lin. Le froment rapporte, en général, de vingt-cinq à trente pour un, et ne rend jamais au dessous, quoiqu'on le batte en plein air, et en le faisant fouler au pied des bestiaux. Le produit des autres grains et des légumes est le même que celui du blé. Je fus très-surpris de voir qu'on ne cultivât ni avoine ni orge. J'en demandai la cause, et l'on me répondit que comme les grains d'une espèce

supérieure ne coûtaient pas plus de travail que ceux d'une espèce inférieure n'en exigeraient, on avait, depuis quelques années, abandonné la culture des derniers. Les travaux de la campagne sont exécutés, sous l'inspection des religieux, par les Indiens instruits dans l'art de l'agriculture, et qui professent la religion catholique. La récolte est confiée à la garde de ces respectables pasteurs, qui en font aussi la distribution.

Outre quelques acres de terres arables que nous vîmes en culture près de la Mission, nous trouvâmes aussi un petit potager, qui produisait en quantité des végétaux de différentes sortes, et d'une excellente qualité. Cependant, l'étendue de ce jardin nous parut, comme à S. Francisco, n'être pas proportionnée au nombre des Européens de la Mission, c'est-à-dire, à celui des religieux, du caporal et des six soldats qui en forment la garde. Nous y plantâmes des pêches, des abricots, des pommes, des poires et des figues, et nous espérâmes qu'ils y réussiraient très-bien. Nous confiâmes aussi à la terre, quelques plans de vigne. On présume que cette plante ne manque ici que parce qu'on n'en connaît point la culture. Le climat de cette partie de l'Amérique est propre à la plupart

des fruits, ce que prouve l'excellence des productions, pour ainsi dire spontanées du pays. Le chêne paraît être, comme bois de construction, l'arbre le plus beau de cette contrée. J'en vis un près de l'établissement, qui avait quinze pieds de circonférence, et était d'une hauteur proportionnée, mais que les pères ne regardaient point comme extraordinaire; et je suis convaincu que, sur notre route, il s'en trouvait de plus grands. Le bois que donnent ici les chênes, est égal pour la qualité à celui des arbres de même espèce, qui croissent en Europe. Les parties intérieures et plus élevées du pays, produisent en quantité des ormes, des frênes, des bouleaux et des pins d'espèces très-variées; et les uns et les autres sont très-beaux.

L'objet qui attira notre attention, lorsque nous eûmes examiné le jardin, fut le village indien, situé près de la Mission. Les habitations n'en étaient ni aussi nombreuses, ni aussi régulièrement disposées qu'à S. Francisco; mais elles offraient une aussi dégoûtante mal-propreté. L'apathie des naturels est telle, que rien n'annonce en eux qu'ils connaissent le prix des instructions et des soins de ces respectables pasteurs, qui dévouent toute leur vie à les rendre meilleurs

et plus heureux. L'article de la nourriture paraît être le seul qui les touche. Ils en trouvent maintenant sans peine; et le froid ne les expose plus à chercher au loin, et avec beaucoup de danger, une subsistance incertaine. Ils ont aujourd'hui des bestiaux et des grains; et l'infatigable activité des religieux leur a enseigné à tirer des vêtements, de la laine de leurs moutons. L'introduction des animaux de cette espèce est un grand bienfait pour cette contrée, où ils peuvent se propager rapidement, par l'effet de la douceur du climat et de la fertilité du sol. Tant d'avantages, je le répète, ont, à peine, produit quelque impression sur l'esprit de ces enfants de la nature, qui paraissent être un composé d'innocence et de stupidité. Ils sont sans passions, et ne songent point à obtenir quelque considération entre eux par la pratique de quelque travail utile et paisible, ni aucune supériorité sur leurs voisins par des exploits militaires, si communs parmi le plus grand nombre des tribus indiennes. Ils paraissent s'acquitter machinalement, et avec la plus grande insouciance, de toutes les fonctions de l'esprit et du corps; et comme les Espagnols assurent qu'à leur arrivée, ils les ont trouvés dans ce même état d'ignorance

et de paresse, il est probable qu'ils en ont hérité de leurs ancêtres.

On s'efforce maintenant de les tirer de cet engourdissement, en leur donnant de nouvelles habitations. On en a choisi un certain nombre des plus industrieux et des plus dociles, qui, d'après la direction des religieux, ont construit pour eux-mêmes, sur un terrain agréablement situé, et qui fait face à la Mission, une rangée de maisons, petites, mais incomparablement plus commodes que leurs habitations. Les murs, quoique moins épais, sont bâtis comme ceux de S. Francisco; et les maisons, construites de même que celles d'Europe, sont composées de deux chambres commodes, au rez-de-chaussée, et de deux greniers au dessus. Derrière chacune de ces maisons, est un espace de terre enclos, et suffisant pour y faire croître une grande quantité de végétaux, et y élever de la volaille. Les bâtiments étaient dans un état assez avancé.

En notre considération, les pères ordonnèrent une sorte de fête pour les Indiens. La principale partie du repas fut composée de la viande des bœufs, qu'à cette occasion on livra aux villageois. Ces animaux se reproduisent promptement; et comme on les laisse

paître

paître en nombreux troupeaux, sur les plaines fertiles de Santa-Clara, il faut quelque adresse pour les prendre. Les naturels devaient être chargés de cette expédition; mais Don *Paries*, enseigne dans la marine espagnole, qui était venu de la mission de Santa-Cruz, avec un des prêtres du bâtiment de Don Quadra, voulut s'amuser de cette espèce de chasse, avec les soldats de la Mission, qui, sans contredit, sont d'excellents cavaliers. Nous montâmes aussi à cheval, et nous nous rendîmes dans la plaine pour être spectateurs de leurs exploits. Chacun des soldats était pourvu d'une forte ligne de crin, ou d'une courroie de cuir, avec un nœud coulant. Il la jeta très-adroitement sur une des cornes d'un bœuf, presque avec la certitude de réussir, et pendant que le cheval courait au grand galop. Cet exercice était exécuté par deux hommes à la fois, un de chaque côté de l'animal. Les chasseurs ayant à la selle de leur cheval un pommeau élevé, ils fixent la ligne à l'entour, et empêchent ainsi le bœuf de blesser ni les hommes ni les chevaux, ce qui arriverait infailliblement, vu la férocité de cet animal, qui vit ici dans un état presque sauvage. On le conduit de la sorte à la boucherie, où, tandis qu'il s'agite de la tête et des pieds,

entre les chevaux, une troisième personne lui passe très-adroitement aussi une corde aux jambes de derrière, le fait tomber ensuite, et lui coupe immédiatement la gorge. Vingt-deux jeunes bœufs, pesant chacun de quatre à six cents livres, furent tués dans cette occasion. On en donna dix-huit aux habitants du village, et les autres servirent à la consommation des personnes de la Mission et des soldats, par supplément aux vingt-quatre bœufs que l'on tue régulièrement tous les samedis. Ces nombreux troupeaux provenant de quinze têtes de bétail, partagées entre cette Mission et les deux autres, lesquelles ont été établies, à peu près en 1778, il est évident que ces animaux doivent se propager infiniment pour suffire à une telle consommation. Ce sont les heureux fruits de l'intelligence et de l'économie des religieux qui ne souffrent pas qu'aucun animal soit tué, qu'il n'ait assez multiplié pour qu'on ne s'aperçoive pas de sa perte. Par l'effet de ce système, le nombre de leurs chevaux et de leurs moutons s'est accru dans la même proportion.

On m'assura que le village est du double plus peuplé que celui de S. Francisco, quoiqu'il me parût l'être de moitié moins. Plu-

sieurs Indiens qui professent la religion chrétienne s'étaient répandus parmi leurs compatriotes des environs, pour les engager à embrasser le même genre de vie qu'eux; et leurs soins, m'a-t-on dit, n'ont pas été inutiles. Tous ceux qui se sont présentés pour se convertir, ont été adoptés, quoique plusieurs ne soient restés dans la Mission et aux environs que jusqu'au moment où ils eurent obtenu des vivres et des vêtements, avec lesquels ils décampèrent. Cette coupable conduite n'a pas changé pour eux l'esprit bienveillant des religieux qui, non-seulement ont fourni une seconde fois à leurs besoins, mais encore à ceux de plusieurs tribus errantes qui n'osaient demander leur assistance.

Lorsque nous fûmes rentrés au couvent, on nous servit un grand repas composé des productions du pays, qui étaient excellentes. La journée se passa très-agréablement; et ce ne fut pas sans peine que le lendemain matin (22) nous pûmes nous refuser aux pressantes invitations qui nous furent faites de passer encore la journée à Santa-Clara. Nous prîmes de bonne heure congé de nos hôtes, dont l'accueil nous dédommagea amplement de la fatigue et de l'embarras d'une si longue route

pour des hommes aussi peu accoutumés que nous l'étions, à voyager sur terre.

La Mission de Santa-Clara est située à l'extrémité de la branche sud-est du port S. Francisco, laquelle se termine en un petit ruisseau, qui s'enfonce à quelque distance dans le pays, et qui, ainsi que la partie du port, voisine de Santa-Clara, fournit la Mission d'une grande variété d'excellents poissons.

A l'est, et à la distance d'environ cinq lieues, se trouve, sur la côte de la mer, ou plutôt sur le bord de la baie de Monterrey, la Mission de Santa-Cruz, établie depuis peu, et qui, comme les autres, est gouvernée par trois religieux de l'ordre de Saint-François, et gardée par un caporal et six soldats. Comme cet établissement ne faisait que commencer, je desirais de le visiter; mais nous ne pûmes prolonger plus longtemps notre absence, et nous retournâmes vers notre vaisseau sans perdre un seul instant. Nous changeâmes de route, et nous traversâmes une forêt de chênes, dont le sol est assez élevé; mais nous fûmes fort incommodés par les terriers des différents animaux dont j'ai déja fait mention. Le sergent, notre guide, craignant qu'il n'en résultât quelque accident à l'approche de la

nuit, nous fit descendre dans un terrain plus bas, qu'il ne croyait pas aussi humide, ni aussi désagréable qu'il l'était. Cependant nous fûmes heureux quant au temps, qui, durant les trois jours de notre excursion, fut doux, agréable et serein. Nous arrivâmes, le soir, et j'eus le plaisir de voir le Chatam à l'ancre, près de la Découverte.

M. Broughton m'apprit que pendant notre séparation, il avait examiné la rivière de Colombia, qui s'étendait plus loin que nous ne l'avions supposé.

L'arrivée du Chatam hâta, en quelque sorte, notre départ. Ayant, quoique difficilement, achevé notre provision d'eau, et pris à bord une petite quantité de bois à brûler, nous procédâmes au rembarquement de tout ce que l'on avait déposé sur le rivage; et le 24, au matin, les vaisseaux démarrèrent pour mettre à la voile; mais le vent et la marée nous étant contraires, nous demeurâmes à l'ancre tout le jour.

On me dit, à mon arrivée dans ce port, qu'un gros bœuf coûtait six dollars (1) d'Espagne, et que le prix d'un mouton était à

(1) Le dollar vaut environ un écu. *Note de l'Auteur.*

proportion. Ayant reçu autant d'animaux de ces deux espèces que nous en eûmes besoin pour les deux bâtiments, ainsi que quelques végétaux et des volailles, j'en présentai la valeur à Don Sal, qui nous en avait fourni la plus grande partie. Mais il la refusa, et m'apprit que Don Quadra lui avait fait passer l'ordre de n'accepter de moi aucun argent, sous quelque prétexte que ce fût, le compte de ce qu'on m'avait livré, devant se régler à Monterrey. Je n'insistai plus alors; mais il fallait une pareille défense pour que je pusse, avec décence, contracter de telles obligations envers des personnes, qui, à tout autre égard que celui de la nourriture, paraissaient être dans la pauvreté.

Ma dernière excursion dans cette contrée m'a convaincu que, quoique dans son état actuel, elle fournisse abondamment aux habitants, tout ce qui est absolument nécessaire à leur existence, ils manquent cependant de tout ce qui peut la rendre agréable. Je n'eus pas un médiocre plaisir en me voyant en état de pouvoir leur distribuer quelques ustensiles de table et de cuisine, quelques barres de fer, et des ornements pour la décoration de leurs églises. J'ajoutai à ces objets un muid de vin et

un autre de rhum; et je confiai le tout à Don Sal, en le priant de le partager également entre le Presidio et les Missions de S. Francisco et de Santa-Clara, ce qui fut fait; et j'eus la satisfaction de voir que ces différents présents furent reçus comme s'ils étaient d'une valeur considérable.

L'inclémence du temps, et le peu de séjour que je me proposais de faire à notre arrivée dans ce port, m'empêchèrent de transporter notre observatoire à terre. Cependant, d'après des observations suffisantes, j'en déterminai la latitude, par 37° 48′ 30″, et la longitude par 237° 52′ 30″.

Le 25, au matin, il s'éleva contre nous une forte brise du nord-ouest; mais tout étant disposé pour notre départ, et la marée nous favorisant, nous sortîmes du port malgré une mer très-irrégulière, produite par des causes opposées.

Nous quittâmes S. Francisco, pénétrés de reconnaissance pour l'accueil hospitalier que nous y avions reçu; et en outre nous dûmes beaucoup aussi aux excellents rafraîchissements que nous y avions pris, et qui, en quelques jours, firent disparaître tout symptôme de scorbut.

Il ne me fut pas possible d'obtenir des no-

tions précises sur ce port, que je crois cependant un des plus beaux qui soient dans le monde, et auquel il ne manque que la facilité de faire du bois et de l'eau. Il est probable néanmoins qu'après un examen plus approfondi, cet inconvénient pourrait disparaître en partie. Les sondes, autant que nous pûmes en juger, étaient régulières et bonnes, avec un fond d'excellente tenue. Si en changeant de mouillage nous trouvâmes quelques fonds d'une grande dureté, c'est dans les endroits où il paraît que les vaisseaux ne s'arrêtent jamais. Toutefois, à raison de la force des marées, les Espagnols n'estiment pas beaucoup ce port, ce qu'on peut expliquer par la manière dont ils fixent ordinairement leurs vaisseaux. C'est parmi eux un usage constant d'amarrer de l'avant et de l'arrière, jamais sur moins de quatre ancres, et rarement sur moins de six.

A l'aide d'un grand frais de nord-ouest, nous fîmes de considérables progrès en rangeant la côte au sud. La chaîne de montagnes que nous avions à droite, lorsque nous nous rendîmes à Santa-Clara, était alors à notre gauche, et présentait un aspect bien différent. Le côté de l'ouest, exposé à toute la violence et aux vicissitudes d'un climat océa-

nique, était presque dénué de bois ou de verdure. Quelques arbrisseaux étaient épars dans les vallées ; et l'on voyait sur les flancs des montagnes quelques arbres nains et solitaires, Tout ce pays paraissait en général stérile et nu.

Souhaitant déterminer la ligne de la côte que nous trouvâmes s'étendre presque au 14° sud-est, à partir de l'entrée de S. Francisco, nous louvoyâmes toute la nuit, et le lendemain matin nous nous vîmes en travers de la baie de Monterrey, où nous fûmes en calme jusqu'à midi, qu'une agréable brise de l'ouest nous permit de gouverner vers le centre ou le fond de cette baie, dont les rivages sont principalement composés d'une terre basse et sans coupures, mais dont les parties sud et ouest semblaient être beaucoup plus élevées et former des îles. En suivant cette route je m'attendais continuellement à découvrir un mouillage convenable, que je ne trouvai qu'en faisant, à quatre heures de l'après-midi, le signal convenu entre Don Quadra et moi, et auquel on répondit immédiatement du Presidio. Nous jetâmes l'ancre, presque sous la haute terre dont je viens de parler, et sur le côté sud de la baie. A sept heures du soir, M. Whidbey vint à bord de

la Découverte. Le Dédale était arrivé le 22, en bon état, après avoir complété le service dont il était chargé. Bientôt après, des canots espagnols envoyés par Don Quadra vinrent nous prêter leur assistance; et au bout d'une heure nous fûmes amarrés en toute sureté, ayant nos ancres au nord-ouest et au sud-ouest, la dernière par neuf brasses, fond de bonne tenue. Nous étions à la distance du rivage le plus proche, du sud-ouest, d'environ un quart de mille. Les pointes de la baie nous restaient au 45° nord-ouest, et au 52° aussi nord-ouest du compas. La première de ces pointes, appelée *Anno-Nuevo*, était à la distance de six ou sept lieues, et la dernière, nommée *Pointe-Pinos*, était à un mille.

A notre arrivée, nous trouvâmes à l'ancre, outre le Dédale, les vaisseaux suivants, appartenants à sa majesté catholique : le brig l'Actif, sur lequel était Don Quadra, l'Aransasu et une goëlette.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Nos opérations à *Monterrey*. — Description de la *Mission de S. Carlos*. — Départ du *Dédale* pour se rendre au *Port Jackson*. — Situation et description de la *Baie de Monterrey*. — Détail sur le *Presidio*. — Conduite généreuse de *Don Quadra*.

Etant arrivé dans le *fameux* port de Monterrey, car les Espagnols lui donnent cette épithète, je me rendis (le 26 nov.) chez Don Quadra, qui résidait au Presidio, dans la maison du gouverneur. Après y avoir reçu de nouvelles preuves de son hospitalité et de son amitié, je retournai à bord, au soleil couchant, et le lendemain matin, le Presidio fut salué de treize coups de canon. Le salut nous ayant été rendu en nombre égal, je fis hisser les huniers, et le pavillon de Don Quadra reçut de nous le même honneur. Après y avoir répondu de la même manière, cet officier vint me rendre ma visite, accompagné de Don Arguello, qui remplissait les fonctions de

gouverneur, de Don Caamano, et de plusieurs autres officiers espagnols. Ils furent reçus à bord de la Découverte et du Chatam, avec tout le cérémonial et les égards dus à leur rang; et lorsque toutes les formalités d'usage furent remplies, je reconduisis à terre Don Quadra, qui m'y donnait à dîner.

Dans le cours de notre conversation, il m'apprit qu'à son arrivée dans ce port, il y avait trouvé l'ordre de s'emparer de tous les navires occupés du commerce sur cette côte, depuis le Presidio jusqu'au point où il se fait généralement, vers le nord, en exceptant toutefois les vaisseaux de la Grande-Bretagne, qui pouvaient continuer leur route, sans éprouver la moindre interruption, et sans qu'on les inquiétât en rien. Cet ordre de la cour d'Espagne nous fit croire à tous deux que nos souverains respectifs avaient conclu quelque arrangement, relativement au territoire de Noutka.

Cette circonstance me parut très-importante; et dans la supposition qu'il me serait possible d'obtenir pour un officier, chargé de se rendre en Angleterre, le passage par la nouvelle Espagne, je me proposais d'abandonner le dessein que j'avais formé d'envoyer

le Chatam porter aux commissaires de l'amirauté tous les renseignements que je pouvais leur communiquer. Quoique l'absence de notre petite conserve m'eût essentiellement gêné, pendant la suite de mon voyage, il me paraissait toutefois si absolument indispensable d'apprendre au gouvernement jusqu'à quel point j'avais pu exécuter les ordres de sa majesté, que j'étais déterminé à me soumettre à tout inconvénient, plutôt que d'omettre un devoir si essentiel, surtout ayant obtenu la copie de toutes les cartes des découvertes que les Espagnols avaient faites au nord de nos propres recherches.

Je jugeai donc ces reconnaissances, ainsi que nos opérations à Noutka, et toutes les informations que j'avais prises sur cette contrée, des objets d'une nature trop importante pour ne pas en donner une prompte communication. Ce n'était qu'à ce moyen que l'on pouvait prendre raisonnablement une détermination finale, soit relativement aux avantages qui paraissent devoir résulter, pour la nation, de la continuation des entreprises commerciales dans ces régions, soit au choix de situations plus convenables pour former sur la côte des établissements destinés à protéger et à faciliter le même commerce, si

l'on avait l'intention de le suivre. En conséquence, je me proposai de confier tant cet avis, duquel pouvait dépendre l'accomplissement de l'un des principaux objets de notre voyage, que toutes mes autres dépêches, au lieutenant Broughton, commandant du Chatam, qui avait assisté à toutes mes conférences avec Don Quadra à Noutka, et dont les talents et l'esprit d'observation le rendaient propre à satisfaire l'amirauté sur plusieurs particularités qu'il ne m'était pas possible d'insérer dans mes dépêches. Je demandai donc à Don Quadra s'il ne serait pas contraire à son inclination et aux dispositions de la cour de Madrid, de permettre à M. Broughton de passer par la nouvelle Espagne pour se rendre en Angleterre. Il me répondit sans hésiter, et de la manière la plus amicale, que cet officier pourrait l'accompagner à S. Blas, où il lui fournirait de l'argent, et lui procurerait, autant que cela dépendrait de lui, tout ce qui pourrait contribuer à rendre son pénible voyage à travers le continent de l'Amérique, aussi agréable que le comportait la nature d'une telle entreprise. Je témoignai toute ma reconnaissance d'une offre si obligeante et si généreuse, et je pris toutes les mesures possibles pour que rien ne retar-

dât le départ de M. Broughton, puisque, non-seulement, le nôtre en dépendait, mais encore celui de Don Quadra, et des vaisseaux qu'il avait sous ses ordres.

Après avoir, le 2 décembre, donné mes ordres pour l'exécution des différents services et des réparations des vaisseaux, j'allai, accompagné de Don Quadra, de Don Arguello, de Don Caamano, de M. Broughton, et de plusieurs officiers, tant anglais qu'espagnols, présenter, en conséquence d'une invitation très-polie, mes respects aux religieux de la Mission de S. Carlos.

Cet établissement est situé à peu près à une lieue au sud-est du Presidio de Monterrey; la route qui conduit de l'un à l'autre, coupe des collines assez roides et de profondes vallées, bien garnies d'arbres. La surface de la terre était couverte d'une belle verdure; tout le paysage offrait un aspect charmant, et notre course fut très-agréable.

La manière dont nous fûmes reçus à la Mission était de nature à nous convaincre du plaisir que notre visite causait à ces dignes et respectables religieux, qui nous présentèrent toutes les espèces de rafraîchissements qu'ils possédaient. Lorsque nous fûmes arrivés à la porte de la Maison, les cloches sonnèrent,

et le révérend père Fermin Francisco de Lasuen, supérieur des missionnaires de l'ordre de Saint-François, dans la nouvelle Albion, vint à notre rencontre, et nous conduisit à son appartement. C'était un homme d'environ soixante et douze ans, dont le maintien vénérable annonçait la tranquillité d'esprit, qui le rendait, au plus haut degré, digne de diriger une si charitable institution.

Après les cérémonies d'usage, les religieux qui, comme dans les autres Missions, sont au nombre de trois, nous firent voir leurs bâtiments, qui ne nous parurent ne différer de ceux de S. Francisco ou de Santa-Clara, qu'en ce qu'ils sont plus petits.

Leurs greniers renfermaient une grande quantité de grains des différentes espèces, dont j'ai fait mention en parlant des autres établissements du même genre, et auxquels il faut ajouter un peu d'orge; mais tous étaient d'une qualité inférieure, et le produit du sol de S. Carlos est loin d'égaler celui de Santa-Clara. Il y avait aussi un petit jardin, cultivé de même que celui des autres Missions.

Il se trouve également dans le voisinage, un village indien, qui nous parut peu considérable, mais dont les habitants étaient

étaient, nous dit-on, au nombre de huit cents. Les religieux en ont la direction immédiate, et ils les gouvernent avec les mêmes principes de charité que sont gouvernés ceux des autres villages que nous avions précédemment visités. Quoique l'on enseigne à ces Indiens les choses les plus utiles à la société civile, ils ne se sont pas encore procuré des habitations plus commodes que celles de leurs ancêtres, et ils paraissent n'avoir aucunement profité de l'instruction qu'ils ont reçue. Quelques-uns d'entre eux étaient cependant occupés à construire, sous la direction des religieux, une église avec des pierres et du mortier. Ces pierres paraissaient d'une nature molle et friable, et semblaient n'être que de l'argile durcie; mais on m'a dit qu'exposées à l'air, elles deviennent plus solides, et qu'elles sont très-propres à la construction des édifices. Elles sont d'une légère couleur de paille, et susceptibles d'un beau poli. La pierre de cette espèce se trouve en grande quantité, un peu au dessous de la surface de la terre. Il n'est point difficile de la tirer de la carrière, et c'est, je crois, la seule que les Espagnols ayent employée pour leurs bâtiments. La chaux dont on se sert est tirée des coquillages, dont les rivages sont couverts, et prin-

cipalement des oreilles de mer, qui sont ici très-larges. On n'a pas encore pu découvrir une terre calcaire, propre au même usage. On me fit voir à Santa-Clara, une pierre noire et très-pesante, que l'on mettra en œuvre, me dit le père Thomas, dès qu'on se sera procuré des ouvriers capables de la travailler. On espère en former des meules de moulin; ce qui serait un grand avantage pour cet établissement, où l'on ne peut réduire le blé en farine, qu'au moyen de deux petites pierres placées dans une position inclinée. Le grain est étendu sur la pierre inférieure, et on le broie avec l'autre, dont la surface est presque égale à celle de la première. La farine que l'on obtient par ce procédé pénible et grossier, est très-blanche et de bon goût, quoiqu'elle rende le pain lourd; mais les Espagnols prétendent que l'on remédie, en grande partie, à ce défaut, lorsqu'on la mêle avec une pareille quantité de farine bien moulue.

Après avoir satisfait ainsi notre curiosité, nous nous promenâmes aux environs de la Mission, qui est dans une jolie situation. Le pays, agréablement entrecoupé par des collines et des vallons, offrait un aspect verdoyant, et, comme dans le voisinage de

Monterrey, il était orné d'arbres isolés, ou formant des espèces de bosquets, et la plupart de la famille des pins, ainsi que de celles des chênes à feuilles de houx, et des saules. On y voyait aussi quelques peupliers, quelques érables, et une petite variété d'arbustes. Ceux-ci embarrassèrent notre marche durant notre promenade, que nous bornâmes à l'un des vallons, en vue du couvent, et dans lequel coule un petit ruisseau, où l'on peut se mouiller jusqu'au genou. Les Espagnols l'appellent *Rio-Carmelo*. Après avoir passé près des bâtiments de la Mission, il se jette immédiatement dans la mer.

Dans cette même vallée, et près des bords du Carmelo, nous trouvâmes quelques acres de terre ensemencée en blé, qui nous parut en bon état : mais le sol, aussi bien que dans les environs de Monterrey, étant d'une nature sablonneuse, les productions en sont conséquemment inférieures à celles des deux autres Missions que j'avais visitées. Cependant on me fit entendre qu'ici, comme à S. Francisco, le pays devient plus fertile, à mesure que l'on s'éloigne de l'océan.

A notre retour au couvent, nous trouvâmes un excellent repas, servi très-proprement, sous un agréable berceau, que l'on

avait, à cet effet, disposé dans le jardin de la Mission. Après le dîné, on nous donna le simulacre des mouvements que font les Indiens lorsqu'ils veulent prendre un cerf ou quelque autre bête fauve, à la chasse. Ils se revêtent de la peau complète de l'animal qu'ils ont dessein d'attaquer, et vont se poster à l'endroit où ils espèrent qu'il se rendra. Marchant sur leurs pieds et sur leurs mains ils en imitent parfaitement toutes les actions, mais surtout la vigilance du cerf, et la manière dont il broute. A ce moyen, ils sont à peu près sûrs de s'en approcher à la distance de six à neuf pieds, puis ils saisissent l'instant où il est occupé de quelque autre objet, et lui décochent, en se courbant, une des flèches renfermées dans un arc, qu'ils ont soin de tenir caché; et, presque toujours, la première ou la seconde est fatale. Toute cette pantomime fut si bien exécutée, qu'un étranger eût eu peine à découvrir que ce n'était qu'un jeu.

Le soir, je retournai à bord, où, le lendemain 3, la plupart des personnes avec lesquelles j'avais passé la journée précédente, me firent l'honneur de venir dîner. Parmi les convives se trouvaient la Senora Arguello, et quelques autres dames du Presidio; mais, à

à mon grand regret, le roulis du vaisseau, quoique peu considérable, les força, de même que quelques hommes, à se retirer bientôt.

Mes différentes occupations ne me permirent, que le 9, de faire de nouveau une courte excursion avec Don Quadra et nos nombreux amis, pour dîner dans un jardin d'environ quatre acres, situé dans une vallée, et éloigné de près d'une lieue, à l'est du Presidio. Comparé à celui de Santa-Clara, le sol en est médiocre; mais un beau ruisseau qui passe auprès le fertilise, et, formant un écoulement pour les eaux pendant la saison des pluies, c'est-à-dire, pendant les mois de décembre, de janvier et de février, empêche que le terrain ne soit inondé. A ce moyen, le sol produit avec abondance des plantes potagères, et donne aussi quelques fruits. Mais les nombreux vaisseaux employés, cette année, sur la côte nord-ouest de l'Amérique, ayant pris ici des rafraîchissements, tant lorsqu'ils se rendirent à S. Blas, que lorsqu'ils en revinrent, avaient presque entièrement épuisé les productions de ce jardin, et de celui de S. Carlos. Il serait facile de parer à ce grave inconvénient, en agrandissant le terrain, car le sol paraît propre au jardinage, et le pays jouit d'un printemps perpétuel. Nous eûmes

la preuve manifeste de ce dernier avantage, en voyant des pois, des féves, des laitues, des choux, et plusieurs autres légumes, dont les uns sortaient seulement de terre, tandis que les autres étaient en état de maturité parfaite, et que le reste avaient fourni leur semence, ou se dissolvaient.

Ce jardin, quoique agréablement situé pour être le but d'une promenade, n'offre aucun abri pour ceux qui le visitent. On n'y trouve que quelques misérables huttes (car on ne peut leur donner le nom de maisons), qui sont habitées par le jardinier et quelques soldats de garde. Don Paries trouva ici une seconde occasion d'exercer son adresse, en élevant, comme dans le jardin de la Mission de S. Carlos, un autre berceau temposaire. Il réussit chaque fois, à la grande satisfaction de ses amis, qui profitèrent, avec reconnaissance, de son attention.

Cette promenade ne nous offrit que peu d'objets dignes de remarque. Le pays dont nous étions entourés, formait principalement une savanne de sable, couverte d'une impénétrable forêt d'arbrisseaux, de quatre ou cinq pieds de haut, qui offrent une excellente retraite aux cerfs, aux renards, aux lièvres, aux cailles, etc. Nous aperçumes quelques-

uns de ces animaux, en suivant la route que l'on a coupée à travers cette bruyère.

L'incommodité que le roulis du vaisseau avait causée à quelques-unes des personnes qui étaient venues à bord, fut un des sujets de notre entretien; et, comme il n'y avait pas moyen d'empêcher ce mouvement, j'engageai nos amis les Espagnols à m'honorer de leur compagnie à notre campement. Ils y vinrent dîner le lendemain, et la plupart des dames furent de la partie. Le soir, je fis tirer un feu d'artifice. Toutes nos pièces s'étant parfaitement conservées, procurèrent beaucoup de plaisir, non-seulement à ceux qui nous avaient fait visite, mais à tous les habitants du Presidio. Ceux-ci s'étaient rassemblés avec un grand nombre d'Indiens dans les environs; et les uns et les autres jouirent, sans doute, avec satisfaction, d'un divertissement que, probablement, la plupart d'entre eux ne connaissaient point. La soirée se termina par un bal et un souper, qui se prolongea jusqu'à une heure après minuit.

Le Dédale ayant fourni tous les vivres que purent recevoir la Découverte et le Chatam, le fond de cale en fut réparé, le 12, et nos charpentiers construisirent à bord de

ce même bâtiment, des étables pour du bétail, Don Quadra m'ayant, avec sa générosité et sa politesse accoutumée, offert tous les animaux et toutes les productions du pays que je croirais nécessaires au service de sa majesté, pour la colonie établie depuis peu dans la nouvelle Galles du sud, six taureaux, douze vaches, et un pareil nombre de beliers et de brebis furent embarqués le 24, sur le Dédale; mais ce bâtiment fut retenu à l'ancre jusqu'à ce que l'on eût pu se procurer une quantité suffisante de nourriture pour ces animaux. Le fourrage était rare, à cette saison, et presque tous nos gens furent occupés à couper de l'herbe partout où ils purent en trouver. Il n'était pas facile non plus de faire de l'eau; et l'on ne pouvait en transporter, à la fois, qu'une petite quantité que l'on tirait des puits, peu enfoncés, que nous avions creusés nous-mêmes. Toutefois elle était très-potable, et l'on s'en procurerait beaucoup plus au moyen de puits plus profonds; mais les Espagnols se contentent d'en embarquer d'une qualité inférieure, parce qu'ils peuvent l'avoir sans peine. Celle que l'on boit à la table des officiers, est néanmoins très-bonne; mais on la puise dans le Carmelo, et on l'apporte sur des charrettes.

Le Dédale mit, le 29, à la voile. Dans cette occasion, je donnai au lieutenant James Hanson l'ordre de se rendre à la nouvelle Galles méridionale, de relâcher aux *îles Hergest*, pour y faire de l'eau, et prendre de la nourriture pour son bétail, ainsi que tous les rafraîchissements dont pourrait avoir besoin l'équipage. De-là il devait passer au nord de toutes les îles basses, et se rendre à Taïti, puis de cette île à la nouvelle Zélande, et de celle-ci au port Jakson, où je desirais que le Dédale arrivât le plus tôt possible, parce que si le bétail, les moutons, etc., étaient encore en vie, ils feraient une précieuse acquisition pour ce pays. D'ailleurs il y avait quelque probabilité que M. Hanson pourrait se procurer aux différentes îles, où il toucherait, un nombre considérable de volailles et de cochons, qui ne seraient pas moins utiles au Port Jackson; et je lui conseillai d'user de discrétion en distribuant les articles de commerce, qui étaient restés à bord de son bâtiment.

Sa relâche à Taïti avait un autre objet que de se procurer des rafraîchissements : c'était de prendre sur son bord vingt et un matelots anglais, qui montaient le navire *Maltida*, de Londres, jeté le 5 février 1792, sur un banc

de rocher, hors de la vue de toute terre, et que l'on dit situé par 22° de latitude sud, et 138° 30′ de longitude ouest. Après ce malheureux accident, les gens de l'équipage retournèrent dans leurs canots à Taïti, d'où ils étaient partis six jours auparavant. De-là, le second lieutenant et deux des matelots s'étaient rendus à la nouvelle Galles méridionale, dans un de leurs canots découverts, destinés à la pêche de la baleine. Le reste de l'équipage demeura dans l'île, à l'exception de M. Weaterhead, commandant du vaisseau, qui, avec deux matelots et deux mousses, s'embarqua sur la *Jenny* de Bristol. A l'arrivée de ce navire à Noutka, Don Quadra, non-seulement procura à M. Weaterhead le passage à travers la nouvelle Espagne, mais encore lui donna une somme d'argent suffisante pour fournir à ses besoins, dans un pays où il ne connaissait personne.

Il paraît que ce naufrage a eu des suites fâcheuses pour nos amis de Taïti. Le peu d'objets de quelque valeur qu'avaient pu sauver les malheureux qui avaient fait naufrage, furent dispersés sans distinction, ou laissés à la disposition des naturels. Il en résulta de la jalousie entre les chefs des deux districts de Matavay et d'Oparre. Le partage du butin

ayant produit une querelle entre les chefs, les Anglais se divisèrent aussi, et prirent parti pour les uns ou pour les autres. La guerre fut allumée, et finit d'une manière très-désastreuse pour Matavay. Ce beau district fut entièrement dévasté, les maisons en furent brûlées, et les arbres fruitiers arrachés, ou détruits de toute autre manière. Tel est le résumé de ce que j'ai pu savoir sur ce funeste événement; et l'obscurité des détails dont on m'a fait part à ce sujet, ne m'a pas permis d'obtenir des informations satisfaisantes.

Ayant réglé d'une manière positive le mode à suivre dans l'exécution du reste de notre voyage, je priai le commodore Phillips de faire embarquer, au Port Jackson, sur le Dédale, une cargaison complète de vivres, de toutes sortes, pour une année, et d'y joindre les munitions, dont il penserait que la Découverte et le Chatam pourraient avoir besoin. Je lui recommandai aussi de me renvoyer le même bâtiment à Noutka, où je laisserais des instructions, au cas où il y arriverait pendant mon absence.

Les différentes opérations dont nous avions été occupés, avaient prolongé notre relâche bien plus que je ne l'eusse desiré, non-seu-

lement parce que j'étais empressé d'employer différemment notre temps, mais parce que je craignois que Don Quadra ne retardât son départ simplement par rapport à nous. Néanmoins il m'avait engagé plusieurs fois, et de la manière la plus amicale, de ne faire aucune attention au retard que je pourrais lui occasionner, et de donner à mes dépêches toute l'étendue dont elles étaient susceptibles.

La baie de Monterrey, sur laquelle il ne me fut possible que de rassembler, en courant, quelques notes, est située entre la Pointe-Pinos et la Pointe-Anno-Nuevo, qui gissent au 72° nord-ouest, et au 27° sud-est, l'une de l'autre, et sont séparées par un intervalle de 22 milles. Formée par un enfoncement de la côte, d'environ quatre lieues, elle est spacieuse, mais très-ouverte. Le seul mouillage, convenable de tous points, est presque à l'extrémité sud, à peu près à la distance d'une lieue de la Pointe-Pinos, où le rivage forme une petite anse, qui offre un ancrage sain, et un assez bon abri pour quelques vaisseaux. Les vents de la côte y soufflent généralement entre le nord-ouest et le nord-nord-ouest; les sondes sont régulièrement de quarante à trente brasses; le fond est un mélange de sable et de vase, et les

rivages, suffisamment escarpés, pour faciliter toute navigation, ne présentent ni bas-fonds, ni aucun autre obstacle. Près de la Pointe-Anno-Nuevo gissent quelques rochers épars, mais à peu de distance de la côte. Les rivages de la Pointe-Pinos sont aussi de roche, et offrent également, à quelque distance, plusieurs rochers détachés, qui ne s'avancent pas assez dans l'océan, pour être dangereux. Ceux-ci se terminent précisément au sud du mouillage, où commence un beau banc de sable, qui, je crois, se prolonge jusqu'à l'autre pointe. Dans la direction du 42° nord-est, à la distance de quatre lieues, est un courant d'eau douce, que les Espagnols appellent la Rivière de *Monterrey*, et qui, comme le Carmelo, n'est qu'un ruisseau peu profond, qui se dégorge dans cette partie de la baie. Une garde composée de quelques soldats espagnols, logés dans de misérables huttes, est ordinairement établie dans ce lieu. Près de la Pointe-Anno-Nuevo, est un autre ruisseau, un peu plus petit encore que le précédent, et dans le voisinage duquel se trouve la Mission de Santa-Cruz.

Le mouillage que je viens de décrire est la seule situation de la baie, où les vaisseaux puissent être commodément à l'ancre. L'éta-

blissement espagnol en est voisin. Le Presidio est éloigné d'environ trois quarts de mille au sud de l'endroit où commence le banc de sable, dont j'ai parlé. C'est là le lieu de débarquement. On y a construit une misérable maison, qui sert non-seulement de magasin, mais encore de logement à la garde de soldats que l'on y tient généralement.

Le Presidio, comme celui de S. Francisco, est situé dans une plaine ouverte, dont le sol est un peu au dessus du niveau de la mer. L'espace qui s'étend jusqu'au lieu du débarquement est bas et marécageux. Le voisinage de l'eau douce ne paraît pas très-avantageux à cet établissement, car dans la saison de la sécheresse, il faut en apporter de très-loin, les Espagnols ne voulant pas se donner la peine de creuser des puits assez profonds pour leur en fournir toute l'année. Immédiatement à l'entour du Presidio, on trouve des situations délicieuses, dont le terrain inégal et le sol fertile offriraient au génie et à l'industrie, les moyens de s'exercer, et aux Espagnols une habitation plus agréable, plus saine et plus commode que ne le paraît être celle qu'ils occupent actuellement.

Le premier de tous les biens, la santé, semble un objet auquel on ne s'attache que

faiblement ici, puisque, sous un climat tel que celui de Monterrey et des environs, qui passe pour être aussi favorable à la santé qu'il puisse y en avoir un dans l'univers, les Espagnols ont choisi une situation mal-saine. Tout ce qui n'est que secondaire, n'attire que médiocrement leur attention, car le Presidio actuel est celui qui fut bâti, lorsqu'ils formèrent leur établissement, dans ce port, en 1770; et depuis on n'y a fait ni amélioration, ni changement. Les édifices forment un parallélogramme, ou un carré long, comprenant une aire d'environ trois cents verges de longueur, sur deux cent cinquante de largeur, et la clôture en est complète. La muraille intérieure est de la même longueur, et a été construite avec les mêmes matériaux. Le tout offre une aussi triste apparence que la Mission de S. Francisco, excepté cependant, que les appartements des officiers sont couverts d'une espèce de briques rouges que l'on fabrique dans le voisinage. Les différents bâtiments, soit qu'ils servent de logements ou de magasins, sont également adossés au mur, en dedans de la clôture, qui n'a qu'une entrée pour les personnes en voiture ou à cheval. Cette entrée est aussi sur le côté du carré, qui fait face à l'église, que l'on rebâ-

tissaît avec des pierres semblables à celles de S. Carlos. Outre la porte principale, il y en a de petites, presque au milieu de chacun des murs de côté. Celle qui est à droite, offre une issue pour les appartements de l'officier commandant, qui sont beaucoup plus étendus que ceux de S. Francisco, et consistent en cinq ou six chambres spacieuses et planchéïées, mais qui n'ont ni vîtres ni rien qui puisse en tenir lieu. La place des fenêtres est tout ouverte, et le jour vient de l'intérieur de l'aire; car je crois qu'on ne permet pas de faire aucune ouverture dans le mur de clôture, à l'exception des portes. En conséquence, tout l'édifice vu d'un peu loin, a l'air d'une prison. A chaque coin du carré, est une sorte de petit bastion (1), qui s'élève un peu au dessus du mur, et sur lequel on pourrait monter des pierriers. Au-devant de l'entrée qui fait face aux rivages de la baie, il y a une batterie de sept canons, dont quatre de neuf et les trois autres de trois. Ces canons, ceux de S. Francisco, un de deux à Santa-Clara, et quatre de neuf, qui sont démontés, forment toute l'artillerie de

(1) L'original se sert du mot composé de *block-house*. Voy. la note de la p. 102, tom. 1.er

cette

cette forteresse. Ils sont placés à terre, sans aucun parapet, et sans abri ni couvert pour ceux qui les manœuvrent. On m'a dit que tous les nouveaux établissements sur cette côte, sans même en excepter celui de S. Diégo, que sa situation semble rendre un poste important, ne sont pas dans un meilleur état de défense.

Les quatre canons démontés sont, ainsi que ceux qui se trouvent à l'entrée du Presidio, destinés à la défense d'un fort que l'on doit construire sur une petite éminence qui commande le mouillage. Ce fort pourra bien incommoder les vaisseaux, mais il ne serait d'aucune utilité, si l'on avait opéré un débarquement. En s'emparant des collines voisines, ce qui serait facile, on le forcerait bientôt à se rendre. Je ne regarde pas même Monterrey comme un poste tenable sans une forte ligne d'ouvrages avancés.

Le Presidio est la résidence du gouverneur de la province, dont le commandement s'étend de S. Francisco au sud, le long de la côte extérieure jusqu'au cap Saint-Lucas, et sur la côte orientale de la péninsule de la Californie, en remontant le golfe jusqu'à la baie de Saint-Louis. Pour obtenir ce commandement d'une grande étendue, il faut avoir le

rang de lieutenant-colonel au service d'Espagne. Je ne sais pas si le gouverneur se mêle de l'administration intérieure de la garnison. Un lieutenant, un enseigne, des sergents, des caporaux, etc. résidaient au Presidio, qui me parut composé, de même que tous les autres établissements de cette sorte, dans la province; mais qui était incomplet, par la mort récente du dernier commandant. Le lieutenant Arguello, étant le plus ancien officier, vint exercer les fonctions de gouverneur, et envoya l'alferez, ou l'enseigne Don Sal, commander à sa place à S. Francisco. Tous deux devaient remplir le poste qu'ils occupaient au moment de notre relâche, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau lieutenant-colonel.

Je ne crois pas que les soldats qui composent la garnison soient au nombre de plus de cent, en y comprenant les officiers non brevetés. On en tire des détachements pour la protection des Missions voisines. Les autres, avec les femmes et les enfants, résident dans l'intérieur du Presidio, sans paraître desirer une habitation plus champêtre, où ils pourraient cultiver des jardins et se procurer quelques douceurs. Il paraît que tous les habitants du Presidio sont militaires, du moins nous n'en vîmes aucun qui ne

le fût. Les arts mécaniques les plus nécessaires étaient exercés, avec la permission du commandant, par quelques soldats, qui n'étaient pas toutefois des ouvriers fort adroits.

Dans tous les établissements espagnols dont j'ai parlé, nous avons trouvé, non-seulement un asile et une agréable retraite après les travaux et les vicissitudes de notre voyage, mais encore tous les charmes de la société, avec des hommes d'un caractère noble et généreux, qui s'efforcèrent de se surpasser les uns les autres, tant en nous témoignant l'intérêt qu'ils prenaient à nous, qu'en nous exprimant le plaisir avec lequel ils nous rendaient toutes sortes de services. Leur conduite amicale et hospitalière prouvait journellement la sincérité de leurs protestations, et rendit le séjour que nous fîmes au milieu d'eux, aussi agréable que le permit leur position.

La générosité bien connue des autres Espagnols, qui nous donnèrent tant de témoignages d'amitié, me fait espérer qu'ils ne s'offenseront pas de la chaleur avec laquelle je m'exprimerai relativement à Don Quadra, qui, malgré la différence de nos opinions dans nos négociations diplomatiques à Noutka, se conduisit envers nous avec une honnêteté au dessus de tous les éloges que je pourrais lui

prodiguer. Sa bienveillance ne se renferma pas dans les soins ordinaires de l'hospitalité, mais se montra dans toutes les occasions où le service de sa majesté pouvait, en quelque chose, être intéressé.

Nous lui eûmes les plus grandes obligations, tant pour avoir attendu notre arrivée à Monterrey, et pour la manière dont il nous y reçut, que pour la prolongation du séjour qu'il y fit, quoiqu'il eût eu plus d'agrément à Tepic, lieu de sa résidence, aux environs de S. Blas. Cependant de tels sacrifices n'épuisèrent pas encore sa bonne volonté. Lorsque je lui demandai l'état de ce que nous devions pour les rafraîchissements qui nous avaient été abondamment fournis à S. Francisco et à Monterrey, de même que pour le bétail, les moutons, le blé, etc. etc. embarqués sur le Dédale, non-seulement il repoussa l'idée de recevoir aucun payement, mais il défendit strictement qu'on nous remît le moindre état à ce sujet; et il ne voulut pas même accepter une simple reconnaissance. Tous mes efforts ne purent le faire changer de détermination; et, pour dernière réponse, il nous dit que nos cours respectives devant être instruites de nos différentes opérations, ce serait elles qui décideraient la contestation.

Les dignes missionnaires de l'ordre de S. François et leur respectable supérieur, MM. Caamano, Arguello, Sal et tous les officiers espagnols avec lesquels nous eûmes quelque rapport, s'attirèrent également notre estime et notre reconnaissance. Les personnes subordonnées imitèrent leurs supérieurs par une conduite toujours obligeante et polie.

Je dois attribuer au respect et à la considération que, dans toutes les circonstances, on témoignait à Don Quadra, l'accueil amical que nous reçûmes, et dont il donna l'exemple.

Je ne pus me séparer des personnes qui composaient une si agréable société, sans éprouver beaucoup de regrets, qui s'augmentèrent encore par l'impossibilité où je me trouvais de leur laisser les différents objets dont elles avaient besoin. Cependant je leur fis présenter ceux des ustensiles les plus nécessaires dont je pus me passer ; et j'eus la satisfaction d'apprendre qu'ils avaient été reçus comme des objets d'une grande valeur.

Le résultat moyen de 110 suites d'observations de distances par M. Whidbey, et de 89 par moi, faisant en tout 199 suites, chacune contenant, comme à l'ordinaire, six observations, donna pour longitude à *Monterrey*,

238° 25′ 45″. Celle que M. Malaspina lui assigne, est de 237° 51′. Il place aussi le promontoire nord du *Cap-Mendocin*, 26′, et la *Pointe de los Reys*, 33′, plus à l'ouest que nous ne l'avons fait. Par nos calculs, la totalité de la côte nord-ouest de l'Amérique, que nous avions jusqu'alors reconnue, se trouve à l'est de la position en longitude que lui assignent le capitaine Cook et M. Malaspina. De telles autorités méritent sans doute la plus grande confiance, mais la continuelle sérénité du ciel, dans le temps où nous fîmes nos observations, m'engagèrent à adopter le méridien qui en fut le résultat.

La latitude, d'après 22 hauteurs méridiennes, est de 36° 36′ 20″.

Les marées paraissent être irrégulières et de peu d'élévation. D'après leur mouvement général, il semblait que le flot n'avait lieu qu'une fois en vingt-quatre heures. La mer était haute, environ sept heures et demie après que la lune avait passé au méridien. L'élévation et la chute sont d'environ six pieds dans les syzigies et de quatre dans les quadratures.

Ici se termine tout ce qui est relatif aux opérations de la Découverte, jusqu'à la fin de l'année 1792. Les deux chapitres suivans con-

tiennent les détails de celles qui furent exécutées par les officiers sous mes ordres, pendant notre séparation.

CHAPITRE TROISIÈME.

Reconnaissance de la *Rivière de Colombia*, par le lieutenant Broughton.

LE 21 octobre, nous mîmes en mer, laissant le Chatam à l'ancre, à l'entrée de la *rivière de Colombia*. J'espérais qu'avant son départ, M. Broughton ferait tous ses efforts, tant pour reconnaître l'étendue navigable de cette ouverture que pour prendre sur ce pays toutes les informations que les circonstances permettraient d'obtenir. En lisant le récit des opérations de cet officier, on verra que ma confiance dans ses talents et en son zèle fut complétement justifiée.

La situation du Chatam à l'entrée de la rivière de Colombia n'était aucunement bonne à la mer basse, pendant laquelle la profondeur de l'eau ne passait pas quatre brasses, et la lame brisait fortement à une encablure du vaisseau, sur un banc de deux brasses et demie, et qui reçut le nom de SPIT BANK (*Banc*

de l'Epi). Le mouillage du navire était par 46° 18′ de latitude, et restait au 50° sud-est, à peu près à un mille et un quart de la partie intérieure du *Cap-Disappointment*, depuis lequel jusqu'au rivage opposé, les brisans forment, à travers le canal qui conduit à la mer, presque une seule chaîne bien liée, qui n'offre qu'un très-étroit passage dans la direction de l'ouest quart d'une pointe que M. Broughton appela POINTE-DU-VILLAGE, parce que dans le voisinage il se trouvait un village abandonné.

La Découverte n'ayant fait aucun signal au Chatam, avant de s'éloigner, M. Broughton en conclut avec raison que je desirais qu'il reconnût et qu'il examinât cette ouverture sur la côte. En conséquence, à deux heures après midi, il la remonta à l'aide du flot qui commençait, et d'un grand frais de sud-ouest, laissant la *Pointe-du-Village*, qui gît au 70° sud-est, à cinq milles de distance du *Cap-Disappointment*, bien ouverte avec une pointe, qui s'avance d'une manière remarquable, sur le rivage sud, laquelle semblait former une île, et reçut le nom de TONGUE-POINT (*Pointe de la Langue*). La rapidité du flot, ayant jeté le Chatam sur un banc de sable, il y demeura jusqu'à la mer haute. Alors il mouilla, par dix brasses, avec la plus

grande facilité, et passa la nuit à l'ancre. Pour se guider, M. Broughton n'avait qu'une carte dressée par M. Gray, qui commandait le navire américain, nommé *Colombia*; et cette carte n'avait qu'un faible rapport avec ce qu'elle était censée représenter.

M. Broughton alla, le lendemain, avec le grand canot et la chaloupe, examiner les rivages sud de l'ouverture. Il débarqua d'abord au village abandonné, sur la côte nord, puis sur la côte est de *la Pointe-du-Village*. De celle-ci, il passa à la *Pointe-Adams*, qui fait la pointe sud-est de l'entrée. C'est un épi de sable, étroit et bas, qui s'avance au nord dans l'Océan, et gît au 44° sud-est du *Cap-Disappointment*, à peu près à quatre milles de distance. De cette pointe la côte tourne brusquement au sud, et les rivages en dedans de l'ouverture se dirigent au 74° sud-est, l'espace de quatre milles, vers une autre pointe, qui fut nommée POINTE-GEORGE. Des brisans multipliés remplissent absolument le chenal entre les deux rives.

Le détachement trouva ici les restes d'un autre village abandonné, près duquel étaient trois grandes pirogues, soutenues en l'air, et qui contenaient des cadavres humains. Ces pirogues-cercueils étaient décorées à l'a-

vant et à l'arrière, d'une sculpture grossière; et, d'après leur état de vétusté, il semblait qu'elles servaient depuis beaucoup de temps à cet usage. On découvrit aussi un autre sépulcre, qui rappelait notre genre d'inhumation. Le corps était enveloppé dans des peaux de cerf, puis dans des nattes, et couché de toute sa longueur dans une caisse de bois, qu'il remplissait entièrement. La chair en était encore ferme. Lorsque la curiosité du détachement fut satisfaite, on eut soin de rétablir cette bière dans l'état où elle était auparavant.

Entre la pointe Adams et la pointe George, on trouve une petite baie dont les rivages offrent un terrain bas. Beaucoup de pélicans s'y montrèrent sur l'eau. En approchant de l'angle sud-est de cette baie, M. Broughton découvrit une petite rivière dont l'entrée était à peu près de deux encablures de largeur. Elle se dirigeait au sud-est; et, en serpentant, elle formait plusieurs criques. A la distance de sept milles, la largeur n'en était plus que de dix-neuf brasses; et, comme c'était le temps de la mer haute, tout examen ultérieur fut jugé inutile. Etant redescendu l'espace d'un mille, le détachement passa la nuit sur le bord de cette rivière que, du nom de sir

George Young, de la marine royale, M. Broughton nomma RIVIÈRE d'YOUNG.

Des bords de cette rivière, une prairie basse et sur laquelle étaient épars des arbustes et des arbres, s'étendait jusqu'à une terre plus élevée. Celle-ci, d'une montée facile, offrait une agréable variété de massifs et de bouquets de pins, d'érables, d'aunes, de bouleaux, de peupliers et de plusieurs autres arbres, outre un nombre considérable d'arbrisseaux; et les diverses teintes de leur feuillage d'automne embellissaient encore ce charmant paysage. Les bords marécageux de la rivière servaient de retraite à des oies sauvages, qui prirent leur vol en nombre considérable. Il y avait aussi une grande quantité de canards, et de grosses grues brunes, de même espèce que celles que j'ai déja indiquées en parlant des parties les plus septentrionales de la *nouvelle Géorgie*.

En quittant cette rivière, M. Broughton se porta vers la *Pointe-George*, et trouva qu'à peu près aux deux tiers des mortes marées, la profondeur de l'eau était de deux brasses et demie, et comme elle est absolument la même le long de l'entrée de la *Rivière d'Young*, celle-ci n'est navigable que pour de petits navires.

M. Broughton s'avança ensuite dans le canot, jusqu'à *Tongue-Point*, dont le rivage est court d'abord au sud, puis s'étend presque à l'est-nord-est. De cette pointe, il vit, à la distance de sept milles, le centre d'une profonde baie, qui gît au 26° nord-est. Elle fut le terme des recherches de M. Gray; et, pour rappeler que ce fut lui qui en fit la découverte, on la nomma BAIE-DE-GRAY. M. Broughton retourna ensuite à bord, où il arriva dans l'après-midi. Immédiatement après il appareilla, précédé d'un canot qui lui servait de guide. Le peu de profondeur de l'eau retarda considérablement ses progrès, et à la chute du jour, il jeta l'ancre pour la nuit, à peu près à la distance de deux milles de son premier mouillage. Le lendemain (24 octobre) M. Manby alla, dès l'aurore, sonder le chenal jusqu'à la *Baie-de-Gray*, mais il le trouva très-embarrassé, ce qui engagea M. Broughton à renoncer à l'idée de faire remonter le Chatam plus haut, et il se détermina à continuer l'examen de l'entrée dans les canots.

Après avoir déterminé la position de son mouillage, par 46° 17′ de latitude, et 236° 17′ ½ de longitude, il partit avec le grand canot et la chaloupe, emportant des provisions

pour une semaine. A l'entrée de la nuit, il débarqua sur le rivage ouest de la Baie-de-Gray, qu'il traversa le lendemain matin, et au-delà de laquelle, les rivages du continent deviennent élevés et sont de roche. A environ un mille au sud-ouest-quart-d'ouest de la pointe est de cette baie, située au 78° nord-est, à quatre milles de la pointe ouest, commence une rangée de cinq îlots de sable très-bas, en partie couverts de bois, et se prolongeant à l'est, l'espace d'environ cinq milles. Entre l'Océan et le point que l'on peut considérer comme l'entrée de la rivière, est un espace de trois à sept milles de largeur, d'une navigation difficile, à cause des bas-fonds, qui s'étendent de l'une à l'autre rive. Les pointes de l'entrée sont placées au 5° nord-est et au 50° sud-ouest. Celle qui est la plus septentrionale, est située par 46° 18′ ½ de latitude et 236° 34′ ½ de longitude; et la rivière prend ensuite à peu près la direction du 45° sud-est. Depuis la pointe est de la Baie-de-Gray jusque-là, le rivage est presque droit, sans coupures, et se prolonge au 87° sud-ouest. Le détachement s'arrêta pour dîner, à peu près à la distance de trois milles de la pointe est de la baie, sur l'un des flancs d'une colline haute et escarpée, sur le rivage nord, et faisant face à l'une des îles basses. De cette

colline on voit une remarquable colonne de roche, qui gît au 79° sud-ouest, à un mille du rivage sur le côté sud de l'entrée de la rivière, dont les deux pointes sont formées par un terrain marécageux et bas; et la plus au sud paraît être une île. Au nord-ouest de celle qui est la plus septentrionale, une branche prend la direction du nord, et fut nommée RIVIÈRE-D'ORCHARD.

Le lendemain matin (26 octobre) à la pointe du jour, M. Broughton continua à remonter la rivière, dont la largeur était de près d'un mille. Les rives des deux côtés sont basses et marécageuses. Au bout de deux lieues, elles sont de roche, et la terre est plus élevée. Là, une île bien boisée, d'environ une lieue et demie de longeur, partageait le courant, et offrait un bon passage de chaque côté. A peu près à une lieue au-delà de la pointe sud-est de cette île, qui reçut le nom d'ILE PUGET, la rivière avait la même direction, jusqu'au 46° 10' de latitude, et 236° 50' de longitude, où elle se détourne brusquement au 56° nord-est l'espace d'environ une lieue. A ce coude s'offrit une petite rivière que M. Broughton appela RIVIERE-DE-SWAINE. Dans les environs, quelques naturels montés sur quatre pirogues joignirent le détachement.

Ils étaient la plupart vêtus de peaux de daims et les autres avaient des vêtements de loutres de mer. Ces bonnes gens vendirent un peu de poisson, puis se retirèrent. Leur langage était si différent de celui de tous les autres Indiens de l'Amérique, qu'il ne fut pas possible d'en comprendre un seul mot. Les rives étaient garnies de beaux arbres de haute futaie. Les pins étaient les plus nombreux sur les terrains élevés; mais près des bords de la rivière, croissaient le frêne, le peuplier, l'aune, l'érable et plusieurs autres arbres inconnus au détachement, qui n'arriva que le soir à l'extrémité du point nord-est ci-dessus mentionné. Sur le rivage nord, il y avait un village dont les habitants l'invitèrent à débarquer. M. Broughton préféra de continuer à remonter la rivière, qui se dirige au 62° sud-est, et au milieu de laquelle, depuis ce village, sont quelques îles qui occupent un espace de deux milles, et qui, du nom du second lieutenant de la Découverte, furent appelées ILES-BAKER. A un demi-mille à l'est de ces îles, le détachement prit terre, pour la nuit, sur une haute pointe escarpée, qui fut nommée POINTE SHERIFF.

Neuf pirogues, remplies d'Indiens s'arrêtèrent dans une petite crique, à peu de distance de la pointe, et cette circonstance convainquit

vainquit M. Broughton que plus on remontait la rivière, plus on trouvait le pays habité. La contenance guerrière de ces Indiens excita d'abord quelque défiance, mais leur bonne conduite prouva bientôt qu'elle était mal fondée.

Le lendemain matin, à sept heures (le 27 octobre), M. Broughton continua son examen, et passa au nord d'une petite île, bien boisée, que, du nom du chirurgien du Chatam, il appela ILE-WALKER. Les neuf pirogues suivirent le détachement, et le nombre en augmenta, à mesure qu'il passa devant quelques petites criques et des ouvertures qui s'offraient sur l'une et l'autre rive.

On trouve sur la rive nord, un mont remarquable, aux environs duquel étaient placées plusieurs pirogues, qui contenaient des cadavres; et en conséquence, on lui donna le nom de MONT-COFFIN (*Mont-des-cercueils*). A peu près à un mille de ce mont, les Indiens s'arrêtèrent dans une seule hutte; mais M. Broughton continua sa route; et à trois heures de l'après-midi, il prit terre, pour dîner, sur la rive sud, à neuf milles de la *Pointe-Sheriff*. Cette rive est élevée et de roche, et termine la direction de la ligne par 46° 5′ de latitude, et 237° 11′ de longitude. Delà, la rivière court

au 18° sud-est. La rive nord, au lieu d'être escarpée est alors basse, plate, sablonneuse, et coupée, presque à l'opposite de la station du dîner, où la rivière a près d'un demi-mille de large, par deux autres courants d'eau. Celui qui est le plus à l'ouest, fut nommé RIVIÈRE-POOLE, et le plus à l'est, RIVIÈRE-DE-KNIGHT. Ce dernier est le plus large. Si l'on en juge par l'entrée, il est très-étendu; et les naturels firent entendre par signes, que ceux qui habitaient vers le haut de cette rivière, possédaient une grande quantité de peaux de loutres de mer. Après dîner, le détachement se remit en route; et, après avoir fait quatre milles, il débarqua pour passer la nuit sur la rive.

A six heures du matin (le 28), M. Broughton continua son examen, et bientôt dépassa une petite île de roche, élevée d'environ vingt pieds au dessus de l'eau. Plusieurs pirogues, danslesquelles on avait déposé des corps morts, en couvraient le sommet. A deux milles de là se trouve une basse île de sable, depuis laquelle la ligne courait plus à l'est, pendant euviron quatre milles, jusqu'à une pointe sur la rive nord, par 45° 56′ de latitude et 237° 18′ de longitude. Cette pointe est élevée et de roche, ainsi que la rive dont elle fait partie,

et qui est couverte de pins jusqu'au bord de l'eau. La rive opposée est basse et produit plusieurs saules. De cette pointe, la direction de la rivière est, avec peu de variation, 5° sud-est, et le canal en est étroit.

Là se présentent trois ouvertures qui s'étendent à l'est, et sont formées par deux petites îles boisées, sur l'une desquelles était un bosquet de peupliers élevés et droits. Elles furent nommées ILES D'URRY. A peu près à la distance de quatre milles au sud de la haute pointe, dont je viens de parler, on trouve une autre pointe, où, l'on vit, pour la première fois, depuis que l'on remontait cette rivière, des chênes, dont l'un avait treize pieds de circonférence. Elle fut nommée OAK-POINT (*Pointe-du-Chêne*). A trois milles et demi de celle-ci, M. Broughton en atteignit une autre, qu'il appela POINTE-WARRIOR (*Pointe-des-Guerriers*), parce que le détachement s'y vit entouré par vingt-trois pirogues, chacune desquelles portait depuis trois jusqu'à douze hommes, dans tout leur attirail de guerre, et qui semblaient prêts à livrer combat. Ces étrangers s'étant entretenus avec les Indiens qui suivaient le détachement, quittèrent bientôt leurs vêtements militaires, et échangèrent, très-honnêtement, leurs armes

et plusieurs autres objets contre les articles précieux qu'on leur présenta, mais ils ne voulurent se dessaisir d'aucune de leurs épées de cuivre, ni d'une sorte de hache de combat, faite en fer.

A la *Pointe-Warrior*, la rivière se divise en trois branches. Celle du milieu avait près d'un quart de mille de largeur, et fut considérée comme la principale. La plus large, après celle-ci, prenait la direction de l'est et paraissait fort étendue. Elle reçut le nom de RIVIÈRE-DE-RUSLEIGH, et l'autre, qui s'étendait au sud-sud-ouest eut celui de RIVIÈRE-DE-CALL.

Sur le bord de la *Rivière de Rusleigh*, il y avait un grand village indien, et ceux des naturels qui paraissaient être de ce village, pressèrent vivement le détachement de s'y rendre. Pour ajouter plus de poids à leurs sollicitations, ils firent entendre, d'une manière très-intelligible, que s'ils allaient plus loin, on couperait la tête à tous ceux qui le composaient. M. Broughton à qui, pendant cette reconnaissance, on avait déja donné les mêmes avis, ou fait les mêmes menaces, n'en ayant vu jusqu'alors aucun effet, continua sa route en remontant la branche principale de la rivière; et à huit heures du soir, il se logea pour la nuit, sous l'abri de

quelques saules qui croissaient sur une basse pointe de sable, qui, en conséquence, fut nommée Pointe-Willow (*Pointe des Saules*). Douze naturels qui avaient accompagné le détachement dans une pirogue, se placèrent à peu de distance.

Le lendemain (29 octobre), M. Broughton alla toujours en avant. La rapidité du courant lui étant contraire, il ne fit que quatre ou cinq milles, depuis le lieu où il avait passé la nuit jusqu'à celui où il s'arrêta pour dîner. Dans cette dernière position, la latitude observée fut de 45° 41′, et la longitude de 235° 20′. Le *mont S. Helens*, que l'on avait aperçu, d'un peu plus bas, restait au 38° nord-est, et la *Pointe-Warrior* était éloignée d'environ huit milles.

En faisant route, le détachement avait dépassé deux villages indiens, situés sur le bord occidental de la rivière, et il fut joint par cent cinquante naturels qui montaient vingt-cinq pirogues. Pour éviter toute surprise, on dîna dans les embarcations. Toutefois cette précaution était inutile; car aussitôt que l'on eut donné quelques bagatelles à ces Indiens, il s'établit un échange dans lequel ils se conduisirent très-décemment. Une ligne fut tracée sur le sable, et personne ne la passa, à l'ex-

ception de deux hommes qui semblaient être des chefs principaux, et qui en avaient obtenu la permission. Les dispositions de ceux-ci parurent être aussi très-favorables ; mais on ne put en profiter, faute de connaître leur langue.

A une heure, le détachement quitta sa station, et après avoir ramé pendant cinq milles, toujours dans la direction du 5° sud-est, il dépassa, sur le bord occidental, une petite rivière qui conduisait au sud-est. Un demi-mille plus loin, et sur la même rive, on en vit une plus large, qui menait plus au sud, et dont l'entrée, qui a près d'un quart de mille de largeur, offre deux petites îles boisées. M. Broughton la nomma RIVIÈRE-MANNINGS. La pointe sud en est située par 45° 39′ de latitude, et 237° 21′ de longitude. Elle commande un point de vue délicieux, qui s'étend sur toute la région dont elle est environnée ; et en conséquence, elle reçut le nom de POINTE-BELLE-VUE. De cette pointe, la branche que l'on considérait comme la principale de la rivière, suivait à peu près la direction du 57° sud-est, pendant une lieue et demie. Une montagne tapissée de neige et très-éloignée, sortait alors d'une manière admirable et très-apparente, du milieu d'un terrain bas, ou du moins modérément élevé, et d'une grande

étendue. Elle gissait au 67° sud-est, et semblait annoncer la fin de la rivière. Depuis la *Pointe-Belle-Vue*, le détachement s'était avancé dans la direction ci-dessus, et il avait dépassé une petite île boisée, d'environ trois milles de longueur et située au milieu du courant. La rivière se dirige vers le 75° sud-est, à partir de la pointe sud-est de cette île qui reçut le nom d'ILE-MENZIES, et à l'extrémité orientale de laquelle il y en avait une petite, sablonneuse, boisée et couverte d'oies sauvages.

Les Indiens se retirèrent successivement, à mesure que se présentèrent différentes criques, ou des branches de la rivière. Il ne resta plus qu'un chef âgé, qui était venu un des premiers, et dont le village était plus haut. Ayant reçu plusieurs présents, il conçut beaucoup d'amitié pour les personnes du détachement; et, voulant leur en témoigner sa reconnaissance, il alla en avant pour faire préparer des logements et tous les rafraîchissements que pourrait fournir son village. Nos gens arrivèrent sur les sept heures du soir à l'habitation de ce chef, qui s'efforça vainement de les y retenir. M. Broughton préféra un lieu plus retiré, et passa la nuit, avec tout son monde, près d'une petite crique plus éloignée

d'un demi-mille en remontant la rivière, et à la distance d'environ huit milles de la *Pointe-Belle-Vue*. Il se remit en route, le lendemain, à sept heures du matin, et gagna la rive nord, qui était bien boisée, et composée d'une grève pierreuse. La rive sud, quoique sablonneuse et basse, était aussi parfaitement revêtue d'arbres. La rivière avait environ un quart de mille de largeur, et courait dans la même direction que ci-dessus.

Le détachement passa une petite ouverture de roche, au centre de laquelle il y avait un rocher d'environ douze pieds au dessus de la surface de l'eau, et sur lequel étaient logés plusieurs grands arbres, qu'une marée extrêmement haute avait pu seule y laisser. De-là, une large rivière restait au 5° sud-est; elle prenait ensuite la direction du sud-ouest, et fut nommée RIVIÈRE-DE-BARING. Entre cette rivière et la petite crique où M. Broughton avait passé la nuit, il y a une autre ouverture qui s'étend à l'est-nord-est, dans laquelle il y a plusieurs petits rochers, et où le vieux chef qui accompagnait toujours le détachement, alla chercher du poisson. A deux heures, on s'arrêta, pour dîner, sur la rive nord, vis-à-vis de l'entrée de la *Rivière de Baring*. Dix pirogues remplies d'Indiens at-

tendaient là ; et le vieux chef revint bientôt, apportant une grande quantité de très-beaux saumons. Il avait suivi le passage de roche, et était revenu au dessus du détachement ; ce qui indiqua que la terre où l'on dînait, était une île. On reconnut ensuite qu'elle avait trois milles de longueur ; et, du nom du lieutenant du Chatam, elle fut appelée Ile-Johnstone. La pointe ouest de la *Rivière-de-Baring* est située par 45° 28′ de latitude, et 237° 41′ de longitude. De cette pointe la branche principale présente un cours irrégulier, à peu près vers le 82° nord-est, et la largeur en est d'environ un quart de mille. La rive sud est basse et boisée. Un banc de sable qui s'étend en avant, et sur lequel étaient logés de grands arbres morts, resserre de ce côté le lit de la rivière. Le passage le meilleur est près de l'*Ile-Johnstone*, dont le rivage est escarpé et de roche. Cependant M. Broughton suivit le chenal, du côté opposé, et qui offre quelques rochers, entre lesquels et la terre principale, il trouva néanmoins un passage sûr. Il la prolongea jusqu'au soir. « Ayant passé le banc de sable, dit-il, je dé« barquai pour prendre mes derniers relève« ments. Une pointe de sable, sur la rive op« posée, nous restait au 80° sud-est, à la dis-

« tance d'environ deux milles. Cette pointe « terminant notre vue de la rivière, je l'ap- « pelai, du nom du capitaine *Vancouver*, « POINTE-VANCOUVER. Elle est située par 45° « 27′ de latitude, et 237° 50′ de longitude. » La montagne que l'on avait aperçue de la *Pointe Bellevue*, se présenta de nouveau, et restait au 67° sud-est; et quoique le détachement en fût plus près de sept lieues, cependant on n'en distinguait pas beaucoup plus la cime, au dessus de la terre intermédiaire, qui était plus que modérément élevée. M. Broughton l'appela MONTAGNE-DE-HOOD, en l'honneur du lord de ce nom. L'aspect en était superbe. La neige qui en couvrait le sommet, descendait aussi bas que permettait de le voir la haute terre, qui la cachait en partie. M. Broughton regretta de ne pouvoir en fixer positivement la situation; mais il jugea qu'elle n'était pas à moins de vingt lieues de l'endroit où il se trouvait.

Après avoir tourné la *Pointe-Vancouver*, la *Rivière-de-Colombia* semble se diriger plus au nord. La rive sud forme des collines, sur les flancs desquelles on voit des taches d'une couleur rougeâtre. Le sommet de ces collines était couvert de quelques pins. La rive opposée était basse, bien boisée, et en grande

partie composée de grèves où l'eau laissait une empreinte. La largeur de la rivière était d'un quart de mille, et la rive nord offrait un chenal sûr et net. Durant toute cette journée, les embarcations ayant eu constamment le courant contre elles, ne purent avancer que de douze milles ; et quoique l'élévation et la chute de l'eau eussent été régulières et sensibles, il n'en fut aucunement affecté, et il descendit toujours avec la même rapidité.

M. Broughton calcula qu'il se trouvait alors à la distance de 84 milles de ce qu'il considérait comme l'entrée de la rivière, et à celle de 100 milles du mouillage du Chatam. Pour atteindre cette station, il avait employé sept jours, et eu beaucoup de peine. Il ne s'était muni de provisions que pour environ cet espace de temps, et ce qui lui en restait, ne pouvait, en usant de la plus stricte économie, durer que deux ou trois jours. Comme il était impossible que même avec les circonstances les plus favorables, il regagnât plus tôt le mouillage, il renonça au projet de pousser plus loin son examen, et il en eut d'autant moins de regret, qu'il s'aperçut que la rivière est à peine accessible à des navires, au point où il se trouvait. Néanmoins avant de retourner sur ses pas, il prit, au nom de sa majesté bri-

tannique, possession de la *Rivière-de-Colombia* et des environs, vu qu'il avait lieu de croire que les sujets d'aucune autre nation civilisée, ou de quelque puissance que ce fût, n'étaient jamais entrés dans cette rivière. L'esquisse même de M. Gray le confirma dans son opinion; car il ne paraissait pas que ce capitaine américain en eût vu l'entrée, ou s'en fût approché de plus de cinq lieues.

Le vieux chef qui avait toujours suivi le détachement, fut présent à la cérémonie, et but à la santé du roi. M. Broughton essaya d'en tirer quelques informations sur le pays. Tout ce qu'il put en apprendre fut que si l'on voulait remonter plus haut la rivière, on en serait empêché par des sauts. Il le fit comprendre en prenant de l'eau dans ses mains; et imitant la manière dont elle tombe des rochers, il montrait le point où se lève le soleil, pour indiquer que la source était au loin dans cette direction.

Lorsque toutes ces cérémonies et ces recherches furent terminées, il faisait nuit, et néanmoins M. Broughton se rembarqua. Tous les Indiens prirent alors très-poliment congé. Cependant le vieux chef et ses gens, ayant à suivre la même route que le détachement, lui tinrent compagnie. On s'arrêta pour la

nuit, à peu près à un demi-mille de distance du lieu où l'on avait passé celle du jour précédent ; et l'on fit en trois heures, à l'aide du courant, le chemin qui en avait pris douze en le refoulant.

M. Broughton se remit en route le 31 octobre, au matin. Lorsqu'il fut en travers du village du vieux chef, celui-ci le rejoignit avec toute sa tribu. On atteignit l'île qui était couverte d'oies sauvages, et qui, en conséquence, reçut le nom de GOOSE-ISLAND (*Ile-des-Oies*).

Le bon vieux chef quitta le détachement à peu de distance de la *Rivière-de-Baring*. Pour conserver le souvenir de sa conduite amicale, et rappeler que le lieu de sa résidence était dans les environs, cette partie de la rivière (de *Colombia*) reçut le nom de FRIENDLY-REACH (1) ; et une pointe nord, au 67° sud-est de la *Pointe-Belle-Vue*, fut nommée PARTING-POINT (*Pointe-du-Départ*). A la dis-

(1) Nous n'avons point de mot français qui soit l'équivalent de *reach* dans ce sens. Lorsqu'on l'emploie en géographie, il signifie la largeur d'un bras de riviere entre deux pointes. *Friendly* est un adjectif, dérivé du substantif *friend*, ami. (*Note du Traducteur*).

tance d'environ trois milles de la *Pointe-Willow*, du côté est de la rivière, M. Broughton dépassa une ouverture ou un bras, qui se dirigeait au nord est, et que du nom du *master de la Découverte*, il appela RIVIÈRE-DE-WHIDBEY.

Le 2 novembre, à neuf heures du soir, le détachement arriva à bord du Chatam, après avoir employé, pour redescendre la rivière, la moitié moins de temps qu'il ne lui en avait fallu pour la remonter. M. Broughton eut la satisfaction de trouver son bâtiment prêt à mettre à la mer. Il démarra le lendemain; mais le vent qui soufflait de l'est, passa tout-à-coup au sud, avec de fortes rafales entremêlées de pluie, et il fallut rester au mouillage. La même chose arriva encore dans la matinée du jour suivant. Le Chatam appareilla de nouveau dans l'après-dînée; mais bientôt le temps redevint orageux, et l'on fut contraint de jeter l'ancre par six brasses, un peu au dessous du village abandonné, que les naturels nomment *Chenoke*.

Le mauvais temps dura jusqu'au 6 novembre, au matin, que M. Broughton, avec un vent d'est-nord-est, fit voile vers le *Cap-Disappointment*; mais le ressac et le vent le forcèrent d'arriver, vent ar-

rière, dans une baie, située immédiatement en dedans, et sur le côté est de ce même Cap.

Il trouva à ce mouillage la *Jenny* de Bristol, qu'il avait dépassée lorsqu'elle y arriva; et M. Baker, qui commandait ce navire, lui dit que la continuité du mauvais temps l'avait empêché de remettre en mer.

Le 10, au matin, à mi-èbe, et à l'aide d'une brise modérée de l'est-nord-est, le Chatam appareilla de la Baie-de-Baker, que M. Broughton appela ainsi, du nom du commandant de la *Jenny*, dont il suivit le sillage. M. Baker, dont le navire était plus petit, et qui, étant arrivé lorsque la saison était moins avancée, connaissait mieux la direction du chenal, proposa lui-même de marcher en avant. Les progrès des deux bâtiments furent néanmoins très-lents.

La *Jenny* semblait s'avancer sans embarquer aucune lame. La mer brisa plusieurs fois de l'avant à l'arrière sur le Chatam; mais on avait pris toutes les précautions possibles pour empêcher que l'eau ne pénétrât sous les ponts. M. Broughton soupçonnant qu'il pourrait avoir besoin de ses embarcations, les fit tenir prêtes, à tout événement. Malheureusement une vague d'une force terrible remplit

la chaloupe, et la violence du coup brisa le grelin. Elle étoit gardée par un soldat de marine; et pour tout secours, en ce moment, on ne put que filer une bouée de l'arrière. Cependant cet expédient ne réussit point; et l'on eut tout lieu de craindre que le pauvre soldat ne fût noyé. Après avoir lutté contre trois autres lames d'une violence extrême, le Chatam fut porté par la marée et le vent, avec une grande vîtesse; et lorsqu'il fut arrivé dans une eau plus tranquille, on dépêcha le grand canot au secours du soldat que malgré l'agitation des vagues, on voyait encore étroitement attaché à la chaloupe. La force de la marée ayant opéré plus sensiblement sur cette embarcation que sur le Chatam, l'avait dégagée tout de suite. Le malheureux soldat fut ramené en toute sureté à bord. Alors le Chatam fit voile au sud-sud-est, avec une bonne brise du nord-ouest, de conserve avec la *Jenny*.

Bientôt après on aperçut un vaisseau, que M. Broughton eût pris pour le *Dédale*, si M. Baker ne lui avait pas dit qu'il avait rejoint la Découverte. C'était cependant ce navire, que le mauvais temps avait retenu dans le Havre-de-Gray, d'où il n'était parti que depuis quelques heures.

Jusqu'à

Jusqu'à ce qu'il eût dépassé le *Cap-Mendocin*, le Chatam eut un temps aussi désagréable que celui que j'avais éprouvé. Je terminerai cette description de la *Rivière-de-Colombia* par quelques remarques que fit M. Broughton dans le cours de cette reconnaissance, et j'emploierai les propres termes de son rapport.

« On nous a fait entendre que la découverte de cette rivière est réclamée par les « Espagnols, qui l'appellent *Entrada-de-Ceta*, « du nom du commandant du navire qui, dit-« on, la reconnut le premier, mais qui n'y « entra point, et selon lequel elle est située « par 46° de latitude nord. C'est la même ou-« verture, en travers de laquelle M. Gray nous « dit, au printemps dernier, qu'il avait été « retenu neuf jours, sans pouvoir y pénétrer, « ce qu'il n'avait fait que dans le cours de l'été « précédent, et il lui avait donné le nom du « navire qu'il commandait. Il ne la remonta « que jusqu'à cette baie, que du nom de ce « capitaine américain, j'ai appelé *Baie-de-« Gray*, et qui n'est pas éloignée de plus de « quinze milles du *Cap-Disappointment*, quoi-« que l'esquisse de M. Gray en compte trente-« six. Selon ses calculs, l'entrée de cette ri-« vière gît par 46° 10′ de latitude, et 237°

« 18′ de longitude, ce qui diffère essentielle-
« ment de nos observations.

« Le mauvais temps nous empêcha d'acqué-
« rir de grandes connaissances sur les pro-
« ductions naturelles du pays, que parcourt
« la *Rivière-de-Colombia.* Les forêts étaient
« principalement composées de pins de diffé-
« rentes sortes, et fort élevés, mais moins
« cependant que ceux de Noutka. Près du
« bord de l'eau, nous trouvâmes l'érable,
« l'aune, le frêne; et à quelque distance,
« en remontant la rivière, le chêne, le peu-
« plier, l'arbousier d'Orient, étaient entre-
« mêlés, tant avec ceux que je viens de nom-
« mer, qu'avec plusieurs arbres de haute fu-
« taie, inconnus aux officiers qui firent une
« courte promenade dans le pays. Ces mes-
« sieurs ne purent juger des quadrupèdes du
« pays que par les peaux dont les naturels
« étaient vêtus, ou qu'ils apportaient au mar-
« ché, et qui étaient semblables à celles que
« l'on avait vues sur les autres parties de la
« côte. Les volatiles que l'on put se procurer
« étaient des grues brunes, fort grosses, des
« cygnes blancs, des oies au plumage brun et
« blanc, des canards, des perdrix et des bé-
« cassines. Tous étaient excellents, excepté
« les grues. On vit, il est vrai, un grand nom-

« bre d'autres oiseaux, mais on ne put en « prendre aucun. La rivière paraissait abon- « der en poissons. Les naturels fournirent des « saumons de deux espèces, et qui étaient « très-bons, des esturgeons très-gros et d'un « goût excellent, de la brême d'argent, des « harrengs, un poisson plat et des sardines. « Nous prîmes à la seine quelques poissons « de ces quatre dernières espèces. Les lisières « des forêts offraient d'excellents végétaux, « qui avaient l'apparence du turneps quand « il est jeune. Les naturels mangent en quan- « tité, une racine bulbeuse, qui est à peu « près de la grosseur du safran, et qui a presque « le goût de la pomme terre, la mente sau- « vage, le lierre rampant, et la lavande sau- « vage, des baies de différentes sortes, et « particulièrement d'airelle, d'une saveur « excellente, et les premières que nous eus- « sions trouvées sur cette côte.

« Les naturels ne différaient de ceux qui « nous avaient visité durant l'été, que par « leurs ornements. A cet égard, ils surpas- « saient les Indiens de toutes les autres tribus, « tant pour les peintures de différentes cou- « leurs, que pour les parures de toutes les es- « pèces, et notamment en plumes. Leurs « maisons paraissaient faire de meilleures ha-

« bitations que celles de Noutka, le toit al-
« lant plus en pente, et d'ailleurs étant cou-
« vert avec de l'écorce d'arbre. L'entrée est un
« trou formé dans une large planche, qui offre,
« en quelque sorte, une figure d'homme,
« dont la bouche sert de porte. Un foyer est
« creusé dans la terre, et entouré d'un chassis
« de bois qui l'empêche de s'étendre. Les na-
« turels ont tous l'habitude de fumer. La
« forme de leurs pipes est semblable à celle
« des nôtres. Le fourneau est d'un bois très-
« dur, sculpté en dehors. Le tube, qui est
« environ de deux pieds de long, est fait d'une
« petite branche de sureau. Ces Indiens fu-
« ment une herbe, très-douce, nullement dé-
« sagréable, et que produit leur pays. Ce-
« pendant ils eurent beaucoup de plaisir à
« fumer de notre tabac, d'où l'on peut na-
« turellement conclure que ce serait un ex-
« cellent article de commerce avec eux. A
« tout autre égard ils ressemblent à leurs
« voisins, et sont tout aussi sales.

« Le sol de la plupart des terrains bas est
« une argile dure et riche, qui, selon toute
« apparence, pourrait être fort productive.
« Celui des terres élevées, que l'on voit en-
« tre les pins, est un terreau noir, qui semble
« composé de détriments de végétaux. »

Dans le chapitre suivant, je rendrai compte des opérations du Dédale, après avoir toutefois donné une notice de la reconnaissance du *Havre-de-Gray*, par M. Whidbey.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Rapport de M. *Whidbey*, sur le *Havre-de-Gray.* — Opérations du *Dédale* aux *marquises*, et découverte de quelques îles nouvelles. — Meurtre du *lieutenant Hergest* à *Woahou.* — Arrivée du *Dédale* à *Noutka.*

LE 21 octobre (1792), le *Dédale* mouilla par quatre brasses, à la hauteur de la pointe nord d'entrée du *Havre-de-Gray*. Cette pointe, à laquelle M. Whidbey a donné le nom de POINTE-BROWN, de celui du capitaine *Brown* (aujourd'hui contre-amiral), est située par 47° de latitude, et 236° 7′ de longitude. Au 10° sud-est, à la distance d'environ deux milles et un quart de celle-ci, est la pointe sud, qui fut appelée POINTE-HANSON, du nom du lieutenant *Hanson*, qui commandait alors le *Dédale.*

Depuis la *Pointe-Brown* jusqu'à une autre pointe, qui est située vers le haut du havre, au 65° nord-est de la première, à la distance d'environ quatre milles, et qui reçut le nom

de POINTE-NEW, de celui du *master* du *Dédale*, le rivage nord forme une profonde baie, qui s'enfonce hors de la ligne des deux pointes, sur un espace d'environ une lieue et demie. Cette baie est remplie de bas-fonds et de sauts, qui commencent à peu près à un mille au nord de la *Pointe-Brown*, suivent presque la direction de l'est, et passent à un mille environ au sud de la *Pointe-New*, jusqu'à l'étendue navigable du havre qui se termine dans l'est, à peu près à deux lieues de la première. Le rivage de chaque côté se retire encore plus d'une demi-lieue ; mais l'espace intermédiaire consistant en une batture peu ouverte, il n'est pas possible d'approcher de la tête du havre, près de laquelle il paraît y avoir un petit ruisseau.

Ce port semble de peu d'importance dans son état actuel. Il n'offre que deux ou trois situations où les canots puissent assez s'approcher du rivage pour effectuer un débarquement. L'endroit le plus commode était à la *Pointe-Brown*. Il y en avait un autre à la *Pointe-Hanson*, et un troisième dans une anse, ou une crique, située au sud-est de cette pointe.

Le bois et l'eau sont à une trop grande distance pour que l'on puisse s'en procurer

facilement, surtout celle-ci, qui jaillit de petites sources, et coule à travers un sable grossier, près de la *Pointe-Hanson*, à la distance d'un mille du lieu de débarquement.

Les rivages qui environnent le Havre sont bas et présentent des marais salans. Le sol est formé d'une couche légère, d'un mélange de sable rouge et de sable blanc, posée sur un lit de pierres et de cailloux. A peu de distance du bord de l'eau, le pays est couvert de bois, et principalement de pins rabougris.

Ce fut un grand avantage pour le Dédale et pour le Chatam d'être retenus dans un port, tandis que la Découverte luttait contre un temps orageux. Ils s'y procurèrent en grande abondance de l'excellent poisson et des volailles sauvages. Les productions du Havre-de-Gray sont semblables à celles de la rivière de Colombia. Les naturels fournirent en quantité du saumon, de l'esturgeon et d'autres poissons; et les tireurs tuèrent un tel nombre d'oies, de canards et d'autres volatiles, que l'on put quelquefois en servir à toutes les personnes des deux équipages.

M. Whidbey porte à peu près à cent, le nombre des habitants du Havre-de-Gray. Ils parlent la langue de Noutka, qui, cepen-

dant semble ne pas être leur langue maternelle. Leur conduite fut constamment amicale et polie. Ils ne paraissent différer des peuplades que nous avions vues pendant l'été, qu'en ce qu'ils sont d'une taille plus déliée, et qu'au contraire de tous les hommes que nous avions rencontrés sur la côte nord-ouest de l'Amérique, ils ne se montraient aucunement jaloux de leurs femmes, et leur permettaient de se rendre à bord du vaisseau, où elles passaient quelques heures de suite avec beaucoup de contentement.

Tout porte à croire que les naturels de cette contrée sont divisés en trois tribus, ou trois parties distinctes, ayant chacune un ou deux chefs. Lorsque l'on prenait des renseignements sur l'une auprès des deux autres, on en recevait ordinairement pour réponse que ceux qui composaient la première étaient des méchants, et que ceux auxquels on s'adressait, étaient les seuls bons indiens du Havre. On peut en inférer que ces tribus étaient alors en mésintelligence, et qu'elles avaient des intérêts totalement séparés.

M. Whidbey vit quelques-unes de leurs pirogues de guerre, à l'avant et à l'arrière desquelles s'élevait, à trois pieds au dessus du plat bord, un morceau de bois, grossière-

ment sculpté, et percé d'un trou, au moyen duquel les combattants peuvent, soit en s'avançant, soit en se retirant, lancer leurs traits, sans s'exposer à ceux de leurs ennemis. Chaque pirogue contenait au moins vingt personnes. Les arcs ou les flèches étaient semblables à ceux des autres Indiens que nous avions rencontrés, si ce n'est que les uns avaient une forme un peu plus circulaire, et que les autres avaient une pointe en fer, en cuivre, ou en coquille. Quelques-unes de celles-ci étaient barbelées, et il paraissait que les Indiens s'en servaient de préférence. Un d'entre eux exprima le desir que l'un des officiers du Dédale tirât un pélican, placé à peu près à cent cinquante pieds sur l'eau. L'officier visa deux fois sans toucher l'oiseau, qui conserva sa position. L'Indien fit partir son premier trait et le manqua de même; mais le second perça l'aile et le corps de l'animal, à la vive satisfaction de tous les naturels qui étaient présents. Tous connaissent le commerce et le font très-honnêtement. Ils demandaient quelquefois du fer en échange de leurs peaux de loutres de mer; mais en général ils les vendaient pour du cuivre et de l'étoffe de laine. On leur acheta trente ou quarante de ces peaux, sans compter celles qui étaient

d'une qualité inférieure. Pour les moindres objets qu'ils mettaient en vente, ils desiraient avoir des grains de verre d'un bleu pâle, avec deux desquels on payait un gros saumon. Ils paraissaient robustes et endurcis aux intempéries des saisons ; et le plus mauvais temps ne les empêchait point de venir à bord, lorsqu'ils en avaient envie, quoique souvent la mer brisât complétement sur eux. En de pareilles occasions, ils vident leurs pirogues, et rament ensuite sans montrer la plus légère inquiétude.

Telle est la substance des observations de M. Whidbey, sur le Havre-de-Gray. Je vais donner maintenant le détail des opérations du Dédale aux Marquises, et celui de la découverte de quelques îles qu'elles ont au nord-ouest. Je passerai ensuite au rapport que M. Thomas New, master du navire, me fit sur la mort du lieutenant Hergest (1) et celle de M. Gooch, l'astronome.

La traversée des îles Falkland, jusqu'à cet Océan, avait été si longue, que M. Hergest fut forcé de saisir la première occasion de faire de l'eau, et de se procurer des rafraîchisse-

(1) La partie précédente du voyage de M. Hergest n'offrit rien d'intéressant.

ments, vu surtout que, d'après ce que l'on avait publié, depuis peu, en Angleterre, sur le caractère des habitants des îles Sandwich, il était peu certain qu'il pût y trouver des vivres. Ayant touché aux Marquises, il fit route vers la *Baie-de-la-Résolution*, sur la côte de l'île *d'Ohetahou*, ou le Dédale mouilla, dans la soirée du 22 mars 1792.

Le lendemain M. Hergest découvrit que le feu avait pris au vaisseau. Durant toute la nuit, tous ceux qui étaient à bord n'avaient pu dormir à cause de la fumée que les hommes de garde sur le pont, croyaient venir du rivage; et cette opinion fut sans examen, et généralement adoptée, jusqu'à ce que M. Hergest se fût convaincu que la cause en était plus alarmante et plus proche. Il leva l'écoutille de la Sainte-Barbe, et il en sortit une immense colonne de fumée qui ne laissa point de doute sur la situation périlleuse où se trouvait le vaisseau, le feu étant près du magasin. Sans perdre un seul instant, on enleva la poudre qui s'y trouvait déposée, et on la descendit dans un canot, placé le long du bord, ce qui ne s'exécuta pas facilement; car la Sainte-Barbe était extrêmement échauffée, et remplie de fumée, et la poudre avait été inconsidérément mêlée avec les provisions du

vaisseau. On supposa d'abord que cet accident avait été occasionné par des étoupes, placées dans la partie antérieure de cette chambre, et qui, par hasard, ayant pris de l'humidité, se seraient échauffées, et auraient pris feu. Lorsque l'on eût enlevé une grande quantité de provisions, on s'aperçut que la fumée venait de dessous. Cette circonstance et la chaleur du pont, qui était telle que l'on ne pouvait tenir la main sur quelques lames de plomb, posées dessus, firent juger, avec raison, que le feu était dans le Lazaret au dessous, où l'on se souvint que l'on avait, très-mal-à-propos, déposé quelques couchages ; et il n'y avait pas lieu de douter que d'après le temps orageux qu'avait éprouvé le Dédale en arrondissant le Cap-Horn, ces matelas n'eussent été échauffés et n'eussent pris feu. M. Hergest fit immédiatement calfeutrer toutes les issues et toutes les crevasses de l'écoutille de la soute, pour empêcher toute communication de l'air, avant que l'on ouvrît le pont pour verser de l'eau sur le feu. D'autres trous furent faits immédiatement au dessus des lits, et l'on y jeta aussi de l'eau. Il y en eut plusieurs d'entièrement consumés. Quelques parties d'une caisse sur laquelle ils étaient posés, furent réduites en charbon. Il n'y avait

là d'autres provisions que du rhum et de l'huile. En conséquence, si le feu avait éclaté, il eût été physiquement impossible de l'éteindre, ou de l'empêcher de communiquer à ces matières inflammables, et la destruction du navire et de tous ceux qui étaient à bord, en eût été la suite inévitable. Ce fut un bonheur aussi que cet accident fût arrivé de jour.

A onze heuers du matin, le Dédale mouilla de nouveau près de son premier ancrage. Dans l'après-midi, M. Hergest s'embarqua dans la chaloupe; et accompagné du second lieutenant, dans le grand canot, il prit terre avec cet officier et trois hommes; mais difficilement à cause du ressac, qui ne leur permit aussi que de déposer deux futailles sur le rivage, où ils allaient dans le dessein de faire de l'eau. Plusieurs des naturels étaient rassemblés; et comme il n'y avait aucun chef parmi eux, ils devinrent bientôt fort incommodes et volèrent tout ce qui leur tomba sous la main, de façon qu'il ne resta pas un seau pour remplir les barriques. M. Hergest voyant que pour effectuer son dessein, il lui faudrait considérablement renforcer son détachement, allait se rembarquer quand un de ses gens attira son attention. C'était un jeune homme à qui, pour se divertir, les naturels tiraient les cheveux

et faisaient plusieurs autres espiégleries; et ses efforts pour se soustraire à ce traitement, les amusaient autant qu'ils eussent pu amuser la canaille anglaise. Ces outrages affectèrent tellement le pauvre jeune homme, qu'incapable de les endurer plus longtemps ou de s'en venger, il fondit en larmes. Tandis que M. Hergest lui reprochait assez durement de donner une pareille preuve de faiblesse, les naturels qui étaient derrière celui-ci, l'entourèrent et lui arrachèrent son fusil de chasse. Entraîné par un premier mouvement, il cria au second lieutenant de faire feu et d'abattre le voleur; « mais heureusement, dit-il lui-« même, le fusil n'était pas bandé, et j'eus le « temps de me rappeler que c'était le seul que « nous eussions sur le rivage; et si le voleur « eût été tué, on ne peut dire quelles en eus-« sent été les conséquences ». M. Hergest et ses gens se retirèrent prudemment, et sans perdre de temps vers leurs embarcations, où ils arrivèrent sans qu'on leur eût opposé aucun obstacle; mais lorsqu'ils se rembarquèrent, ils s'aperçurent que quelques-uns des naturels, ayant plongé sous l'eau, avaient coupé la corde du grappin qui, par ce moyen, fut perdu.

M. Hergest pensa que ce serait encourager

les insulaires à continuer de tels outrages, que de les passer sous silence. Pour les engager par la crainte, à tenir une meilleure conduite, il fit ramer, près de la grève, et tirer au dessus de leurs têtes une décharge de mousqueterie. Cette mesure produisit le bon effet de les chasser tous, à l'exception d'un homme qui demeura ferme à son poste, et jeta des pierres avec sa fronde, sur le détachement. M. Hergest parut ne pas y faire attention; mais étant déterminé à montrer aux naturels l'effet de ses canons, il en fit tirer quatre au dessus du village, lorsqu'il fut de retour à son navire. La consternation des insulaires fut telle qu'aussitôt on les vit fuir de toutes parts vers les montagnes.

Tout le monde à bord fut employé à nettoyer les ponts et à relever le bâtiment, jusqu'à la chute du jour. A ce moment se présenta un des naturels, qui était venu à la nage, avec les symboles usités de paix parmi eux, c'est-à-dire, un rameau vert, enveloppé dans un morceau d'étoffe blanche, qu'il jeta dans le vaisseau. Cela fait il s'en retourna au rivage. M. Hergest jugea, d'après cette humiliation, qu'il pourrait, sans être inquiété, exécuter le service qui l'avait fait descendre à terre; mais si les naturels n'opposèrent aucun obstacle à ses opérations,

opérations, il n'y eut pas moyen non plus de les empêcher de commettre des vols, même à bord du vaisseau. Le théodolite de l'astronome se trouvant renfermé dans sa boîte, sur le pont, l'un d'eux l'emporta; mais ayant été découvert, tandis qu'il nageait pour se rendre à sa pirogue, un coup de fusil tiré par le premier lieutenant lui fit lâcher sa proie, que l'on recouvra facilement, la boîte ayant suffi pour la tenir à flot. Après cet incident, les naturels fournirent du fruit à pain, ainsi qu'une grande quantité d'autres végétaux et de quelques cochons d'une médiocre grosseur.

M. Hergest, accompagné d'une garde bien armée, ayant pris terre pour faire de l'eau, les naturels, loin de lui opposer quelque obstacle, aidèrent, de bonne grace, à pousser les barriques vers le rivage, à les remplir et à les rouler, ainsi qu'à rendre plusieurs autres services pour lesquels ils furent libéralement récompensés par le don de quelques-uns de ces articles de peu de valeur auxquels ils attachent le plus haut prix.

Depuis l'arrivée du Dédale, on n'avait vu qu'un seul insulaire qui parut être un chef. Cet homme se nommait *Tou-hou*, et était du nombre de ceux de ses compatriotes qui vinrent les premiers à bord. Dans l'après-

dînée, il apporta un présent de végétaux, et un ou deux petits cochons. Il en fut convenablement payé ; et, dans l'intention d'améliorer la race des animaux de cette espèce dans ce pays, M. Hergest lui remit la seule truie de race anglaise qui lui fût restée. Tous les échanges se faisaient alors d'une manière très-amicale ; mais le grand nombre des visiteurs gênait extrêmement les travaux. Pour obvier à cet inconvénient, les pavillons furent hissés pour annoncer que le vaisseau était *taboué.* Cette mesure produisit, quant aux hommes, l'effet desiré ; mais les femmes, qui probablement avaient d'autres motifs que la simple curiosité, ne s'éloignèrent pas si facilement. Elles continuèrent à nager en tel nombre vers le bâtiment, qu'il fallut souvent tirer des coups de fusil au dessus de leur tête, pour les empêcher de s'avancer.

On obtint une assez grande quantité de végétaux, mais si peu de cochons qu'il ne fut possible d'en servir que le 26, à dîner, à l'équipage, à la ration d'une livre et demie par homme. Chaque petit cochon fut payé douze pouces de fer en barre.

Deux chefs qui vinrent au vaisseau, le 27, rapportèrent le grappin qui avait été volé, et promirent de faire rendre le fusil de chasse

de M. Hergest. Ils revinrent le 29; et, pour les récompenser de leur bonne conduite, on leur fit présent de plusieurs objets précieux. Cependant M. Hergest les voyant en son pouvoir, déclara à l'un d'eux qu'il allait mettre immédiatement à la voile, et qu'il l'emmenerait, si on ne lui restituait pas le vol à l'instant. L'insulaire ne fit que peu d'attention à cette menace, jusqu'à ce que l'on eut posé dans la cabane, une sentinelle pour le garder. Ses craintes furent alors très-vives, et redoublèrent encore lorsqu'il vit les Indiens qui étaient à bord, quitter avec frayeur le vaisseau. S'apercevant de l'agitation de ce chef, M. Hergest l'assura qu'il ne lui serait fait aucun mal, mais qu'il ne le relâcherait point si le fusil n'était pas rendu. La menace eut l'effet que l'on s'en était promis. Un message fut envoyé à celui en la possession de qui se trouvait l'arme; et au bout d'une demi-heure, on vit venir vers le vaisseau une pirogue, qui portait, avec les emblêmes ordinaires de la paix, un chef, qui, à son arrivée, rendit le fusil, et auquel M. Hergest remit le prisonnier. Les larmes de celui-ci, son empressement à saluer son compatriote; la vivacité avec laquelle il le serra dans ses bras, démontrèrent pleinement quelle avait été

la terreur qu'il avait éprouvée. Des présents utiles, faits à l'un et à l'autre chef, parurent leur faire oublier tout ce qui s'était passé, et la séparation fut très-amicale.

M. Hergest terminait le récit de ses opérations aux Marquises en exprimant sa satisfaction de n'avoir pas été dans la triste nécessité de mettre à mort aucun des naturels. A l'exception d'un homme que l'on découvrit volant un seau, et qu'on laissa regagner sa pirogue, avant de tirer un coup de fusil, dans l'intention de l'effrayer en perçant son embarcation d'une balle, qui traversa le gras de la jambe à cet homme, il n'y eut personne qui parût avoir reçu la moindre blessure. Ce fut un grand bonheur, auquel même on ne devait pas s'attendre, car les canons portèrent très-loin dans un vallon où se trouvaient plusieurs habitations. Il est néanmoins très-probable qu'à l'arrivée d'autres vaisseaux, il n'en sera pas ainsi; car le penchant désordonné de ces insulaires pour le vol paraît n'être restreint par aucun chef, qui ait la volonté ou le pouvoir de les retenir sur ce point.

Le même jour (29 mars), M. Hergest fit appareiller et porter au nord. Le lendemain, à la pointe du jour, il aperçut quelques îles qui lui parurent être de nouvelles découvertes.

Celles qui se montrèrent d'abord, étaient au nombre de trois, la première restait au nord-quart-d'est du compas, la seconde au nord-quart-d'ouest, et la troisième au sud-ouest-quart-sud. La plus orientale offrit une bonne baie, avec une grève de sable. Il y a quelques îlots de roche au sud-est, et une coupure à la partie nord-ouest de la baie. Deux îlots, aussi de roche, se trouvent en travers de la pointe nord-ouest. Cette île, d'environ six lieues de circuit, est située par 8° 50′ de latitude sud, et 220° 51′ de longitude est. Les habitants paraissent honnêtes, et vinrent dans leurs pirogues. Les vallées étaient garnies d'un grand nombre de cocotiers et de bananiers, et toute l'île offrait un aspect plus fertile et plus verdoyant que celle que venait de quitter le Dédale. M. Hergest fut ensuite visiter la plus méridionale qui, à quelque distance, semblait être un rocher extrêmement élevé; et tout auprès il y a trois autres rochers qui se terminent en pointe, et paraissaient former le milieu de l'île. M. Hergest maintint sa position toute la nuit, et le lendemain matin il fit porter sur la pointe sud-ouest. En s'approchant du rivage, il vit que la terre était bien cultivée et très-peuplée. Plus de cent insulaires se réunirent bientôt dans leurs pirogues autour du

vaisseau, où ils échangèrent des noix de coco, des bananes, etc., contre des grains de verre et d'autres bagatelles. Ils se conduisirent tous d'une manière très-amicale. A l'extrémité sud-ouest de la même île, est une très-bonne baie avec une grève de sable dans la partie de l'est. Le long du côté sud, il y a plusieurs autres baies dont l'une semblait s'enfoncer profondément vers l'extrémité sud-est de l'île, et en travers de laquelle étaient un îlot qui avait la forme d'une cathédrale, et d'autres îlots et rochers. De la pointe ouest de cette île, qui est en même temps celle de la plus belle et de la plus profonde baie qu'elle offre, les côtes tournent au nord-est; et, comme le côté occidental de l'île que l'on avait vue la veille, laquelle reçut le nom d'ILE-DE-RIOU, ils sont de roche et paraissent stériles. Cette île fut nommée ILE-DE-TREVENEN. Elle gît par 9° 14′ de latitude sud, et 220° 21′ de longitude est.

Dans l'après-midi du 1.er avril, le Dédale dépassa le côté sud de la troisième île, laquelle fut nommée ILE-DE-SIR-HENRY-MARTIN. Immédiatement à l'ouest de la pointe sud-est de cette île, appelée POINTE-MARTIN, est une profonde baie, bordée par des grèves de sable, et bien abritée, qui reçut le nom de BAIE-DU-CONTROLEUR. Elle n'a point été

examinée, mais elle parut offrir un port sûr et commode.

A peu près à la distance de deux lieues à l'ouest de la Pointe Martin, se trouve un très-beau havre, qui s'enfonce au loin dans l'île, et qu'entoure le pays le plus agréable et le plus fertile. M. Hergest, accompagné de M. Gooch alla en prendre l'esquisse et en examiner le port, qui fut nommé PORT-ANNA-MARIA, et réunit tous les avantages que l'on peut desirer.

Le pays parut parfaitement cultivé et bien peuplé. M. Hergest, après avoir débarqué, reçut l'accueil le plus amical et le plus hospitalier de plus de quinze cents naturels, rassemblés sur le rivage du havre, avec leurs chefs à leur tête. A son retour au vaisseau, il y trouva la même harmonie avec les insulaires, qui avaient apporté et vendaient quelques cochons et des végétaux.

L'*île-de-sir-Henry-Martin* a environ seize lieues de circuit, et son centre se trouve par 8° 51′ de latitude sud et 220° 19′ de longitude est. A peu près à l'ouest-quart-nord de cette île, à la distance d'environ six lieues gissent deux rochers très-dangereux, dont l'un se montre à peine au dessus de l'eau.

Le 3 avril, au matin, M. Hergest découvrit

deux autres îles au nord de la précédente. Les rivages de la plus considérable des deux sont de roche sans aucune anse, ni lieu de débarquement. Quoique la surface de cette île fût verte, il n'y croissait point d'arbres ; et cependant quelques arbrisseaux et des buissons étaient épars entre les rochers. Elle ne paraissait habitée que par les oiseaux océaniques du tropique, qui s'y trouvaient en grand nombre, et dont c'est probablement le refuge. Le côté nord-ouest offrait un plus agréable aspect ; et, quoique les rivages en fussent aussi de roche, les flancs des collines et les vallées produisaient des arbres. Il présente quelques anses où l'on peut facilement débarquer. La meilleure est celle que l'on trouve presque au milieu, et qui, de l'aspect de sa côte nord, fut nommée BATTERY-COVE (*Anse-de-la-Batterie*). A la distance d'un peu plus d'un mille au nord de cette anse, est une baie, dont les sondes sont régulièrement de 18 à 5 brasses, fond net et de beau sable. Un ruisseau d'excellente eau douce se jette dans cette baie, au dessous d'un bosquet de cocotiers. Là MM. Hergest et Gooch débarquèrent. Ils y trouvèrent un cimetière, à un demi-mille duquel, et sur le flanc d'une colline, il y avait une hutte, qui paraissait dé-

serte depuis longtemps. Cependant il était visible que les habitants des îles voisines se rendaient quelquefois dans celle-ci. Cette considération empêcha M. Hergest de faire couper des cocotiers, comme il en avait eu d'abord l'intention; mais il se procura, par d'autres moyens, assez de fruits de cet arbre, pour en servir cinq à chaque personne de l'équipage.

Cette île, qui a huit milles de longueur, sur deux de large, est située par 7° 53′ de latitude sud, et 219° 47′ de longitude est. Le lendemain, à la distance d'environ une lieue, on en découvrit une autre, presque ronde et beaucoup plus petite, avec deux îlots en travers de sa pointe sud-ouest. Toutes deux furent nommées ILES-ROBERT.

M. Hergest compare, pour la couleur et pour la taille, les naturels de ce groupe à ceux des Marquises, mais quant aux manières, à la conduite, aux vêtements et aux ornements, ils ressemblent aux habitants de Taïti et des îles de la Société, excepté cependant qu'ils ont le corps moins pointillé.

Lorsque j'appris que le Dédale avait visité ces îles, je crus que personne ne les avait reconnues auparavant; et, pour perpétuer le souvenir d'un respectable et malheureux ami,

d'un ancien compagnon de voyage dans ces mers, je donnai à tout le groupe le nom d'ILES D'HERGEST. Mais depuis, j'ai appris que les officiers de quelques navires de commerce, américains, y ont débarqué, et que par un beau temps, celle qui est le plus au sud, est visible de l'île de Hood, la plus septentrionale des Marquises. En conséquence, quelques navigateurs les considèrent comme appartenant à ce dernier groupe, quoique ni le navigateur espagnol ni le capitaine Cook, qui visita les Marquises après lui, n'en eût pas eu la moindre connaissance.

Durant le passage de M. Hergest aux *îles Sandwich*, il n'y eut rien de digne de remarque, si ce n'est un fort courant dont la vîtesse était de trente milles par jour, et qui força de gouverner à l'est de peur de tomber sous le vent de ces îles. Par ce moyen, le Dédale arriva en travers de l'île *d'Owhyhée*, et M. Hergest y reçut les ordres que j'y avais laissés. De là il s'avança vers la côte nord-ouest de *Wohaou*, ne s'attendant plus à trouver alors la Découverte au côté sud de l'île, que je lui avais fixé pour rendez-vous. Cette malheureuse détermination, quoique contraire à mes ordres, lui parut nécessaire pour arriver plus promptement à Noutka.

Dans la matinée du 7 mai, le Dédale entra dans la baie où *la Résolution* et *la Découverte* avaient jeté l'ancre en 1779; mais M. Hergest, considérant les naturels du voisinage, comme les plus farouches et les plus perfides de tous ceux qui peuplent ces îles, ne voulut point mouiller dans cette baie. En conséquence il mit en panne et acheta des insulaires quelques cochons, des végétaux et de l'eau qu'on lui apporta dans des calebasses. Dans la soirée il s'éloigna du rivage, après avoir invité les habitants à lui fournir le lendemain matin un supplément de rafraîchissements et d'eau; mais étant tombé en calme, et le courant portant le navire à l'ouest, ce ne fut que le 11 vers midi, qu'il put se rapprocher du rivage, et qu'oubliant sa première détermination, il ordonna de jeter l'ancre. Le grand canot fut amarré à l'arrière du vaisseau, pour recevoir plus commodément l'eau qu'apportaient les naturels, mais avant que l'on eût rempli trois barriques, ce qui fut bientôt achevé, M. Hergest ordonna de ranger cette embarcation le long du bord, d'enlever les futailles pleines et de les remplacer par celles qui étaient vides. Cela fait, il alla au rivage, accompagné comme de coutume par M. Gooch, et un autre canot fut

destiné à embarquer de l'eau, tandis que ceux qui étaient à bord, continueraient à faire des échanges jusqu'à la nuit. Alors le grand canot revint avec cinq personnes seulement, au lieu de huit, qui avaient pris terre, et elles annoncèrent que M. Hergest, M. Gooch et deux des matelots ayant débarqué sans armes, pour remplir deux barriques, les naturels s'étaient aperçus qu'ils étaient sans défense, les avaient attaqués sur le champ, avaient tué un des gens et emmené le commandant et l'astronome. Le second matelot étant agile et fort, s'était échappé à travers un grand nombre de ces sauvages, s'était rendu vers le canot, et avait de nouveau descendu sur le rivage, avec deux autres de ses camarades armés de fusils ainsi que lui, dans l'intention de délivrer leurs officiers et de se faire livrer le corps du malheureux qui avait été tué. Ils reconnurent de loin M. Hergest et M. Gooch, au milieu d'une multitude d'habitants qui les dépouillaient et les entraînaient vers les collines, derrière le village. Ils essayèrent de s'en approcher, mais ils furent tellement assaillis de pierres par la foule, qui avait alors gagné les hauteurs des environs, qu'ils se virent dans la dure nécessité de faire retraite; et comme la nuit s'approchait, ils jugèrent

plus convenable de retourner à bord pour que l'on y prît les mesures les plus efficaces dans cette malheureuse circonstance.

M. New rassembla immédiatement tous les officiers pour les consulter sur ce qu'il fallait faire. On convint de louvoyer pendant la nuit, et d'envoyer le lendemain matin, au rivage, le grand canot, bien monté et bien armé, pour, s'il était possible, recouvrer l'infortuné commandant et son compagnon. Un vieux chef d'Attoway, qui était monté à bord depuis l'entrée de la Découverte dans la baie, et à qui M. Hergest avait promis de le descendre sur son île, se joignit au détachement pour lui servir d'interprète et interposer ses bons offices. Il débarqua le premier et s'avança vers les naturels auxquels il demanda les deux officiers absents. On lui répondit qu'ils avaient été tués l'un et l'autre pendant la nuit. Etant venu en faire le rapport, on le renvoya pour en réclamer les corps; mais les naturels lui dirent qu'on les avait coupés par morceaux, et partagés entre les différents chefs. Ce fut du moins ce que les expressions et les signes du vieillard firent entendre à ceux qui étaient dans le canot.

Après cette conversation, les sauvages vinrent en grand nombre sur le rivage et je-

tèrent des pierres au détachement, qui fit feu plusieurs fois, et fut à la fin forcé de se retirer. Lorsqu'il fut rentré à bord, le vaisseau remit à la voile et prit la route d'Attoway pour y déposer le vieux chef, conformément à la promesse qu'on lui en avait faite; mais celui-ci, sur les cinq heures du soir, et lorsque l'on fut à la distance de cinq ou six lieues de Woahou, se jeta brusquement à la mer, et s'éloigna à la nage. Aussitôt on mit en panne; mais comme on vit qu'il continuait toujours à nager, sans paraître avoir l'intention de revenir à bord, on remplit les voiles; et, comme le portaient mes instructions, le Dédale fit route vers Noutka, où il arriva le 4 juillet. En vertu d'une lettre d'instructions, laissée par M. Hergest, dans son bureau, et adressée, en cas de mort, à M. New, celui-ci ouvrit les dépêches des lords de l'amirauté, et d'après les ordres qu'elles contenaient, il remit à Don Quadra la lettre écrite par le ministre d'Espagne.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le tome second.

SUITE DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

Nos opérations aux deux établissements espagnols de la nouvelle Albion. — Examen de la Rivière de Colombia. — Evénements arrivés à bord du Dédale. — Seconde visite aux îles Sandwich.



